

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

GABRIEL TARDE

ET

L'ÉCONOMIE POLITIQUE

(Un essai d'introduction du point de vue psychologique
dans le domaine économique)

THÈSE POUR LE DOCTORAT

*L'acte public sur les matières ci-après sera soutenu
le lundi 25 avril 1910 à 2 heures 1/2*

PAR

Auguste DUPONT

Licencié en Philosophie

Président : M. DESCHAMPS, professeur.

Suffragants { MM. FERNAND FAURE, professeur.
 { SOUCHON, professeur.

PARIS

JOUVE & C^{ie}, EDITEURS

15, rue Racine, 15

1910

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs .

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

GABRIEL TARDE

ET

L'ÉCONOMIE POLITIQUE

(Un essai d'introduction du point de vue psychologique
dans le domaine économique)

THÈSE POUR LE DOCTORAT

*L'acte public sur les matières ci-après sera soutenu
le lundi 25 avril 1910 à 2 heures 1/2*

PAR

Auguste DUPONT

Licencié en Philosophie



Président : M. DESCHAMPS, professeur.

Suffragants { MM. FERNAND FAURE, *professeur.*
 { SOUCHON, *professeur.*

PARIS

JOUVE & C^{ie}, EDITEURS

15, rue Racine, 15

1910



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MONSIEUR HENRI DELACROIX,

Maître de conférences de Philosophie à la Sorbonne.

*Hommage de ma respectueuse
gratitude et de mon sincère
dévouement.*

A. D

Tarde et l'Economie Politique

AVANT-PROPOS

Une branche moderne, un rameau nouveau de ce grand arbre de la science, pour employer l'expression de Descartes, a essayé dans la deuxième moitié du siècle dernier de jeter dans le monde des idées sa frondaison jeune et verdoyante. C'est A. Comte qui créa lui-même le nom que devait porter cette science nouvelle, la sociologie.

Toutefois la sociologie n'est entrée que de nos jours seulement dans sa phase positive. Certes, les recherches sur la constitution des sociétés n'étaient pas inconnues des anciens ; mais la *Politique* d'Aristote, sous la civilisation antique, les préceptes de saint Thomas au moyen âge, les utopies de Thomas Morus et de Campa-

nella au xvi^e siècle, les déductions philosophiques de Hobbes, de Spinoza et de Locke au xvii^e, les multiples théories du contrat social et celles des philosophes du xviii^e avaient surtout un caractère *technique et pratique*. Aussi, comme toute science doit être désintéressée, purement théorique, les combinaisons artistiques et pratiques qu'elle pourra permettre ne devant venir qu'ensuite, la sociologie ne fit-elle que fort peu de progrès pendant ces nombreux siècles,

Mais au xix^e siècle, comme le dit fort bien M. Pierre Méline (1), « l'attention se porte avec une avidité croissante du côté des sciences qui étudient la *formation, le développement, le fonctionnement des groupes humains*, et particulièrement du côté de cette *sociologie générale*, qui désire être la synthèse des disciplines particulières, telles que l'économie politique, la science juridique, la science des mœurs, la science des religions, lesquelles restent émiettées, et, jusqu'à présent, sans lien intelligible entre elles ».

Et en effet, l'économie politique eut bien vite toute une littérature brillante et put même présenter bientôt quelques principes presque inattaquables.

Toutefois la philosophie sociologique anglaise avec Stuart Mill et Spencer, voulant appliquer ici ses méthodes jugées infaillibles, retarda un peu l'éclosion positive de la nouvelle science, qu'elle faillit aiguiller dans une voie fausse et dangereuse.

1. Pierre Méline. *Le travail sociologique*, p. 8.

Cette école nouvelle en vint à établir des analogies profondes, irréductibles entre les phénomènes physiologiques et sociologiques, à subordonner la sociologie à la biologie générale, et c'est précisément de là qu'est née cette théorie bio-sociologique qui parut un instant triompher et qui est connue sous le nom de doctrine de l'organisme social, ou *organicisme* (1).

Mais les progrès de l'ethnographie, de l'archéologie et de la statistique contribuèrent à mettre mieux en évidence l'objet et les procédés de méthode plus propres à la sociologie. *L'organicisme* fut déconsidéré : il avait eu cependant le mérite d'avoir fait admettre, en ce nouveau domaine de la science, « l'idée du déterminisme, de l'enchaînement nécessaire des faits sociaux dans le temps et dans l'espace, et d'avoir réagi contre une économie politique rétrécie qui s'abandonnait sans mesure au délire de l'individualisme » (2).

On eut alors besoin de serrer de plus près cette notion de sociologie générale, d'en définir l'objet et d'en délimiter le champ d'une manière plus précise.

Or, trois noms semblent bien résumer les diverses tendances que l'on put dès lors remarquer en France ; ce sont ceux de Fr. Leplay, de Tarde (3) et de M. Durkheim,

1. Cf. Spencer. *Principes de sociologie*. — Novicow. *Les luttes entre sociétés humaines*. — De Greef. *Les lois sociologiques*. — *Le transformisme social*.

2. P. Méline, *op. cit.*, p. 23.

3. G. Tarde. *Lois sociales*, p. 50 : *critique de l'organicisme*.

le premier se rattachant plutôt à l'économie politique, les deux autres sociologues à la philosophie. Leur but commun a été de faire de la sociologie une science véritable avec son objet propre et ses lois spéciales. Et tout en travaillant chacun de son côté, suivant des méthodes fort différentes, ils ont apporté à la nouvelle science un contingent considérable et l'ont fait entrer dans sa phase véritablement positive.

On connaît bien la méthode tout objective de Fr. Leplay, dite méthode des monographies de famille (1). « La société, disait-il, ne commence qu'avec le groupe. » Or, le groupe le plus simple et « au profit duquel fonctionne tout l'organisme social », c'est la famille. Il voulait donc que l'on commençât par faire des monographies de familles, aussi nombreuses et exactes que possible. On pourrait ensuite avec ses données purement de fait, d'expérience, faire une classification scientifique des types sociaux et partant constituer véritablement la sociologie.

M. Durkheim (2) est plutôt connu dans le monde des philosophes et sa méthode est de même essentiellement objective. Considérant la formation de toutes les sciences antérieures, il fait cette remarque judicieuse qu'une science est le fruit de la collaboration d'une foule de

1. Cf. *La réforme sociale de Leplay*. — Leplay. *Les ouvriers européens*.

2. Cf. Durkheim. « Les règles de la méthode sociologique ». *Année sociologique*, 1896 à 1907.

savants spécialisés, une œuvre éminemment collective et non une théorie plus ou moins brillante d'auteur, un système de philosophe.

Il remarque encore que chaque science a son objet spécifique et que la sociologie peut tout aussi bien avoir le sien propre. Elle doit en effet considérer les faits sociaux, c'est-à-dire les faits communs à tout un groupe humain. Les faits sociaux sont, pour M. Durkheim, « des manières d'agir, de penser, ou de sentir qui existent en dehors des consciences individuelles » et qui « sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel elles s'imposent à l'individu ».

Gabriel Tarde enfin, s'il n'a pas eu la gloire de fonder une école et d'avoir des disciples, a cependant le mérite d'avoir réagi avec vigueur contre les excès des sociologues naturalistes et spécialement de l'école italienne, en instituant une méthode psychologique fort originale et d'avoir réintroduit quelque peu dans ces études, où l'on s'égarait parfois, le point de vue humain souvent trop délaissé.

C'est précisément ce philosophe que nous voudrions étudier, en voyant spécialement quelle conception il se faisait de l'économie politique.

Il était nécessaire pour cela de le bien placer dans son milieu, comme il est indispensable maintenant d'esquisser brièvement les grandes lignes de son système philosophique, sur lequel il a d'ailleurs appuyé toutes ses déductions.

INTRODUCTION

Exposé général du système philosophique de Tarde

Dans un article publié dans la *Revue philosophique* (1) sur « La Philosophie sociale de G. Tarde », M. Worms remarque justement que son œuvre philosophique et son œuvre sociologique sont une seule et même chose. En effet, d'une part, il a vu le monde entier « sous un angle sociologique : la nature et la vie sont pour lui des ébauches de la société. Et d'autre part, la vie sociale n'a été pour lui qu'une occasion de philosopher ». Philosophie et sociologie se confondent dans l'œuvre de Tarde et cette œuvre scientifique peut être appelée une philosophie sociale.

Or, en bon philosophe, notre sociologue s'est évertué à trouver aussi dans ce domaine une sorte de loi fondamentale, de principe qui pût en définitive expliquer tous les phénomènes sociaux, qui fût pour la sociologie ce qu'est par exemple la fameuse loi de Newton pour

1. *Revue philosophique*, août 1905.

l'astronomie. C'est d'ailleurs la comparaison à laquelle fait allusion M. Fouillée (1) lui-même, quand il nous dit que Kant, Stuart Mill et M. Gumploviez en particulier « avaient foi dans la psychologie des peuples et se représentaient les caractères nationaux comme une sorte d'astronomie sociale presque infallible ». Ces auteurs avaient remarqué que les prévisions que l'on fonde sur des observations tout empiriques, sur la statistique, sur l'histoire même ne reposent point sur la connaissance déterminante des phénomènes ; aussi ont-elles été justement comparées à la prédiction empirique des éclipses par les anciens astronomes. Et de même que l'astronomie doit son exactitude, non plus à des tâtonnements et à des approximations comme du temps des Chaldéens, mais au très petit nombre d'éléments qu'elle considère, ainsi qu'à la constance relative de ces éléments qui ne changent qu'avec une extrême lenteur, de même dans la psychologie des sociétés, où il y a une toute autre complexité que dans la voie lactée elle-même, pour employer la comparaison de M. Fouillée, il serait nécessaire de principes déterminés, de lois fixes.

Et pour G. Tarde, cette loi heureuse, ce principe qui peut expliquer en dernier lieu tous les phénomènes sociaux, c'est l'imitation. « La sociologie ne s'achèvera, nous dit-il, que lorsqu'elle aura ramené les grandes apparences historiques aux faits sociaux élémentaires

1. *Revue philosophique*, 1898, t. I.

et «... tout ce qui est social et non vital ou physique, dans les phénomènes des sociétés, aussi bien dans leurs similitudes que dans leurs différences, a l'imitation pour cause » (1).

L'exposition théorique de son système se trouve plus spécialement contenue dans les trois livres suivants : *Les lois de l'imitation* (1890) la *Logique sociale* (1895) et les *Lois sociales* (1899). Puis dans ses autres ouvrages, Tarde a plutôt tenté d'appliquer sa doctrine aux phénomènes économiques, politiques et juridiques, à la criminologie et à la philosophie pénale. Aussi devons-nous exposer sommairement ces principes fondamentaux ; nous verrons ensuite les applications que Tarde en a faites, réservant pour une étude plus approfondie l'illustration de sa thèse dans le domaine économique.

1. Tarde. *Les lois de l'imitation*, p. 54

CHAPITRE PREMIER

Principes fondamentaux ou exposition théorique de la doctrine de Tarde

Préliminaires. — La méthode

I. — LA SCIENCE. — CARACTÈRE GÉNÉRAL

G. Tarde avait à cœur de contribuer au développement de la sociologie ; car il estimait qu'elle était une science *sui generis*, avec son objet propre comme les autres. Mais il est un principe très important en ce qui concerne la définition de toute science en général : en tout ordre de phénomènes, il est nécessaire d'établir une distinction entre les singularités et les répétitions. De ce principe donc dépend tout aussi bien la légitimité de la sociologie.

Aussi Tarde part-il de cette vue que la science commence par apercevoir des rythmes, des similitudes, en un mot des répétitions générales et qu'elle a pour objet de constater ces répétitions. Un monde où par hypothèse tout serait lié, déterminé, mais où rien ne se ressemblerait, échapperait aux prises de la science : c'est avec la répétition, la ressemblance des phénomènes que commence son domaine. La science a pour objet

l'étude des similitudes ; elle est un ordre de phénomènes considérés du côté de leurs répétitions.

Partant de cette vue, certains auteurs ont parfois objecté que la vie sociale était trop complexe, pour qu'on pût la ramener à des notions générales et vraiment scientifiques ; c'était là, selon eux, un véritable obstacle au développement de la sociologie. Mais Tarde ne croit pas qu'il y ait là une réelle difficulté ; car il déclare dans ses *Lois sociales* (1) qu'il n'y a pas plus de complication, d'irrégularité ou de caprice apparents dans le dédale des faits historiques que dans le monde des météores ou dans les solitudes ténébreuses d'une forêt vierge. Aussi nous dit-il « considérées à ce point de vue, par ce même détail essentiel, les sociétés ne présentent pas moins de répétitions précises, de séries régulières et identiques d'actes et de faits, que le monde vivant ou le monde physique même ».

En résumé, Tarde admet donc qu'une science existe dès qu'elle peut découvrir des répétitions propres, correspondant à l'objet qu'elle veut étudier. C'est à ce caractère qu'elle devra vraiment son autonomie.

II. — LA SCIENCE SOCIALE

Eh bien ! il en sera de même de la sociologie : pour établir vraiment son autonomie, il faut lui découvrir un mode de répétition bien à elle. Il est donc nécessaire

1. Tarde. *Lois sociales*, p. 7-8.

de la débarrasser d'abord des conceptions erronées qui l'encombrent; pour pouvoir indiquer ensuite ce fait élémentaire qu'elle se propose d'étudier (1). Or, sur ce point, Tarde a éliminé avec beaucoup d'indépendance et d'originalité une foule d'opinions fort accréditées sur la science sociale et son objet, rejetant ainsi tour à tour les points de vue historique, positiviste, biologique, économique.

α) *Est-ce une philosophie de l'histoire ?* — Tout d'abord, il faut d'après lui distinguer les lois des sociétés, objet de la sociologie, des lois de l'histoire. Les récits historiques, en effet, « biographie individuelle d'un homme ou biographie collective d'une nation, ou d'un groupe ou d'une série de nations, roulent toujours sur le singulier, le *sui generis*, l'unique en soi (2). Au contraire, quand le singulier apparaît dans les sciences sociales, aussi bien que dans les sciences de la nature, c'est comme formé par la rencontre de faits généraux, c'est-à-dire de similitudes et de répétitions, qu'on l'envisage (3) ». Les lois sociales portent donc sur des répétitions, sur des faits généraux.

Ce n'est pas à dire que Tarde ait entièrement négligé le singulier, l'individuel, pour ne s'en tenir qu'au général, sous prétexte qu'il n'y a pas de science de l'indi-

1. Tarde. *Lois sociales*, pp. 46-48.

2. Tarde. *Etudes de psychologie sociale*, pp. 14-15.

3. Tarde. *Idem*, p. 21.

vidu. Bien au contraire ; car il recommandait même de faire de bonnes monographies et d'utiliser les renseignements que l'on trouve dans les récits de voyages ou dans les découvertes archéologiques. Et même dans son étude sur l'archéologie et la statistique, il reconnaît parfaitement l'importance de cette recherche (1).

Mais en tout cas, il oppose nettement la sociologie générale, « dont les lois s'appliquent à toutes les sociétés actuelles, passées ou possibles », à la philosophie de l'histoire (2), qui envisage bien l'ensemble des faits humains, mais en les présentant « de telle sorte que la possibilité de tout autre groupement soit exclue ». « Cette idée d'une philosophie de l'histoire, formidable synthèse des actes humains, contrainte à s'enchaîner logiquement par une pensée finaliste implacable » (3), cette idée n'est, selon Tarde, qu'une systématisation plus brillante qu'exacte, un aperçu hypothétique, prématuré et sans intérêt. Ainsi le discours sur l'histoire universelle de Bossuet, les considérations de Montesquieu ne sont qu'« un chef-d'œuvre d'anticipation sociologique » (4).

β) *Théorie de l'organisme*. — Cette idée d'une « philosophie de l'histoire » qui, comme le dit M. P. Méline, « hanta longtemps les penseurs sociaux... même

1. Tarde. *Les lois de l'imitation*, p. 97-151.

2. Tarde. *Lois de l'imitation*, préface, p. VI.

3. Pierre Méline. *Le travail sociologique*, p. 20.

4. Tarde. *Etudes de psychologie sociale*, p. 20.

en France », devait cependant céder le pas à la « philosophie sociologique anglaise ». Or, là encore, nous retrouvons Tarde aux prises avec ces hypothèses brillantes dont il se défie grandement.

Ces théories sont bien connues en sociologie sous le nom de théories de l'« organisme social ». Elles ont dû d'ailleurs leur célébrité aux magistrales études de philosophes et de sociologues illustres ou connus, tels que Spencer, Auguste Comte, Schæffle, MM. Worms, Novicow, de Greef et de Lilienfeld.

On sait que la doctrine de l'« organisme social », connue encore sous le nom d'« organicisme » subordonnait la sociologie à la biologie générale et prétendait expliquer tous les phénomènes sociaux par les propriétés de la matière organisée. Cette théorie bio-sociologique se livrait d'ailleurs aux comparaisons les plus hardies, aux analogies les plus risquées.

Aussi Tarde repousse-t-il cette théorie ; car la sociologie possédant en elle-même « les causes véritables dont les faits sont faits » (1), n'a pas à s'attarder dans des analogies périlleuses et de nature à retarder sa marche. Et d'ailleurs, dans ses études de criminologie spécialement, G. Tarde n'hésitera pas à combattre et à ridiculiser les applications spéciales que l'école pénale italienne avec Lombroso fera de cette thèse organiciste.

1. Tarde. *Les lois de l'imitation*, p. 1.

γ) *Théorie de la contrainte sociale ou système de M. Durkheim.* — Il est une autre théorie contre laquelle Tarde a dirigé de vigoureux efforts : c'est celle de M. Durkheim, qui aurait le tort de bâtir sur de pures abstractions, d'édifier tout simplement une « idéologie sociale », en voulant admettre sans restriction l'autonomie absolue de la sociologie.

M. Durkheim (1) déclare, en effet, que le fait social a une réalité distincte et autonome, qu'il est extérieur et supérieur à l'individu, que partout il s'impose à lui et est donc coercitif. Ce qui le caractérise, c'est son caractère obligatoire, la contrainte, « le pouvoir de coercition externe qu'il exerce ou est susceptible d'exercer sur les individus ». Et ainsi nous sommes bien en présence de faits particuliers, *sui generis*; la sociologie est donc bien ici objective avec son objet parfaitement spécifique : le fait social, à peu près indépendant de l'être pensant, s'imposant même à l'individu.

Or Tarde rejette cette thèse objective et autonomiste; il n'admet pas ce caractère obligatoire du fait social et déclare qu'il ne peut être extérieur à l'individu. Il pense au contraire que « l'explication dernière de la vie sociale, laquelle vaut seule sans doute qu'on la recherche avec patience, réside dans l'intimité mouvante des consciences, dans la vie psychique personnelle des hommes qui composent la société : « L'individuel écarté, le social n'est rien. » (2).

1. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*.

2. P. Méline, *op. cit.*, p. 98.

δ) *Psychologie et sociologie (le point de vue de Tarde)*. — Si donc Tarde élimine la biologie de la science sociale, il n'en élimine pas la psychologie. Bien au contraire, il affirme qu'il y a solidarité entre ces deux sciences. La solidarité est étroite ; qu'on en juge par ces quelques lignes : il considère en effet la sociologie « comme une psychologie en grand dans laquelle les lois de la psychologie se reflètent étendues et complétées » (1) ; il voit en elle « le microscope solaire de la psychologie ». Et ailleurs, il continue : « Il n'est peut-être pas de meilleur contrôle de la psychologie que la sociologie. Pour parler avec plus d'exactitude, la psychologie n'est rien, si ce n'est ce que la biologie et la sociologie ont de commun. Elle a deux faces, la face psycho-physiologique et la face psycho-sociologique. » (2).

Mais il déclare cependant ne pas vouloir identifier la psychologie et la sociologie : « la chose sociale, dit-il, est distincte des choses psychologiques, précisément parce qu'elle en est composée, parce qu'elle en est la synthèse non factice, l'union vraie, le nombre objectif et l'agrégat logique » (3). On voit donc bien que son attitude est psychologique et non biologique ou purement objective.

1. Tarde. *La philosophie pénale*, p. 118.

2. Tarde. *Etudes de psychologie sociale*, p. 11.

3. Tarde. *L'opposition universelle*, p. 337.

ε) *Métaphysique de Tarde*. — Cette théorie était très fragile ; aussi Tarde l'appuya-t-il par des considérations métaphysiques que nous allons résumer brièvement, et dont l'exposé est absolument nécessaire à la compréhension du point de vue spécial et original adopté par l'auteur.

Tarde remarque que la spéculation contemporaine a pour tendance générale le monisme, qu'on peut d'ailleurs concevoir de trois façons : 1° dans le sens matérialiste, « en regardant le mouvement et la conscience, la vibration d'une cellule cérébrale, par exemple, et l'état d'esprit correspondant, comme deux faces d'un même fait » ; 2° « en admettant une source suprême et inconnaissable, commune à la matière et à l'esprit, ce qui substitue une trinité à une dualité » ; 3° dans le sens idéaliste absolu, « en posant résolument que la matière est de l'esprit » (1).

C'est ce monisme spiritualiste qu'adopte résolument notre métaphysicien. Comme autrefois Leibniz, le monde lui semble un composé admirable de monades, d'atomes invisibles et innombrables. Et il trouve la solution du fameux problème de l'accord universel de ces atomes « en concevant des monades ouvertes qui s'entre-pénétreraient réciproquement au lieu d'être extérieures les unes aux autres »... L'atome « est un milieu universel, ou aspirant à le devenir, un univers à soi, non

1. Tarde. *Essais et mélanges sociologiques*, p. 309 et s.

pas seulement, comme le voulait Leibniz, un microcosme, mais le cosmos tout entier conquis et absorbé par un seul être ».

Et traduisant cette pensée en langage psycho-sociologique, il dit : « Nul individu ne peut agir socialement, ne peut se révéler d'une façon quelconque, sans la collaboration d'un grand nombre d'autres individus, le plus souvent ignorés du premier » (1).

Mais Tarde n'en admet pas moins l'hétérogénéité à la base aussi bien qu'à la surface des choses. « C'est donc le sociomorphisme universel, écrit M. Matagrín, complétant le psychomorphisme, qui nous fournit la clef de toutes choses en nous expliquant la diversité élémentaire... Ainsi se fonde une véritable cosmologie sociale » (2).

1. Tarde, *op. cit.*, p. 335-338.

2. Matagrín. *La psychologie sociale, de G. Tarde*, p. 39.

Résumé

Ainsi donc, la sociologie de Tarde ne sera pas une simple description historique, une histoire de l'évolution sociale ; elle ne sera même pas une philosophie sociale, ce qui l'exposerait à des « systématisations prématurées » dans un but finaliste et lui enlèverait toute valeur scientifique. Ces recherches peuvent d'ailleurs être utiles à la science sociale, mais n'en sauraient faire partie intégrante.

Tarde ne s'attardera pas non plus dans des analogies plus ou moins risquées et empruntées à la biologie ; c'est dire que la sociologie ne sera pas une biologie sociale, la société n'étant pas du tout comparable à un organisme.

La sociologie sera encore bien moins « une idéologie sociale » pour employer l'expression dont il caractérisait l'attitude de M. Durkheim. Loin de faire abstraction de l'individualité humaine, d'établir l'autonomie absolue de la science sociale vis-à-vis des autres sciences, Tarde au contraire s'en tient au point de vue psychologique, ne reconnaissant d'autre réalité que l'individuel et comme autrefois Leibniz, que la monade : « Sans vie psychologique, pas de vie sociale ». (1) La vie sociale

1. P. Méline, *op. cit.*, p. 92.

spécifique consiste essentiellement dans les réactions qui se produisent entre les consciences et comme le dit M. Bouglé (1), « ces réactions sont évidemment des phénomènes psychologiques, se réalisant à travers le milieu physique ».

Mais la sociologie reste quand même légitime et pourra devenir scientifique parce que Tarde, sans s'en tenir à la psychologie purement individuelle, prétend instituer une psychologie collective, avec ses répétitions propres, ses quantités spécifiques : la croyance et le désir.

§ 1. — Eléments généraux de la vie affective

Le système de Tarde, avons-nous dit plus haut, sera une « psychologie considérée à travers les faits sociaux » (2) ou comme il le disait lui-même une « interpsychologie ». On comprend donc l'importance des éléments de la vie psychique dans un tel système.

Tarde distinguait trois éléments : 1° l'extramental et par ce mot l'auteur entendait l'action du monde physique et vivant sur les esprits ; 2° l'intramental ou action de l'esprit sur soi-même ; 3° l'intermental, c'est-à-dire

1. Bouglé. *Les sciences sociales en Allemagne*, 1902, p. 151.

2. Tarde. *Etude de psychologie sociale. L'interpsychologie*.

l'action mutuelle des esprits entre eux, celui-ci ayant d'ailleurs une influence capitale en sociologie.

L'extramental. — L'extramental ne joue dans notre point de vue, selon Tarde, qu'un rôle très secondaire et dans ce cas on le ramène à l'intramental. S'il ne peut s'y ramener, il appartient dès lors à la biologie.

L'intramental. — L'intramental nous fournit déjà une contribution plus considérable, grâce à la fameuse théorie de la croyance et du désir qui en est le résumé fidèle et que Tarde a ramenée à cinq propositions :

1° On ne peut découvrir au fond de tout phénomène interne en définitive que trois termes irréductibles : « la croyance, le désir et leur point d'application, le sentir pur... » (1) ;

2° La croyance et le désir « sont les formes ou forces innées et constitutives du sujet, les moules où il reçoit les matériaux bruts de la sensation... » jouant « dans le moi à l'égard des sensations, précisément le rôle extérieur de l'espace et du temps à l'égard des éléments matériels » (2) ;

3° Sauf quelques éléments premiers et irréductibles de la sensation pure, « tous les phénomènes intimes, et, par suite, tous les phénomènes sociaux, se résolvent en croyances et en désirs. » (3)

1. Tarde. *Les lois de l'imitation*, p. 173.

2. Tarde. *Essais et mélanges sociologiques*, p. 240-241, 236.

3. Tarde. *Essais et mélanges sociologiques : la croyance et le désir*.

4° « La croyance et le désir sont de véritables quantités, dont les variations en plus et en moins, positives ou négatives, sont essentiellement, sinon pratiquement mesurables, soit dans leurs manifestations individuelles, soit plutôt et avec beaucoup plus de facilité dans leurs manifestations sociales ... »

5° «... Enfin, le désir a toujours une croyance pour objet et ne saurait se présenter séparé de la croyance, tandis que celle-ci peut-être considérée à part du désir. »

Or Tarde, voit là une doctrine d'avenir et qui promet beaucoup plus pour les études psychologiques que les fameux essais de Fechner ou Weber sur la mesure des sensations. Ces notions de la croyance et du désir restent, « même d'un individu à un autre... essentiellement semblables à elles-mêmes » ; on peut donc arriver à additionner ces quantités. Aussi, les psychologues ont-ils eu le tort de les négliger, au profit des sensations et des images, qui sont purement qualitatives, et par conséquent au détriment de la science.

En définitive, on doit en revenir à ces deux véritables catégories de l'esprit : la croyance et le désir. C'est ce que Tarde déclare dans la *Logique Sociale* : ... « soit dans les opérations, soit dans les œuvres de l'esprit, autrement dit, soit dans ses jugements et volontés, soit dans ses notions et ses sentiments, nous ne pouvons voir que des transformations et des consolidations de la croyance et du désir » (1).

1. *Lois de l'imitation*, p. 27

Ces deux éléments essentiels, bien que souvent en opposition, au moins en apparence, ne sont pas du tout antagoniques : il y a même un rapport entre eux et partant une harmonie. En effet « la certitude, la croyance maxima, dit Tarde, est toujours l'objet du désir » et par conséquent, « ce désir, en vertu de sa propre nature, atteste ainsi la prééminence de la croyance . »

L'intermental. — Enfin pour Tarde l'étude vraiment féconde et qui puisse nous amener à une science plus générale et plus précise que la psychologie proprement dite, c'est l'étude de l'action mutuelle des hommes entre eux, disons avec lui : c'est la psychologie de l'intermental ou « interpsychologie. »

Notre auteur en effet a bien soin de ne pas confondre les autres personnes humaines avec ce qu'il a appelé l'extramental, le monde extérieur à l'individu et sur lequel il n'a pas insisté. Bien au contraire, il pense que cette connaissance de l'intermental est antérieure à celle de notre propre moi et d'une capitale importance ; aussi écrit-il : « Les personnes comme l'a très bien dit Giddings, s'aiguisent en se frottant comme les couteaux... » (1) Et prenant l'exemple de l'enfant, « seul dans son berceau, au milieu du plus beau paysage du monde » Tarde nous le montre indifférent devant ce spectacle : « mais si un visage connu lui apparaît, ce petit point brillant

1. Tarde. *Lois sociales*, p. 28-31.

lui éclipse aussitôt tout le reste ; il a rencontré là sa rime vivante, son résonnateur psychique qui renforce sa pauvre petite personnalité, la précise et l'agrandit en la reflétant. C'est par ses rapports intermittents avec les deux ou trois personnes qui l'entourent, et aussi avec quelques animaux domestiques, bien plus que par ses rapports continuels avec les agents physiques, que l'esprit de l'enfant, peu à peu, s'épanouit ».

Et Tarde nous a esquissé à grands traits l'objet de cette science [qu'il appelle l'interpsychologie (1). En résumé, « au point de vue génétique, elle débute par l'étude du nouveau-né dès ses premières relations mentales avec les personnes de son entourage, et l'évolution de cette interpsychologie infantile à celle des adultes est du plus haut intérêt social. A un point de vue théorique et plus général, il y a lieu d'envisager abstraitement, séparément, l'action des sensibilités sur les sensibilités, des volontés sur les volontés, des intelligences sur les intelligences » (2).

Or dans cette action intermentale, Tarde ne voit pas autre chose qu'un phénomène de suggestion à l'état de veille. Il était donc loin de méconnaître l'influence profonde de cet élément intime et caché de toute psychologie et que les philosophes ont appelé l'inconscient, puis-

1. *L'interpsychologie*, p. 547-550.

2. Tarde. *Archives d'anthropologie criminelle : l'interpsychologie*.

qu'il déclarait que l'individu le plus sain d'esprit obéissait, quel qu'il fût, à de multiples suggestions ; il allait même jusqu'à regarder l'homme social comme un véritable somnambule (1). On voit ainsi qu'à ses yeux le fait interpsychologique essentiel, c'est la suggestion, la sympathie de l'homme, dont l'*imitation* est le résultat habituel, « l'expression objective », dit-il « l'imitation, fait social constant et universel » (2). C'est ce qu'il déclare sous une forme encore plus violente et plus caractéristique dans cette simple phrase : « La société, c'est l'imitation et l'imitation, c'est une espèce de somnambulisme » (3).

Ainsi donc « à son avis, écrit M. Matagrín, tout se réduit à une analogie originelle relative et surtout à la suggestion inter-individuelle. S'il existe des similitudes psycho-sociales, des répétitions de désir ou de croyance portant sur un même objet, une même idée ou action, et par conséquent additionnables, ceci ne saurait venir ni d'une harmonie préétablie, ni de l'influence de l'hérédité organique, ni de celle du milieu physique ou psychique, mais vient de la suggestion-imitation propageant des inventions individuelles » (4).

Il nous faut dès maintenant aborder l'étude de l'imitation que nous compléterons par la théorie de l'invention.

1. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 84-85.

2. Tarde. *Logique sociale*, p. 289 et s.

3. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 82 et s.

4. Matagrín. *La psychologie sociale de G. Tarde*, p. 129.

§ 2. — Théorie de l'imitation
(répétition sociale)

I. — DÉFINITION ET IMPORTANCE

G. Tarde a eu la gloire d'attacher intimement son nom à cette théorie, puisque aussi bien l'on pourrait dire : la théorie de l'imitation, c'est tout son système. Certes, plusieurs auteurs avaient étudié quelque peu les phénomènes d'imitation et l'on devrait citer comme précurseurs les noms de Buchez, de Bagehot et de beaucoup d'autres ; mais ni les uns ni les autres n'ont su exploiter autant que lui le trésor, inépuisable à ses yeux, renfermé dans cette idée féconde.

Et en effet, la répétition, qui seule permet à toute science de se constituer, se présente, selon Tarde, sous trois formes principales : l'ondulation dans le monde physique, l'hérédité dans le monde organique, et précisément l'imitation dans le monde social : « Le caractère constant d'un fait social, dit-il, quel qu'il soit, c'est d'être imitatif. Et ce caractère est exclusivement propre aux faits sociaux (1). »

Sous une autre forme, il dit encore : « L'être social, en tant que social, est imitateur par essence » ; l'imitation est un fait de tous les instants. C'est par elle que s'ex-

1. Tarde. *Lois sociales*, p. 37.

pliquent presque toutes les répétitions qu'on peut observer dans la société, de même que l'ondulation est la source des répétitions cosmiques et l'hérédité la source des répétitions biologiques. Et, remarque M. Worms, « l'imitation est ainsi le fait social par excellence et par suite, c'est elle qui forme le lien véritable de la société... L'imitation réciproque, en acte ou en puissance, est ce qui caractérise les concitoyens » (1) « Tarde pose en principe, nous dit aussi M. Dauriac, que l'imitation est l'origine des similitudes sociales » (2).

C'est bien ce que Tarde a démontré dans son beau livre : *Les lois de l'imitation* (3) et dans un article (4) d'où j'extrais ces quelques lignes : « On est encore trop porté en sociologie à juger autochtones, malgré leurs coïncidences précises et frappantes, des institutions sociales, langues, cultes, administrations, coutumes, etc., dont on ne connaît pas l'origine commune ; mais plus l'histoire progresse, plus il devient clair que ces analogies singulières s'expliquent soit par des contagions d'exemples émanés d'un même modèle, soit par des analogies de la nature extérieure, elles-mêmes résultant

1. Worms. « La philosophie de Tarde » *Revue philosophique*, août 1905.

2. Dauriac. « La philosophie de Tarde » *Année philosophique*, t. XVI, 1906.

3. Tarde. *Lois de l'imitation*.

4. Voir la *Grande Encyclopédie*, au mot « imitation. »

d'innombrables répétitions héréditaires ou ondulatoires. Directement ou indirectement donc, toute similitude naît d'une répétition. Par suite, si la similitude est l'ordre élémentaire, la répétition en tout genre de faits est la coordination, l'adaptation élémentaire, point de départ d'harmonisations plus élevées et plus fortes » (1).

Et de toutes les formes de la répétition, l'imitation est, selon Tarde, la seule qui nous soit connue intimement « en son mécanisme mental », les autres n'offrant guère encore que des mystères insondables.

On a vu que l'imitation, c'est-à-dire la répétition en sociologie, est « un phénomène de suggestion à l'état de veille », il ne reste donc plus qu'à indiquer quelles sont ses lois et ses modalités, ou formes particulières.

II. — LES FORMES : MODE ET COUTUME

« Par sympathie admirative, écrit-il, on accueille les mots, les rites, les institutions, les thèmes poétiques ou artistiques, importés par un peuple civilisé, ou empruntés à une aristocratie prestigieuse, — c'est l'imitation-mode — ; puis, par sympathie respectueuse, on reçoit de ses pères ces importations ou ces emprunts qui s'enracinent et se nationalisent de la sorte — c'est l'imitation-coutume, — jusqu'à ce que, au bout d'un temps, d'autres nouveautés soient accueillies à leur tour, puis consolidées et ainsi de suite. » Voilà donc précisément

1. *La Grande Encyclopédie*, au mot « imitation. »

indiquées les deux modalités importantes de l'imitation : la mode et la coutume.

La mode, c'est le goût de la nouveauté , le goût des innovations contemporaines, contrairement à l'imitation-coutume ou goût d'imiter les ancêtres.

Et c'est d'après les fluctuations de ces deux courants, que se détermine, selon Tarde, la supériorité sociale, d'une invention sur une autre. Et elle sera imitée, selon que l'un ou l'autre aura prévalu ; il en est d'ailleurs ainsi des individus comme des groupes : « Les qualités qui, à chaque époque, rendent un homme supérieur sont celles qui le rendent plus propre à bien comprendre le groupe de découvertes et à exploiter le groupe d'inventions déjà apparues » (1).

Mais c'est encore plus la supériorité apparente que la supériorité réelle qui se fait reconnaître et cette supériorité est celle qui est attribuée par l'imagination de l'inférieur. Or celle-ci se détermine selon les deux courants qui dominent tour à tour ; dans un cas, c'est la mode qui prévaut, dans l'autre, c'est la coutume. Les hommes en effet attachent la supériorité tantôt à ce qui leur vient de leurs ancêtres, tantôt à ce qui leur vient de leurs contemporains. Là c'est l'hérédité qui prévaut, ici c'est l'exotisme.

On peut se demander ici pour quel courant penchaient les prédilections de Tarde. Les courants d'idées

1. *Revue philosophique*, août 1905.

neuves venues du dehors ont trouvé chez lui beaucoup de sympathie : « L'imitation, dit-il, s'est affranchie de l'hérédité par la même raison que l'esprit s'est dégagé de la matière. » La coutume a régné de longs siècles, la mode semble la détrôner et Tarde y voit un progrès.

Il n'est pas toutefois partisan du renversement subit et brutal de la coutume et il remarque en définitive que l'homme n'échappe toujours qu'incomplètement au joug de la coutume et ce n'est que pour y retomber bientôt. En effet « chacune des trois grandes formes de la répétition universelle, écrit-il, l'ondulation, la génération, et l'imitation, se présente d'abord comme liée et assujettie à la forme antécédente d'où elle procède, mais tend bientôt à s'en affranchir, puis à se la subordonner » (1). En langage plus vulgaire, cela veut dire que l'imitation, dépendant d'abord de la génération, s'en est peu à peu dégagée et c'est ce que Tarde appelle passer de l'imitation-mode à l'imitation-coutume. Ce stade franchi, l'imitation dégagée se consolide à son tour et conditionne même la génération pour arriver encore à un nouveau stade que Tarde appelle l'imitation-coutume élargie, qui va de nouveau se trouver à son tour aux prises avec de nouveaux éléments. Aussi Tarde a-t-il écrit : « La vraie raison de respecter les attentes, de ménager les droits acquis, même en poursuivant l'exé-

1. Tarde. *Lois de l'imitation*, pp. 272-273.

cution d'un programme individuel très vaste et très précis, c'est que, par une trop grande brusquerie de procédés, on irait contre le but même des novateurs. »

Et prenant un exemple concret pour mieux illustrer sa pensée, il dit fort justement : « Exécuter, du soir au lendemain, un programme radical, si beau, si séduisant qu'il soit, c'est tarir la source qu'on veut dévier, le courant de foi et de crédit dont on a besoin pour l'établissement de l'état rêvé, c'est briser son verre avant d'y boire. »

En définitive, Tarde reconnaissait que « l'imitation engagée dans les courants de la mode n'est qu'un bien faible torrent à côté du grand fleuve de la coutume » (1).

III. — LES LOIS DE L'IMITATION

Tarde a complété son étude sur l'imitation par diverses lois, dont nous ne pouvons d'ailleurs considérer ici que les plus importantes.

Mentionnons d'abord le rapport d'alternance entre l'imitation-mode et l'imitation-coutume, que nous venons de signaler à propos du passage de l'une à l'autre de ces deux formes de l'imitation.

Tarde a encore établi la loi suivante : l'inférieur imite toujours le supérieur. C'est en vertu de cette règle, que l'on voit les campagnes imiter les villes, les classes inférieures imiter les aristocraties. Aux premiers temps

1. Tarde. *Essais et mélanges sociologiques*, pp. 307, s.

L'imitation commence ainsi par être unilatérale : le supérieur reçoit les hommages de l'inférieur sans lui en rendre aucune partie ; c'est bien la définition du *paterfamilias*, du suzerain féodal.

Mais cette loi avait besoin d'être complétée par une autre, qu'on peut ainsi formuler : le supérieur est pris à son tour par le lien social qui est établi entre lui et son inférieur ; il y a bientôt réciprocité d'imitation de la part du supérieur. C'est qu'en effet, vivant en société, il est amené à adopter lui-même certaines des manières de faire de son associé. Il se crée ainsi un nouveau courant d'imitation, dans le sens inverse du précédent, et l'imitation d'unilatérale devient ainsi bilatérale : l'inférieur est en quelque sorte imité par le supérieur, dans une mesure assez restreinte d'ailleurs.

Comment rayonnent maintenant ces imitations réciproques, ces exemples divers ?

L'imitation, dit Tarde, va du dedans de l'homme au dehors : c'est la troisième loi qu'il ait posée. L'individu qui en copie un autre prend sa façon de voir avant de prendre sa façon d'agir. « Il semble, à première vue, dit-il, qu'un peuple ou une classe qui en imite une autre commence par copier son luxe et ses beaux arts, avant de se pénétrer de ses goûts et de sa littérature, de ses idées et de ses desseins, de son esprit en un mot, mais c'est précisément le contraire » (1). Ainsi « la propagation

1. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 225.

des rites marche moins vite que celle des dogmes, et d'une manière générale, l'imitation des idées précède celle de leur expression, l'imitation des buts précède celle des moyens » (1).

§ 3. — L'opposition

Comme toute science, la sociologie doit rechercher dans son domaine propre comment les phénomènes se reproduisent, se détruisent et se créent ; c'est dire, pour emprunter le langage de Tarde, qu'elle veut établir les lois de la répétition, de l'opposition et de l'adaptation des phénomènes. Elle doit, dit-il, posséder « son domaine propre de répétitions, d'oppositions, d'adaptations, toutes caractéristiques et bien à elle » (2).

Définition. — En ce qui concerne donc l'opposition, Tarde nous en a donné toute une vaste théorie dans « son livre sur l'opposition universelle », mais il suffira ici de ne considérer que les oppositions sociales.

Or, en cette matière, notre sociologue subordonne le progrès de la science à la découverte de nombreuses oppositions, profondes et intimes, à l'étude des oppositions quantitatives. Et précisément pour Tarde, la véritable opposition sociale, c'est l'opposition entre les croyances et les désirs. L'auteur en effet voit en elle « une forme très régulière de la répétition, celle de

1. *Revue philosophique*, août 1905.

2. Tarde. *Lois sociales*, p. 13.

deux choses semblables qui sont propres à s'entre-détruire en vertu de leur similitude même » (1).

Ses modalités. — Tarde a établi diverses modalités de l'opposition ; nous ne retiendrons que la division suivante : la discussion, la concurrence et la guerre.

La discussion, c'est l'opposition-lutte dans le domaine de la conversation ; elle est en somme relativement stérile.

La concurrence est envisagée par notre auteur sous l'aspect économique et définie « le choc des intérêts » (2). Il la considère ainsi sous trois aspects : 1^o concurrence entre producteurs ; 2^o entre consommateurs ; 3^o entre producteurs et consommateurs. Nous étudierons plus loin cette forme importante de l'opposition.

La guerre, « confluent et consommation de toutes les oppositions sociales poussées à bout » (3) est, selon Tarde, tout aussi inutile et irréductible que la discussion et la concurrence : « la guerre, dit-il, est une survivance comme le duel » (4). Il soutient que la guerre fut toujours inutile au progrès humain ; il ne la croit pas l'unique école du devoir et du dévouement. Elle n'a pas produit la paix, ou plutôt on lui doit la paix armée, ce monstrueux « équilibre européen », qui ruine les nations contemporaines.

1. Tarde. *Lois sociales*, p. 70.

2. Tarde. *Opposition universelle*, p. 373.

3. Tarde. *Opposition universelle*, p. 373 et s.

4. Tarde. *Opposition universelle*, p. 385 et s.

Rôle de l'opposition. — Enfin « l'opposition, dit-il, cette contre-répétition, cette répétition renversée, n'est comme la répétition elle-même qu'un instrument et une condition de la vie universelle, mais le véritable agent de transformation est quelque chose à la fois de plus vague et de plus profond qui se mêle à tout le reste, imprime un cachet divers à tout objet réel, différencie le similaire et s'appelle la variation » (1).

Tarde en effet, sous l'unité humaine, entrevoit une diversité persistante. « Le principe d'individuation » est aussi bien au cœur des êtres que celui d'assimilation : chacun veut rester soi-même et différer des autres ; en un mot rester indépendant. Or cet effort universel des hommes vers l'originalité a profondément frappé l'auteur de l'opposition universelle. Aussi en a-t-il fait une des bases de son système et « a-t-il eu soin de réserver toujours, pour l'avenir même le plus lointain, les droits de la libre individualité : dans l'universelle diffusion des principes civilisateurs, la nuance propre à l'esprit de chacun subsistera ». Et l'on verra « ce principe essentiel si volatil, la singularité profonde et fugitive des personnes, leur manière d'être, de penser, de sentir, qui n'est qu'une fois et n'est qu'un instant » (2).

C'est une des raisons qui ont dû inspirer à M. Bouglé son jugement sur le système de Tarde qu'il taxe d'individualisme : « Aux yeux de Tarde, dit-il, tout part de

1. Tarde. *Opposition universelle*, p. 10.

2. Worms. *Revue philosophique*, août 1905.

l'individuel et tout y retourne : l'individu est la première et la dernière pièce de l'édifice » (1).

Et M. Worms remarque toujours que Tarde insiste dans tous ses ouvrages sur l'idée d'individualisation : il y montre que la nature et l'histoire s'efforcent de réaliser dans leurs créations la variété beaucoup plus encore que l'harmonie. Et pourtant pour lui, comme nous allons bientôt le voir, le processus d'expansion, d'assimilation, d'harmonisation est fondamental ; mais celui de différenciation l'est aussi et peut-être encore davantage. Nous voyons ainsi que Spencer et Tarde ne sont plus en discordance, sans que toutefois leurs vues coïncident, car pour tous deux « le progrès s'accomplit tout à la fois en variété et en interdépendance » (2).

§ 4. — L'adaptation

Enfin la science s'est affirmée dès son origine comme une recherche de l'harmonie, de l'ordre, c'est-à-dire de l'adaptation. Or elle aussi a son origine dans la répétition : c'est une opposition qui se répète. Le mouvement des eaux qui s'évaporent pour retomber sur la terre, former des sources, des fleuves et s'évaporer à nouveau..., le mouvement d'une planète sous l'action de deux forces perpendiculaires, l'une qui tend à la

1. Bouglé. *Revue de Paris*, 1904-1905

2. Worms. *Revue philosophique*, août 1905.

faire tomber sur le soleil, l'autre à l'en écarter, sont des adaptations.

Et cette loi du progrès scientifique, l'adaptation, qui consiste à substituer à de grandes et vagues harmonies extérieures, « d'innombrables harmonies intérieures, un nombre infini d'infinitésimales et fécondes adaptations » (1), s'applique aux différences comme aux similitudes, aux originalités comme aux répétitions.

On retrouve cette idée d'adaptation dans tous les domaines scientifiques, mais Tarde estime qu'elle est plus précise dans le monde social que partout ailleurs.

§ 5. — Théorie de l'invention

Tarde, nous l'avons vu, posait en principe que l'imitation est l'origine des similitudes sociales : tout ce qui est proprement social est un effet de l'imitation. Mais ce phénomène en suppose un autre avant lui : l'invention, dont Tarde a esquissé la théorie dans la *Logique sociale*. « Toute imitation, comme le dit bien M. Dauriac, implique une invention érigée en modèle » (2).

Notion et définition de l'invention. — Or, « l'invention est une harmonie d'idées qui est la mère de toutes les harmonies des hommes » (3). Et étant une harmonie, elle n'est pas en définitive autre chose que l'adaptation

1. *Lois sociales*, p. 113.

2. Dauriac. *Année philosophique*, 1906.

3. Tarde. *Lois sociales*, p. 129.

ou association forcée entre des termes opposés : « l'invention, en somme, dit-il, c'est le nom social de l'adaptation. Socialement les deux mots sont synonymes ». En effet, continue-t-il, « par l'association, par la fédération, les contraires deviennent complémentaires, les concurrents collaborateurs, les voici *co-adaptés* à une fin commune, comme les rouages d'une même machine. Aussi est-il permis de considérer chaque progrès nouveau dans la voie de l'association, c'est-à-dire chaque union nouvelle des travaux (ce qu'on appelle la division du travail, sa différenciation) comme l'équivalent d'une invention (1). »

Là encore G. Tarde accorde la prépondérance aux causes sociales de l'invention : ce sont les influences religieuses, économiques, juridiques, etc. « toutes nées de contagions imitatives conformément aux lois de l'imitation et qui, en faisant se rencontrer dans un cerveau de génie les éléments divers d'une invention ultérieure, ont dirigé vers celle-ci l'effort génial et réalisé, mais spécialisé, l'aptitude géniale » (2).

Toutefois le succès d'une invention peut encore tenir à des causes physiques : c'est ce qui fait, remarque Tarde, que *Cavalleria Rusticana* a eu plus de succès en Italie qu'à Paris, parce que les rythmes de ce petit opéra, plus riche de mouvements que de musique véri-

1. Tarde. *Opposition universelle*, p. 428.

2. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 167.

table, sont calqués sur les rythmes intérieurs de l'âme italienne. La cause sociale est surtout influente ici, mais la cause physique y a aussi quelque part.

C'est encore une théorie idéaliste que Tarde nous présente : « ce qui est inventé ou imité, dit-il, c'est toujours un vouloir, un jugement ou un dessein où s'exprime une certaine dose de croyance ou de désir » (1). Il ne conçoit donc pas l'invention comme ayant un objet matériel, mais bien comme ayant un objet mental. Les inventions auxquelles Tarde se réfère plus volontiers, ce sont : non la découverte de quelque dispositif mécanique, mais les principes nouveaux en matière esthétique, religieuse ou morale. Les inventions, ce sont non des objets nouveaux, mais des idées nouvelles et ces idées sont des croyances ou des désirs.

Croyance et désir.— C'est qu'en effet pour Tarde, presque tout le contenu de l'esprit se ramène à l'un de ces deux termes (croyance et désir) ou à leur combinaison. On sait déjà qu'à ses yeux ce sont de véritables, disons même les seules quantités, dont les variations en plus et en moins, positives ou négatives, sont essentiellement, sinon pratiquement mesurables, dans leurs manifestations individuelles et plus facilement encore dans leurs manifestations sociales. Elles restent semblables dans le même individu et même d'un individu à un autre : on peut donc les additionner légitimement

1. Worms. *Revue philosophique*, août 1905.

par divers procédés, psycho-physiques ou statistiques.

La statistique n'exprime-t-elle pas « les destinées d'une croyance ou d'un désir importé et copié » (1). Aussi voudrait-il qu'on instituât une « statistique psychologique », car elle déterminerait avec plus de précision l'évolution des désirs et des croyances. Il ne veut pas avec raison qu'on interprète trop étroitement et trop mathématiquement les données de la statistique et il remarque à ce sujet qu'une proportion croissante ou stationnaire du nombre des entrées dans les églises, par exemple, ou bien encore des votes favorables à un ministère, n'implique pas nécessairement le progrès ou la stabilité de la croyance religieuse correspondante ou de la confiance en ce gouvernement ; d'autres facteurs, c'est-à-dire d'autres croyances ou d'autres désirs ont pu avoir sur ce phénomène une influence prépondérante.

Formant à eux seuls tout l'esprit, la croyance et le désir remplissent à eux seuls toute la société. Aussi Tarde a-t-il pu esquisser un tableau de « la vie sociale considérée comme la distribution changeante d'une certaine somme de croyance et de désir dans les divers canaux de la langue, de la religion, de la science, de l'industrie, du droit, etc. (2) ». C'est encore la même idée qu'exprime M. Bouglé sous cette forme imagée : avec leurs combinaisons réciproques, passions et dessein, les croyances et les désirs sont les « vents per-

1. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 116.

2. Worms. *Revue philosophique*, août 1905.

pétuels des tempêtes de l'histoire, les chutes d'eau qui font tourner les moulins des politiques » (1).

Des luttes et des accords d'idées (croyances ou désirs) résultent les décisions, les résolutions individuelles ou collectives. Or, les inventions elles-mêmes ne sont pas autre chose que de telles décisions. Qu'est-ce qu'inventer, sinon prendre parti sur un point délicat, épineux, sinon se déterminer à penser ou à faire autrement que la généralité des devanciers ou des contemporains. En somme, l'invention n'est pas essentiellement différente de la pensée ordinaire ; car « il n'est pas d'idée tant soit peu personnelle qui ne soit une invention à quelque degré » (2).

Le génie. — Toutefois G. Tarde n'en diminue pas pour cela le mérite des inventeurs et a même beaucoup d'estime pour leur rôle. Les grands inventeurs, en fait d'art ou de science surtout, lui paraissent les vrais meneurs de l'humanité : le génie selon lui possède une réelle indépendance. Assurément l'ambiance le prépare, la race, le milieu, le moment lui fournissent les éléments dont il formera ses synthèses et sans lesquels il ne pourrait rien absolument. Tarde admet aussi bien ces causes extérieures du génie. Mais il ne le réduit pas à ces éléments d'ordre vital et déclare que ces éléments étant donnés, le génie pourrait bien ne pas naître. Nous

1. Bouglé. *Revue de Paris*, mai 1905.

2. Worms. *Revue philosophique*, 1905.

sommes donc loin de l'hypothèse qui voit dans le génie tout simplement une névrose.

Le génie au contraire lui semble avoir une action considérable quand il se présente ; il lui apparaît comme « la plus haute fleur de la vie et la plus haute source de la société » (1). C'est encore le « suprême accident » vital, le résultat heureux d'une foule d'influences sociales auxquelles il doit une grande part dans sa formation. Et ici Tarde vise aussi bien « les inventeurs artistes, industriels, hommes d'Etat, qui ont manié, utilisé, canalisé, en même temps qu'ils l'ont suivi le grand courant du désir » que les inventeurs ou plutôt « les découvreurs savants, théologiens, philosophes, qui ont exercé une action pareille sur un autre grand courant en partie indépendant du premier, celui de la croyance » (2).

L'accident, le hasard. — Le génie, avons-nous dit avec Tarde, c'est le « suprême accident ». C'est qu'en effet notre auteur croit fermement à la contingence de tous les événements humains, et il pense qu'à chaque instant le cours des choses aurait pu être changé par des déterminations prises par les inventeurs en d'autres sens qu'elles ne l'ont été.

Tarde en effet, se rapprochant sur ce point comme sur beaucoup d'autres de son maître Cournot, attribue un rôle considérable à l'accidentel, fruit du hasard, dans

1. Tarde. *Logique sociale*, p. 166-168.

2. Tarde. *Etudes de psychologie sociale*, p. 37.

l'évolution des sociétés et précisément ici le grand homme est un accident heureux.

Profondément individualiste, Tarde croit à l'autonomie de chaque monade, c'est-à-dire de chaque esprit : il lui reconnaît le droit de se décider librement, et quand cette libre décision a une haute valeur intellectuelle, il attribue à son contenu une portée sociale particulière.

Nous ne pouvons que compléter cette remarque de M. Worms par celle de M. Dauriac : « La contingence, dit-il, tranchons le mot. l'accident joue dans la philosophie de Tarde l'un des tout premiers rôles... L'inventeur imite le dieu de la théologie leibnizienne. Dans le champ des possibles il en choisit un pour l'appeler à l'existence. Et quand il l'a choisi, c'est tout un monde partiel de possibles qu'il entraîne à sa suite... Quand une mélodie s'improvise dans l'imagination du musicien, elle est peut-être l'effet du déterminisme, mais ce déterminisme peut n'avoir rien d'esthétique. Elle naît, non parce qu'elle est belle, mais qu'elle n'a pu faire autrement que de naître. Elle naît, non par l'effet d'un accident inévitable. Et il n'y est point de contradiction. Depuis Leibniz, la contingence et la nécessité ont cessé de se contredire. Aussi peut-on affirmer avec Tarde, et sans se proposer ici autre chose que de pénétrer sa pensée, que la nécessité qui mène le monde à l'accident pour origine (1). »

1 Dauriac, « La philosophie de G. Tarde » in *Année philosophique*, t. XVI, p. 165.

Et pour Tarde, l'action du génie n'est pas un fait unique et sans analogue dans la vie sociale : l'invention est donnée à tous les hommes ; car la moindre innovation dans les idées reçues ou dans l'exercice de l'activité domestique, est une invention. « Le génie n'est que la forme supérieure de l'ingéniosité » (1) et de celle-ci nul individu n'est dépourvu : entre l'homme de génie et les autres humains, il n'y a qu'une différence de degré et non de nature.

Importance de l'invention. — Tarde attachait une très grande importance à l'invention et avec raison d'ailleurs. Nous verrons plus loin ce qu'il pense spécialement sur le travail d'invention en économie politique. Ce qui mène le monde, c'est l'invention. C'est une erreur colossale que de considérer les grands hommes comme des « expressions inertes et passives » (2), que de les ravalier, comme l'ont fait les marxistes qui ne voyaient en eux que des besoins, des exigences du milieu ambiant. Et Tarde affirme même au contraire que « les grands hommes seraient quelque chose, ils seraient même tout ce qu'ils sont, individuellement, sans l'approbation et l'écho de la société, quoique, dans ce cas, ils fussent réduits à l'impuissance d'agir ».

Loi d'irréversibilité. — On peut se demander à présent si, dans son développement historique, l'inven-

1. Worms. « La philosophie de Tarde » in *Revue philosophique*, août 1905.

2. Tarde. *Opposition universelle*, p. 327-329.

tion est soumise à une loi ? Tarde, nous venons de le voir, croit trop à la contingence pour admettre qu'une nécessité véritable ait présidé à la naissance d'aucune invention : toutes celles qui se sont produites pouvaient ne pas réussir. Mais elles ne pouvaient pas suivre un ordre différent de celui de leur apparition, parce que chacune d'elles est constituée par toutes celles qui l'ont précédée historiquement. Aussi y a-t-il un « arbre généalogique de ces initiatives réussies, un enchaînement non pas rigoureux, mais irréversible de leur apparition. »

Il tient du reste beaucoup à cette idée d'irréversibilité : l'histoire eût pu se dérouler autrement, mais pas dans un sens directement opposé. De là, il pouvait tirer ce corollaire : « Une société qui décline ne parcourt jamais, en sens inverse, les phases même qu'elle avait parcourues pour progresser ». C'est ainsi que la décadence romaine n'a pas restauré les petites cités antérieures mais a préparé la formation des sociétés modernes. Les dernières inventions acquises ne disparaissent pas pour remettre au jour les inventions précédentes ; elles font place à d'autres et ainsi la décadence elle-même, en matière sociale, n'est pas une vraie régression.

Tarde a surtout développé ce principe de l'irréversibilité de l'ordre des oppositions dans son livre de l'*Opposition universelle*, qui, comme nous l'avons vu, est consacré aux oppositions diverses qu'on rencontre dans

les sciences mathématiques, physiques, naturelles, en psychologie et en sociologie.

Résumé général

Ainsi donc « l'imitation est la pierre de touche la plus nette pour distinguer ce qui est social (1). Elle est le principe et le but, le ressort moteur de la vie sociale. » Elle joue dans les sociétés un rôle analogue à celui de l'hérédité dans les organismes, de l'ondulation dans les corps bruts. Elle est la forme sociale de la répétition.

Quant à l'opposition, autre facteur essentiel en matière sociale, elle ne joue pas ici un aussi grand rôle qu'on le croit d'ordinaire. Tarde estime que la théorie de la concurrence a trop dominé les esprits et tout en rendant hommage à ce qu'il y a de fécond dans la théorie de Darwin, il pense que l'élimination sauvage d'une partie de l'humanité par l'autre est le contraire de l'idéal à poursuivre. Il faut condamner la haine, la lutte, la guerre des classes. La lutte n'a que le mérite de faciliter l'adaptation des êtres au milieu, en amenant la survie des plus aptes ; mais c'est de tous le moyen d'adaptation le plus imparfait. L'accord des volontés, mieux que leur opposition, assurerait à l'humanité les conditions de son existence et de son progrès.

Au reste, l'opposition n'est jamais qu'une « contre-imi-

1. Moisant. *Revue de philosophie*, 1903, p. 334-363.

tation » : s'opposer à autrui, c'est en effet chercher le même but que lui, mais par des moyens plus ou moins différents, c'est donc l'imiter en définitive.

Mais opposition et imitation ne se combattent pas ainsi que deux termes irréductiblement contradictoires, parce qu'elles ne sont pas deux fins dernières, désirables en elles-mêmes et pour elles seules, rebelles à toute synthèse ultérieure, mais bien deux fins ou deux moyens subordonnés et relatifs, que la vie emploie pour un but suprême qui est la variation ou encore la possession, remarque judicieusement M. Moisant (1). Aussi, du conflit de ces facteurs résulte la plupart du temps une harmonie heureuse, une adaptation, troisième facteur essentiel de la vie sociale, et qui en somme se ramène lui aussi à l'imitation.

Et l'imitation suppose à son point de départ l'originalité, l'invention, cette « harmonie d'idées qui est la mère de toutes les harmonies des hommes » (2), et qui par conséquent n'est pas autre chose en définitive que l'adaptation.

Dès lors, tout se ramène à l'imitation dans la sociologie considérée comme science distincte : tout est invention et imitation. Aussi Tarde conclut-il que les ressemblances qui peuvent exister entre plusieurs états sociaux et qui n'ont pas l'imitation pour cause apparente ou

1. Moisant. « Un philosophe de l'imitation » in *Revue de philosophie*, 1903.

2. Tarde. *Lois sociales*, p. 129.

cachée n'ont pas d'importance au point de vue social et sont plutôt des résultats de phénomènes physiques ou vitaux : « Tout ce qui est social et non vital ou physique dans les phénomènes des sociétés, aussi bien dans leurs similitudes que dans leurs différences, a l'imitation pour cause. »

CHAPITRE II

Applications du principe de Tarde dans les divers domaines de la science sociale

A. — Considérations générales

Fécondité du principe. — Ce principe posé, Tarde en a fait lui-même toutes les applications qu'il comportait, voulant imposer les lois dialectiques et spéculatives qu'il avait découvertes aux divers ordres de faits sociaux, et empiétant forcément un peu sur tous les domaines voisins. Aussi est-il entré dans une foule d'applications particulières à l'aide de son fameux principe, de « cet élément », qui, comme le dit M. Bouglé, est « riche en virtualités personnelles, gros de variations imprévisibles et capable de bonds qui déroutent » (1).

Et de fait, on est quelque peu étonné du rôle prodigieux que Tarde fait jouer à l'imitation. Pour expliquer les majestueuses assimilations sociales, pour comprendre les larges mouvements économiques ou linguistiques, juridiques ou religieux, qui sont « l'expression de la hausse ou de la baisse des croyances et des tendances

1. *Année sociologique*, t. II.

collectives », il faut en revenir « au couple social élémentaire » : l'imitation-suggestion avec réciprocité, l'action spirituelle d'une personne sur l'autre, l'imitation de celle-là par celle-ci, voilà l'élément unique et nécessaire de la vie sociale, le fait social élémentaire. Répétez-le indéfiniment et vous tenez le secret des plus grandes variations, des groupements les plus amples : « Si nous analysons les lois (de toutes les diverses sciences sociales), nous verrons sans peine que leur trait commun est de porter sur des faits généraux, c'est-à-dire, sur des faits semblables qui se répètent ou sont considérés comme susceptibles de se répéter indéfiniment. » Or, on le sait, c'est l'imitation qui est ici la seule forme de répétition scientifique.

La famille. — Par conséquent, le groupe social élémentaire est celui que constituent deux individus qui s'imitent avec réciprocité. Mais un pareil groupe est plutôt rudimentaire et Tarde a admis, pour consacrer et perpétuer le lien social, que l'hérédité avait bien quelque action. Et c'est la famille qui, dans la réalité, a été la forme élémentaire du groupe social : c'est le « groupe indissoluble de la famille ou de la tribu, qui fut à l'origine, et qui est encore en certains points arriérés du globe » l'unité sociale. C'est le lien familial qui présuppose l'acte commun, et qui est le lien imitatif primordial : « La famille est donc le berceau de l'imitation, parce que le premier et toujours le principal mobile de l'imitation a été la sympathie confiante et crédule qui, sans la

piété filiale, sans le dévouement maternel, sans les tendresses domestiques, ne serait pas » (1).

Remarquons en passant le point de vue original de Tarde. Spencer fait tout dériver de la crainte révérentielle dans le mécanisme social ; M. Durkheim, nous l'avons déjà indiqué, fonde toute la science sociale sur le caractère coercitif des réalités sociales. Tarde de son côté — cette citation le prouve assez — établit la sympathie comme moteur primordial des biens sociaux.

Et Tarde prouve encore l'importance et le caractère primitif du groupement familial en insistant sur la netteté, la puissance de vie, la fécondité qu'il conserve, malgré les dissensions politiques, professionnelles, religieuses et malgré les luttes de classes. C'est pour cette raison que l'empire autrichien, par exemple, est bien moins solidaire que la grande famille polonaise, parce qu'il est constitué de races hétérogènes et qu'elle ne comprend qu'une race pour ainsi dire autochtone et puissamment homogène.

B. — Applications proprement dites

C'est encore d'après ses découvertes psychologiques que Tarde a essayé d'analyser les divers ordres de faits sociaux, et il a consacré à chacun d'eux soit des volumes entiers, soit des chapitres spéciaux, notamment

1. Tarde. *Etudes de psychologie sociale*, pp. 83 et suiv.

dans la deuxième partie des lois de l'invention. Il y passe en revue tour à tour : la langue, l'art, la religion, la politique, le droit, et ses transformations diverses, la philosophie pénale, la morale, la psychologie économique.

§ I. — LA LINGUISTIQUE

Les langues lui apparaissent éminemment imitatives et il voit là par conséquent une application facile de son système : « Sa propagation de haut en bas, dit-il, du supérieur à l'inférieur, soit au dedans, soit au dehors de la nation, ses acquisitions de mots étrangers par mode et leur assimilation par coutume, la contagion de l'accent, la tyrannie de l'usage en elle, suffisent à montrer d'un premier coup d'œil son caractère éminemment imitatif. (1) »

Nous retrouvons encore dans ce domaine les deux modalités principales de l'imitation : la coutume qui elle, est primitive, puisqu'on commence par utiliser la langue des ancêtres ; la mode, qui est suscitée par la conquête, la domination ou la supériorité civilisatrice des peuples étrangers et qui peut seule expliquer le triomphe des langues nouvelles sur les anciennes. La langue se forme par fusion dans la famille ou la tribu ; puis ces tribus s'unissent en cités et celles-ci en Etat et de

1. Tarde. *Lois de l'invention*, p. 228.

la même manière la langue nationale se forme par une série d'imitations-modes dans ces divers groupements étrangers.

On peut même distinguer en matière linguistique deux sortes d'imitation-mode : on apprend la langue étrangère elle-même ou bien on en donne simplement les formes à la sienne. On peut même, comme les Romains l'ont fait pour la langue grecque, employer à la fois les deux procédés. Au reste, on aboutit dans tous les cas à une nouvelle coutume. Celle-ci s'impose à son tour et arrête pour un moment le cours de la mode. Et c'est ce qui a dû inspirer cette définition du classicisme : « Un classique, dit Tarde, est un ancien novateur littéraire, imité et admiré de ses petits-neveux, après l'avoir été de ses contemporains, parce que sa langue n'a pas changé (1). »

De plus, une langue consiste en mots, qui eux, sont des associations d'images visuelles, acoustiques, motrices, c'est-à-dire, de souvenirs et d'habitudes. Or, des souvenirs et des habitudes ne sont pas autre chose que les formes multiples de l'imitation de soi-même. Enfin la langue, « en même temps qu'elle est le faisceau des premières *inventions* est le recueil des premières découvertes » (2).

Du reste, les racines verbales, les désinences, les for-

1. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 284 et s.

2. Tarde. *Lois de l'invention*, p. 246.

mes grammaticales et les combinaisons de ces éléments dont s'occupe le linguiste, sont choses qui ont été répétées des milliards de fois, par des millions de bouches et avec une exactitude vraiment merveilleuse, si l'on « compare à la pérennité d'une langue, la fuite rapide, le renouvellement incessant des générations qui l'ont parlée, qui par leur fugitivité même, ont soutenu sa permanence, par leur diversité son identité » (1).

Tarde pensait que l'on arriverait ici, comme dans tout le domaine social, à une unité compréhensive et il désirait qu'on essayât à nouveau la formation d'une langue universelle, comme jadis le Volapük, afin de réaliser ainsi une harmonisation relative de l'invention linguistique (2).

§ 2. — L'ART

Parmi les arts, il en est qui portent même le nom d'imitation. Mais tous, qu'ils imitent ou non les objets de la nature, qu'ils se bornent ou non à exprimer ou à satisfaire des sentiments et des désirs naturels, tous sont astreints à reproduire des motifs, des genres, des formes architecturales ou musicales, auxquelles leur public est habitué, disons le mot : à *imiter*.

Or, dit Tarde, « les types que le peintre, le sculpteur,

1. Tarde. *Etudes de psychologie sociale*, p. 22.

2. Tarde. *Logique sociale*, p. 202, 254-256.

et le littérateur emploient sont sociaux, puisque, sans le fonctionnement social de l'imitation dans le public, ils ne seraient pas, du moins en tant que types artistiques et en cela ils ne diffèrent nullement des types à l'usage de l'architecte ou du musicien. La seule différence est que l'imitation d'où procèdent les premiers a eu le plus souvent sa source dans une découverte, tandis que l'imitation d'où procèdent les seconds a sa source dans une invention » (1).

On peut donc distinguer en apparence des arts d'expression : ceux qui ont pour objet principal l'imitation de la nature, et des arts d'invention : la musique et l'architecture. Au reste, ils ne diffèrent qu'en ce que dans les premiers, on imite une « découverte », dans les seconds une « invention ». En définitive il y a toujours imitation. Et d'ailleurs, l'esthétique n'a-t-elle pas pour objet l'emploi original par l'artiste et le littérateur de rythmes, de procédés, de recettes d'art, de coups de pinceau, identiquement *répétés* depuis des siècles.

Tarde assignait à l'art un rôle civilisateur et voyait en lui l'un des facteurs du progrès social : « L'art, disait-il, est le culte et le déploiement du beau social » (2). Il exerce selon lui un rôle merveilleux de conciliation entre les croyances et les désirs ; il socialise les sensations individuelles qui ne pourraient se

1. Tarde, *Lois de l'invention*, p. 411.

2. Tarde, *Logique sociale*, p. 406.

communiquer directement, crée entre elles une sorte de discipline harmonieuse ; bref il réalise la « sensibilité collective » (1). Aussi Tarde établit-il que « plus un peuple devient moral ou devient artiste, moins il a besoin d'être gouverné » et encore : « c'est à la prépondérance croissante de la vie esthétique, fille des loisirs, qu'il faut viser, si l'on cherche sérieusement la paix sociale » (2).

L'art cherche à créer le plaisir et ne doit pas être confondu avec l'industrie qui ne cherche qu'à supprimer la douleur : « L'œuvre d'art n'est pas un organe artificiel ajouté à l'individu, elle est, qu'on me passe l'expression, une maîtresse artificielle, imaginaire. Elle ne répond pas à un besoin, mais à un amour... Le sentiment de l'art est un *amour collectif*, qui se réjouit d'être tel. » (3) Aussi est-il comme l'amour et contrairement à l'industrie, toujours périssable : « tout art croît et tout art meurt, comme tout amour et pour la même cause ». Et cette cause tient à ce qu'ils constituent la rupture d'un équilibre, pour aboutir forcément à un équilibre nouveau.

Enfin Tarde admet un « art de coutume », qui est stable, limité, national, reproducteur de types aimés et consacrés par la tradition : ainsi la peinture religieuse, les légendes épopées..., et un art de mode, qui est au con-

1. Tarde. *Logique sociale*, p. 394.

2. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 379, sq.

3. Tarde. *Logique sociale*, p. 393, sq.

traire instable, expansif, exotique. Et ici encore, comme dans toutes les autres branches de l'activité sociale, Tarde établit les mêmes rapports de la mode et de la coutume : l'imitation-mode, avec son instabilité, son expansion, ses horizons lointains, succède à la coutume primitive, étroite, d'origine religieuse et familiale ; puis s'établit enfin la coutume élargie et consolidée (1).

§ 3. — LA RELIGION

« La religion, dit Tarde, est œuvre imitative au premier chef. Non seulement, il est clair qu'elle se transmet d'ordinaire comme un héritage de famille par coutume, mais encore il n'est pas moins certain qu'elle a commencé en tout pays par se répandre en vertu d'une mode contagieuse et envahissante » (2). Et d'ailleurs toute religion est le résultat d'une *invention* favorablement accueillie : elle est donc l'*invention* d'une minorité que suit la foule des *imitateurs*. Comme exemple de cette contagion et pour appuyer son assertion, Tarde cite l'exemple de la Chine, qui, bien que fort attachée à ses « vieilleries », fut convertie au bouddhisme en très peu d'années. C'est encore à l'imitation que seraient dues ces conversions que l'on rencontre à certaines époques de l'histoire.

C'est encore « par imitation de haut en bas que s'est

1. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 379 sq.

2. Tarde. *Lois de l'invention*, p. 257.

propagée la notion de l'unité divine. Elle a commencé par être particulière à Socrate, à Platon ; puis, peu à peu, sous Auguste, elle a pris possession de toutes les têtes éclairées et s'est mise à descendre dans le peuple, mais bien péniblement jusqu'au christianisme » (1).

Tarde rapproche très étroitement la religion de l'esthétique et lui attribue un rôle éminemment social. Aussi proclame-t-il « l'utilité au moins transitoire, de certains objets imaginaires du désir et de la foi, pour la conciliation des désirs et des idées terrestres » (2). Il invoque pour la défendre l'utilité pratique ou l'attrait sentimental ; il estime que la croyance religieuse relève surtout du sentiment. Il ne recourt pas aux arguments spéculatifs pour la prouver ou la détruire et il n'aurait pas approuvé qu'on détruisît dans les foules par une négation précipitée des croyances qui avaient au moins, à son avis, une utilité pratique.

Il voyait un germe de dissolution sociale dans l'affaiblissement de la religion. Au reste Saint-Simon et Auguste Comte le devinaient également, à tel point même qu'ils éprouvèrent le besoin de fonder une nouvelle religion. Aussi la crise morale qu'a créée la science moderne en sapant les idées religieuses antérieurement

1. Tarde. *Lois de l'invention*, p. 273.

2. Tarde. *Criminalité comparée*, p. 210. — *Opposition universelle*, p. 436, s.

établies, est selon Tarde fort regrettable. Cette anarchie intellectuelle a bien un charme « inappréciable », mais il voudrait qu'il fût réservé pour une élite seulement.

Au reste, ces quelques strophes exquises n'expriment-elles pas pleinement la pensée de Tarde :

« Oui, je veux, philosophe inconséquent peut-être,
Impénitent, qui sait ? libre jusqu'à la fin,
Je veux que mon convoi soit suivi par un prêtre,
Par notre bon curé, mon plus proche voisin.

Car un espoir divin s'est levé dans notre ombre,
Décevant ! il se peut — menteur ? je le veux bien.
Mais après tout, parmi nos mensonges sans nombre,
Un mensonge de plus ou de moins, ce n'est rien.

.

C'est surtout un mensonge, et le plus hypocrite,
Que la fausse pudeur de faux ambitieux
S'indignant dans l'espoir qu'évoquent les vieux rites,
Espoir antique et doux qui nous vient des aïeux.

S'il est menteur, je veux, après ma mort encore,
Mentir, comme ont menti les poètes toujours,
Comme mentent l'avril, la jeunesse et l'aurore,
Et nos efforts si longs et nos essors si courts ! (1) »

1. *Archives d'anthropologie criminelle*, t. XIX, p. 519-520.

§ 4. — LA POLITIQUE

Tarde a voulu nous donner également « une idée de ce que peut-être la science politique après son baptême psychologique » (1). Et l'imitation, nous allons le voir, est ici, comme partout, le véritable facteur que l'on doit considérer.

Et en effet l'Etat, nous dit-il, dérive de la famille ou de la horde ; car par suite du progrès social, de la civilisation, les groupes sociaux se sont élargis : le groupe primitif de la famille voyait bien son importance diminuer, mais au profit d'une nouvelle association, d'une grande famille naturelle et sociale, l'Etat.

Origine du pouvoir. — Or, la question capitale à considérer dans un Etat, ou autrement dit la notion essentielle que l'on doit analyser en politique, c'est la théorie du pouvoir. Et naturellement Tarde cherchera à lui donner une origine psychologique, étant donné son propre système : « Le pouvoir politique est dans une nation ce que la volonté consciente et personnelle est dans une âme » (2). Aussi les rapports entre la vie politique et la vie sociale sont-ils intimement étroits : la vie sociale consiste en effet « en courants multiples d'exemples qui se croisent, s'interfèrent, s'anastomosent », et « la vie politique consiste à diriger

1. Tarde. *Les transformations du pouvoir*, p. V

2. Tarde. *Les transformations du pouvoir*, p. 21-22.

ces courants, soit en les contenant, soit en les activant, dans le sens de leur plus grande convergence, et de leur moins grande divergence ». Enfin l'Etat, « c'est le pouvoir gouvernemental personnifié dans son chef, roi absolu ou président du conseil » (1).

Le pouvoir est donc d'origine familiale et son rôle est de diriger et de protéger les individus, comme jadis le *paterfamilias* devait exercer ce rôle vis-à-vis de sa famille.

Transformations du pouvoir. — Toutefois il diffère beaucoup suivant ses origines prochaines et n'a de commun que cette origine primitive. Il est d'ailleurs soumis à une foule de fluctuations, de transformations qui naturellement seront conditionnées par la série sans nombre des inventions et découvertes propagées par l'imitation ; car ces transformations sont en raison des variations, des croyances et des désirs sociaux, croyances et désirs que bien des influences peuvent modifier. Mais Tarde n'admet que les influences psychologiques ou sociales, influences à peu près identiques, puisque, à ses yeux, « le social n'est que du psychologique propagé par imitation ». Et on retrouve ainsi comme sources premières de l'autorité politique les deux quantités psychologiques essentielles, le désir et la croyance. Or, quand elle s'appuie spéciale-

1. Tarde. *Les transformations du pouvoir*, pp. 21-22.

ment sur les désirs, l'autorité est dite « tyrannique » ; « légitime » (1) au contraire, si elle se base sur les croyances.

Et ainsi une découverte, éclore dans un esprit individuel, mais répandue dans toute une société, peut transformer les idées ou les préjugés relatifs à la supériorité de certains hommes : les découvertes scientifiques par exemple, détruisent la croyance à la supériorité des sorciers, des augures, etc. ; l'invention de l'imprimerie a de même créé le pouvoir politique de la presse. Donc toutes les croyances, en se transformant, transforment véritablement le pouvoir, grâce aussi à la propagation des inventions et des découvertes.

Et Tarde insiste à ce sujet sur le rôle que jouent deux grandes supériorités sociales : les noblesses et les capitales. Ce sont en effet des agents de propagation descendante, « un château d'eau social » (2), pour les nouveautés littéraires, religieuses, morales, industrielles même, nées en dehors d'elles, à l'étranger, ou dans les couches inférieures de la nation.

Les noblesses. — La noblesse avait à jouer un rôle très important et que Tarde a essayé de réhabiliter, en justifiant l'existence des aristocraties. Cela tenait probablement à ses idées sur l'invention et sur les grands hommes, qui se rapprochaient assez de celles de Nietzsche, de Renan et de Flaubert. On ne saurait nier non

1. Tarde. *Les transformations du pouvoir*, p. 42, s.

2. Tarde. *Les transformations du pouvoir*, p. 88.

plus qu'il était très individualiste, si bien qu'il estimait qu'il valait mieux s'isoler du public comme de la foule et, comme jadis le recommande Epicure, vivre dans une tour d'ivoire, loin du monde, loin des collectivités, que seuls ont admirée les orgueilleux et les jaloux, Richard Wagner, Victor Hugo, Chateaubriand et Jean-Jacques Rousseau. Et comme tout progrès vient de l'individu, il aurait peut-être souscrit volontiers à cette appréciation de Flaubert : « Il y a un fond de bêtise dans l'humanité, qui est aussi éternel que l'humanité elle-même. L'instruction du peuple et la moralité des classes pauvres sont, je crois, des choses de l'avenir. Mais quant à l'intelligence des masses, voilà ce que je nie, quoi qu'il puisse advenir, parce qu'elles seront toujours des masses. Ce qu'il y a de considérable dans l'histoire, c'est un petit troupeau d'hommes, trois ou quatre cents par siècle peut-être et qui, depuis Platon jusqu'à nos jours, n'a pas varié, ce sont ceux-là qui ont tout fait et qui sont la conscience du monde. Quant aux parties basses du corps social, vous ne les élèverez jamais. Quand le peuple ne croira plus à l'Immaculée-Conception, il croira aux tables tournantes. Il faut se consoler de cela et vivre dans une tour d'ivoire (1) . »

Quoi qu'il en soit, la noblesse est un agent, quelquefois nécessaire, toujours utile, de création pour les ins-

1. Flaubert, « Lettre à M^{lle} Chantepie » in *Nouvelle revue*, 15 février 1897.

titutions politiques et administratives d'un pays : c'est la noblesse anglaise qui a fait la constitution de l'Angleterre ; l'aristocratie des grands planteurs des Etats du sud qui a fait la constitution des Etats-Unis. La noblesse française a fait la monarchie capétienne et après elle, Paris a fait la France, comme après les lords, Londres a fait l'Angleterre. Enfin une noblesse a quatre sources possibles : une source militaire, une source économique, une source religieuse, une source esthétique (1).

Les capitales. — Les capitales ont également quatre sources possibles ; elles peuvent être religieuses, économiques, esthétiques et militaires. En effet, une ville peut naître : 1° autour d'un temple, d'un sanctuaire, d'un lieu de pèlerinage ; 2° autour d'une gare, d'un port, d'une fabrique ; 3° il y a des villes d'un type avant tout esthétique ; 4° elle peut s'élever autour d'un fort ou d'un palais (2).

Au reste, une ville n'a pas qu'un fondateur, elle en a des milliers. Son fondateur apparent et aussi bien chacun de ses transformateurs successifs n'est venu là, comme toutes les familles et les individus qui l'ont suivi, que pour mettre à profit les ressources offertes par de nombreux inventeurs obscurs ou célèbres, sans lesquels la cité ne serait pas ce qu'elle est. Il faut toujours en revenir à cette origine primordiale : « le fon-

1. Tarde. *Les transformations du pouvoir*, p. 70-82.

2. Tarde. *Les transformations du pouvoir*, p. 88

tionnement de l'invention et de l'imitation, la propagation imitative d'initiatives. » (1) Et cela est si vrai que les villes ont un grand penchant à se copier les unes les autres, ou plutôt à copier l'une d'entre elles : « Il n'est pas de si petite ville américaine, remarque Tarde, qui ne tienne à honneur d'avoir un éclairage électrique et des tramways, alors même que leur inutilité est manifeste. »

Comme toute science, la politique devrait étudier aussi dans son domaine les répétitions, les oppositions, les adaptations.

Les répétitions politiques. — Les répétitions politiques tiennent au prestige d'une classe supérieure ou d'un pays étranger. On voit encore ici l'imitation-coutume dominer à l'origine, puis vient l'imitation-mode et enfin une coutume nouvelle plus ample, plus compréhensive. Ainsi s'explique par l'imitation-mode l'adoption si fréquente de familles royales, étrangères par le sang, par l'engouement d'inventions nouvelles, le fief et le système de la monarchie féodale. Du reste les importations étrangères fusionnent vite, grâce à l'imitation héréditaire.

Les oppositions politiques. — Si l'on considère maintenant la vie politique au point de vue des oppositions qu'elle contient, on rencontre d'abord une première forme d'opposition : il existe dès l'origine un parti cou-

1. Tarde. *Les transformations du pouvoir*, p. 102

tume et un parti mode. C'est peut-être l'opposition primordiale et dont dérivent les autres par quelque côté. On en distingue en effet d'autres encore : luttes des pouvoirs extérieurs ou puissances (guerre, diplomatie, etc.), luttes des pouvoirs intérieurs, qui sont avant tout des rivalités de partis et de classes, et dont la cause principale et la plus fréquente provient « de ce que l'on protège une coutume, une tradition qui est attaquée par l'autre ou par les autres, au nom de modes envahissantes, d'idées le plus souvent importées de l'étranger ».

L'adaptation politique. — L'adaptation est pour Tarde une sorte d'évolution vers le progrès. Il estimait en effet que l'évolution politique suivait une marche progressive et harmonieuse. Et ces transformations multiples du pouvoir ne sont après tout que des stades de cette route vers le progrès que suit l'humanité, essentiellement imitative.

C'est pourquoi Tarde faisait rentrer dans le chapitre de l'adaptation politique l'étude des transformations du pouvoir.

L'opinion. — Or, le principal facteur de ces transformations, c'est l'opinion : « L'évolution du pouvoir s'explique, dit-il, par l'évolution de l'opinion, qui s'explique elle-même par l'évolution de la conversation, qui s'explique à son tour, par la série de ses sources différentes : enseignement de la famille, école, apprentissage, prédications, discours politiques, livres, journaux (1) » Et

1. Tarde. *L'opinion et la foule*, p. 133-134

Tarde a consacré tout un ouvrage à l'étude de ces diverses manifestations de la vie sociale : l'opinion et la foule. Mais nous n'avons à insister ici que sur les facteurs de l'opinion, sans résumer son étude sur les foules.

Le public et les foules. — Tarde distingue en effet la foule, groupement dans lequel la contagion psychique dépend des contacts physiques, des rapprochements des corps, et le public, groupement moins matériel et plus élevé, chez qui le rapprochement physique est de moins en moins nécessaire. « Le public, dit Tarde, c'est une collectivité purement spirituelle, une dissémination d'individus physiquement séparés et dont la cohésion est toute mentale. » Aussi peut-on appartenir simultanément à plusieurs d'entre eux, tandis qu'on ne peut appartenir à la fois à plusieurs foules, groupements spatiaux et temporels. C'est encore pour ce motif que les publics sont moins intolérants que les foules et moins dangereux qu'elles à rencontrer.

Les publics se forment « quand se dessinent dans nos sociétés civilisées des courants d'opinion », et le lien social qui unit leurs membres, « c'est avec la simultanéité de leur conviction et de leur passion, la conscience possédée par chacun d'eux que cette idée ou cette volonté est partagée au même moment par un grand nombre d'hommes » (1).

1. Tarde. *L'opinion et la foule*, p. 2-5.

Tandis que la foule, groupement naturel, reste soumise aux forces de la nature et spécialement aux contrariétés et à l'injure des mauvaises saisons, les publics n'y sont pas exposés ; « non seulement la naissance et la croissance, mais les surexcitations même du public, maladies sociales apparues en ce siècle, et d'une gravité toujours grandissante, échappent à l'influence des phénomènes naturels » (1). Les publics sont avant tout intellectuels, supérieurs aux conditions spatiales, et indéfiniment extensibles.

L'empreinte de la race est beaucoup moins prononcée sur le public que sur la foule ; car dans la composition de celle-ci, « les individus n'entrent que par leurs similitudes ethniques, qui s'additionnent et font masse, non par leurs différences propres qui se neutralisent, et que, dans le roulement d'une foule, les angles de l'individualité s'émeussent mutuellement au profit du type national qui se dégage ». Au contraire « l'influence que le publiciste exerce sur son public, si elle est beaucoup moins intense à un instant donné, est, par sa continuité, beaucoup plus puissante que l'impulsion brève et passagère imprimée à la foule par son conducteur ». Enfin le public est le résultat d'une adaptation plus ou moins laborieuse et non pas comme la foule un groupement homogène, ce qui la rend incohérente.

1. Tarde, *L'opinion et la foule*, p. 12-13.

Le public joue, selon Tarde, une importance considérable sur l'évolution de l'opinion, principal facteur des transformations du pouvoir. « L'opinion est au public, dit-il, dans les temps modernes, ce que l'âme est au corps » (1). Mais l'évolution de l'opinion s'explique encore par la presse, ce facteur social si important à notre époque et qui est en même temps la cause véritable du groupement en publics ; par la conversation « dialogue sans utilité directe et immédiate, où l'on parle surtout pour parler, par plaisir, par jeu, par politesse » (2) ; par la correspondance, qui est une causerie, un échange d'idées à distance ; par le livre dont l'importance est intimement liée à la découverte de l'imprimerie ; par le journal, qui « a commencé par n'être qu'un écho prolongé des causeries et des correspondances et a fini par en être la source presque unique » (3), et qui a réalisé les grands courants d'opinion et partant créé les publics.

Les publicistes. — Aussi Tarde accorde-t-il aux publics et aux publicistes, qui forment l'opinion, une influence immense : « Ceux-ci, bien plus que les hommes d'Etat, mêmes supérieurs, font l'opinion et mènent le monde. Et quand ils se sont imposés, quel trône solide est le leur ! Comparez à l'usure si rapide des hommes

1. Tarde. *L'opinion et la foule*, p. 68.

2. Tarde. *L'opinion et la foule*, p. 18-19.

3. Tarde. *L'opinion et la foule*, p. 157.

politiques, même des plus populaires, le règne prolongé, indestructible du journaliste de haute marque, qui rappelle la longévité d'un Louis XIV ou le succès indéfini des comédiens ou des tragédiens illustres. Il n'est pas de vieillesse pour ces autocrates. Voilà pourquoi il est si malaisé de faire une bonne loi pour la presse » (1), et plus loin : « Les grandes conversions d'à présent, ce sont les journalistes qui les opèrent » (2). On comprend maintenant à quels changements et à quelles vicissitudes est soumis le pouvoir, cette notion fondamentale de la politique.

Opinion intime de Tarde.— Quelle était maintenant l'opinion intime de Tarde sur le côté pratique de la science politique ?

Nous avons vu qu'il admettait le bien-fondé des aristocraties ; il jugeait encore que les gouvernements démocratiques sont plus oppressifs, moins libéraux que les régimes aristocratiques et il redoutait plus peut-être la tyrannie de la foule que celle d'un monarque ; c'est au nom de cette crainte qu'il critiquait le socialisme collectiviste ou communiste (3). Ce nouveau régime avait le tort, à son avis, de se tenir sur le terrain économique, terrain plutôt de lutte que d'entente, de glorifier la lutte des classes et la révolution, dont le rôle est démoralisant,

1. Tarde. *L'opinion et la foule*, p. 20, 21, 58.

2. Tarde. *L'opinion et la foule*, p. 12, 13 ; 26-29.

3. Le socialisme contemporain. *Revue philosophique*, t. XVIII.

comme celui de la guerre, de glorifier uniquement le travail et de méconnaître le rôle fécond de l'inventeur.

Tarde voulait encore trouver « une forte dose de dévouement chez les gouvernants et de confiance chez les gouvernés; ... c'est donc avant tout le désintéressement, la générosité, l'amour intelligent du bien public qu'il s'agit de rencontrer chez les hommes appelés à gouverner, puisque le reste peut venir par surcroît » (1).

En définitive, dans ce domaine encore, Tarde redoute les crises, les luttes, qui démoralisent et sacrifient parfois l'individu et là encore, comme en religion, il aime à revendiquer jalousement les droits du sentiment.

§ 5. — LE DROIT

G. Tarde embrasse l'ensemble des phénomènes juridiques dans son ouvrage : *Les Transformations du droit*. Il y rattache d'ailleurs l'étude des usages qui, d'après lui, dérivent des rites et sont « la législation la plus obéie et la plus rigoureuse » (2). Ils ont naturellement subi les assauts de l'imitation mode et ont été exposés à des fluctuations ou transformations. Au reste, il pense que le droit a dû se constituer par une sorte d'assemblage d'inventions particulières : « La législation n'est au début que de la justice accumulée, généralisée, capita-

1. Tarde. *Les transformations du pouvoir*, p. 258-259.

2. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 354-359.

lisée ; de même que la constitution n'est que de la politique accumulée, généralisée, systématisée. La législation est à la justice, la constitution est à la politique ce que le lac de Genève est au Rhône (1). »

Ainsi donc, on rencontra d'abord le droit coutumier, qui correspondait aux rites, aux usages, aux coutumes de ces phases primitives, produit de l'imitation-coutume. Puis l'imitation-mode, les courants novateurs produisirent le « droit législatif », qui se trouva naturellement en lutte avec le précédent, jusqu'à ce qu'une coutume nouvelle, plus large, vint à s'établir. Et dans cette phase dernière, on peut remarquer « plus de richesse dans le contenu et plus de simplicité dans les formes, une part plus large faite aux contrats, aux engagements réciproques, à l'équité, à l'humanité, à la raison individuelle, dans le droit qui se répand ; et dans le droit qui se fixe et se codifie, un air de casuistique savante et de réglementation despotique ajouté aux précédentes qualités » (2).

Quant aux formes particulières du droit, Tarde croit que c'est le droit criminel, né, d'après lui, de l'instinct de sympathie, qui a eu le premier développement. D'ailleurs la pénalité a eu deux sources distinctes : l'une vindicative, haineuse et impitoyable, la plus apparente, mais la plus secondaire, la vengeance ; l'autre morale,

1. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 340-341. — *Les transformations du droit*, 1-13.

2. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 349.

indignée et compatissante à la fois, la « punition domestique, expression d'un blâme moral et traduction d'un remords » (1) ; c'est la source essentielle.

Puis vient la procédure civile, dont l'évolution est marquée par des greffes successives d'inventions (2). Elle eut d'abord pour objet le régime des personnes et là, le droit de familial devint local, provincial et national ; puis se constitua à son tour le régime des biens. Tarde ne croit pas comme Loria et de Laveleye que le communisme fut la forme primitive universelle, bien qu'on la rencontre en certains endroits, et il estime que le collectivisme ne pourra pas se renouveler.

Enfin les obligations sont d'après lui les dernières formes dans l'évolution juridique ; leur développement s'accroît avec la marche de la civilisation.

§ 6. — CRIMINOLOGIE

Tarde était un magistrat et, on peut le dire, un criminaliste autorisé. Les études de criminologie sont nombreuses et c'est par ce genre de travaux qu'il a débuté comme écrivain. Aussi son œuvre est-elle d'une considérable étendue et d'une remarquable originalité.

Le crime. — Et d'abord, qu'est-ce que le crime ? Tarde nous en donne précisément la définition dans un

1. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 14, sq.

2. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 24-32.

article de la *Revue philosophique*. C'est une violation du droit qui présente toujours deux caractères. Il apparaît : 1° comme un danger et excite l'alarme ; 2° comme une souillure et provoque l'indignation. Or, l'alarme, c'est la crainte qu'une action volontaire, nuisible à la société, ne soit l'objet d'une imitation contagieuse ; c'est cette crainte qui fait sentir à l'utilitarisme le besoin d'une répression (1).

Mais c'est surtout dans la *Philosophie pénale* que l'on voit le mieux l'application en cette matière des théories sociologiques de l'auteur. « Avant tout, dit-il, nous devons définir et analyser l'action puissante, inconsciente le plus souvent, toujours mystérieuse en partie, par laquelle nous expliquons tous les phénomènes de la société, l'imitation » (2). Tous les actes importants de la vie sociale sont exécutés sous l'empire de l'exemple : « On engendre ou on n'engendre pas... on tue ou on ne tue pas, par imitation... de même on se tue ou on ne se tue pas, par imitation ». Les crimes et les délits se propagent par imitation et partout les statistiques accusent un développement inouï de la criminalité. « Le crime est donc un fait social singulier, mais après tout un fait social comme un autre » (3), en ce sens qu'il s'explique par l'imitation en définitive, mais dans

1. *Revue philosophique*, 1898, t. LXVI.

2. Tarde. *La philosophie pénale*, p. 319.

3. Tarde. *La philosophie pénale*, p. 356.

un autre sens, « c'est un phénomène antisocial en même temps, comme un cancer participe à la vie d'un organisme, mais en travaillant à sa mort » (1). Les criminels sont donc comme des microbes luttant contre les cellules sociales utiles, qu'on appelle les gens de bien (2).

Théorie de M. Durkheim. — Tarde rejette donc et combattait même la théorie de M. Durkheim qui voit dans le crime un phénomène très normal, nullement morbide, de la vie sociale et même un « facteur de la santé publique » (3). Tarde voyait deux erreurs dans cette théorie : 1^o elle admet une liaison nullement démontrée entre la civilisation et la criminalité, une société sans criminalité ne serait pas forcément trop rigoriste ; 2^o elle désigne le type moyen comme le type normal (4).

Théorie de Lombroso. — Une autre thèse devait aussi recevoir de la part de notre criminaliste des coups formidables : c'est celle de l'école pénale italienne et spécialement de Lombroso, dont Tarde fut un des premiers et des principaux adversaires. C'est aux caractères psychologiques et sociologiques du criminel selon l'école italienne qu'il s'attaque et non aux prétendues anoma-

1. Tarde. *La philosophie pénale*, p. 412.

2. Tarde. *Etudes de psychologie sociale*, p. 151.

3. Durkheim. *Règles de la méthode sociologique*, p. 159, sq.

4. Tarde. *Etudes de psychologie sociale*, p. 137-147.

lies anatomiques, physiologiques et pathologiques que soutenait Lombroso.

Et d'abord, le criminel n'est pas un fou ; c'est un être antisocial, partant quelque peu sociable, au lieu que le fou « est extra-social », inconséquent, insociable. Le crime est du reste relatif au milieu et nullement analogue à la folie. Et à ce sujet, Tarde exagère bien un peu la relativité du bien et du mal. « Le type criminel, dit-il, que Lombroso nous esquisse, c'est celui de notre époque ou de notre ère ; mais qu'il soit ou non une survivance du temps où la sauvagerie couvrait le globe, il est clair qu'en cette primitive période historique le type criminel était tout autre, à savoir peut-être un type d'artistes et de délicats, de femmes sensuelles et sensibles, gens impropres au pillage des tribus voisines, et nés quelques siècles trop tôt » (1).

Le criminel n'est pas au point de vue sociologique un réveil du sauvage primitif dans l'homme civilisé, comme l'admettait Lombroso, un échantillon du type barbare des premiers âges. Il n'est ni un fou, ni un sauvage ; « il est un monstre, dit Tarde, et comme bien des monstres il présente des traits de régression au passé de la race ou de l'espèce, mais il les combine différemment, et il faudrait se garder de juger nos ancêtres d'après cet échantillon » (2).

Les foules criminelles. — Tarde a étudié également

1. Tarde. *Criminalité comparée*, p. 26-27.

2. Tarde. *Criminalité comparée*, p. 47, sq.

les groupements criminels ; il nous montre spécialement l'influence de la suggestion dans les grands rassemblements tumultueux de nos villes : « Les grandes scènes de nos révolutions la (contagion) font éclater, comme les grands orages manifestent la présence de l'électricité atmosphérique, inaperçue bien que non moins réelle dans leurs intervalles (1). » Et l'auteur cite dans la *Philosophie pénale* et dans les *Essais et mélanges sociologiques* des exemples curieux que l'on observe dans ce phénomène étrange d'une foule.

La question des foules criminelles avait déjà été étudiée par M. Sighele, dans son ouvrage *La foule criminelle*. Aussi Tarde ne diffère guère que sur des points de détail, insistant d'ailleurs sur la différence entre publiques et foules et apportant des exemples typiques sur l'entraînement des foules.

Le suicide. — Quant au suicide, c'est un phénomène imitatif au plus haut degré et Tarde illustre encore ici sa thèse par de nombreux cas de suicides passionnels dans lesquels l'imitation doit bien jouer un rôle prépondérant ; citons en passant les affaires Chambige et Weiss, finement analysées dans les *Etudes pénales et sociales*. Remarquons enfin l'analogie des conclusions tirées des études de Tarde et de M. Proal (2) sur ce sujet, et les résultats radicalement opposés du livre de M. Durkheim : *Le suicide*.

1. Tarde. *La philosophie pénale*, p. 319.

2. Proal. *Le crime et le suicide passionnels*.

§ 7. — LA MORALE

Et maintenant, entrant dans un domaine plus pratique, Tarde, statisticien remarquable, savait parfaitement qu'il y avait un accroissement de la criminalité, notamment juvénile. Aussi sur ce point se montrait-il quelque peu pessimiste. Il en rendait responsable la famille et la société, dans lesquelles l'enfant voyait des exemples délétères : « Ils ne sont pas du tout des monstres ces jeunes malfaiteurs, ils sont bien fils de leurs pères (1). » Les causes en sont toutes morales et agissent sur les fils après avoir agi sur les pères ; ce sont : la médiocrité des préceptes de la famille, les lacunes de l'enseignement primaire qui détruit les antiques croyances, sans pouvoir les remplacer par un idéal de beauté et de vérité que fournit seul l'enseignement secondaire et supérieur. A ces causes, s'ajoutent les facteurs sociaux, cafés, ateliers, lieux de promiscuité, causes du déclin moral.

Enfin sa théorie de l'imitation-suggestion devait l'amener à condamner la presse, qui racontant les délits et les crimes, propage les moyens, les procédés criminels. Là encore M. Durkheim soutient l'opinion opposée dans son livre sur le suicide et déclare que cet effet de la presse est absolument insignifiant.

Tarde estimait que l'époque moderne subissait une crise morale profonde. Au reste, cette crise est intime-

1. Tarde. *Etudes de psychologie sociale*, p. 197.

ment liée à celle qui ruine les fondements de la famille et de la religion ; car la morale est née de la famille, groupe social primitif et gardien de la coutume et de la religion, source d'accord supérieur (1) ? Cette crise est à peu près insoluble, à cause de la contradiction irréductible entre les croyances traditionnelles et séculaires et la philosophie moderne, positiviste et athée. Il faudrait pour réaliser quelque accord, « susciter quelque grand objet imaginaire, ciel mystique, gloire patriotique, qui fait converger dans le vide et s'accorder idéalement les désirs de tous entre-heurtés sur terre. Un halluciné ou un imposteur montre ce but, suggère cette vision ; elle éblouit des aveugles et les fait marcher en bon ordre à la victoire. Quand les yeux seront dessillés, ils iront pêle-mêle, à tâtons, redemandant leur rêve » (2). Et si l'homicide décroît, il remarque que les délits, notamment de mœurs, augmentent beaucoup ; c'est au reste une conséquence naturelle de la civilisation avancée, où l'on trouve « l'amour plus précoce, l'amour plus prolongé, l'amour plus libre et plus infécond » (3). Aussi de nos jours, le progrès moral marque un arrêt.

Toutefois l'imitation, cause néfaste dans un certain sens, est le vrai remède prophylactique des maux qu'elle a causés. En effet, grâce à elle, l'opinion de l'élite se

1. Tarde. *Lois de l'imitation*, p. 379-381.

2. Tarde. *La criminalité comparée*, p. 208-210.

3. Tarde. *La criminalité comparée*, p. 47.

répand dans toutes les couches sociales et exerce de la sorte une influence des plus heureuses. Aussi le cercle moral, comme tous les cercles sociaux, va en s'élargissant ; le nombre des êtres envers lesquels on s'estime obligé augmente sans cesse ; mais en même temps la nature du devoir se modifie.

Et Gabriel Tarde ne méprisait pas la vieille notion de devoir ; elle a même un rôle efficace dans le maintien de la moralité ; elle répond à un besoin : « L'obéissance au devoir offre deux grands avantages : elle dispense le plus souvent de prévoir et toujours de réussir. » Au reste, « écho du passé, legs des générations éteintes et de nos premières années », le devoir « s'est formé sous l'empire d'illusions salutaires et nécessaires qui nous faisaient croire à l'infailibilité, à la toute-puissance, à l'autorité sans limites de nos parents ou de nos maîtres. A ce respect superstitieux, s'ajoutait d'ailleurs le germe inné de la sympathie ; aussi devrait-on maintenir la notion du devoir : « Ce que le devoir ajoute à la foi, c'est l'amour (1). »

1. *Essais et mélanges sociologiques*, p. 410 et suiv.

LA PSYCHOLOGIE ÉCONOMIQUE
OU
LES INTERPRÉTATIONS PSYCHOLOGIQUES
DE TARDE
DANS LE DOMAINE ÉCONOMIQUE

Nous avons à présent une idée d'ensemble du système de Tarde et nous pouvons dès lors achever cette étude rapide des applications de la théorie dans les divers domaines de la science sociale. Nous avons en effet réservé à dessein l'étude des phénomènes économiques, telle que notre sociologue la concevait. C'est cette étude que nous devons aborder maintenant. Nous verrons que l'économie politique aussi bien que les autres branches de la sociologie permet à Tarde de faire des applications brillantes de son système, et d'autant mieux que notre auteur a laissé sur cette question divers ouvrages et d'assez longue haleine.

Nous ferons cette étude en nous donnant comme discipline d'exposer aussi scrupuleusement que possible les idées de Tarde, et telles qu'elles ont été exprimées dans les divers ouvrages que l'auteur nous a laissés.

Ces monuments sont par ordre chronologique : un article paru dans la *Revue d'économie politique*, 1868 et intitulé : « Les deux sens de la valeur » ; un chapitre spécial de la *Logique sociale*, intitulé : « L'économie politique », pages 357-385 ; et la *Psychologie économique*, livre en deux volumes, où Tarde rappelle et condense toutes ses idées principales sur l'économie politique.

PRÉLIMINAIRES

I. — Les empiètements de l'économie politique

Après avoir rappelé sommairement les considérations générales qui forment la base de son système, G. Tarde aborde résolument l'économie politique qu'il veut embrasser également du point de vue psychologique. Il essaie d'abord de déterminer la place qu'elle occupe dans les sciences sociales ; passe en revue dans ce but les principales notions dont elle fait usage et recherche jusqu'à quel point elles lui appartiennent en propre. Il en conclut que cette science a accaparé des notions qui ne lui appartiennent pas exclusivement.

Empiètements de l'économie politique. — Les « empiètements de l'économie politique sont manifestes », disait-il dans la *Logique sociale* et dans un article de la *Revue d'économie politique* ; et si vous prenez ses principales divisions : la production, la répartition, la consommation des richesses, « vous verrez qu'au fond toutes trois sont des usurpations : la première sur la science politique, la deuxième sur la science juridique, la troisième sur la morale » (1). Et c'est la même idée qu'il

1. *La Logique sociale*, p. 339.

développe encore au début de sa *psychologie économique*.

Notion de valeur. — Ainsi la valeur, « qualité que nous attribuons aux choses, comme la couleur, mais qui, en réalité, comme la couleur », n'existe qu'en nous, d'une vie toute subjective, n'est pas une notion spéciale à l'économie politique, bien que celle-ci se soit appelée la science de la valeur. Elle embrasse la science sociale tout entière ; car elle « consiste dans l'accord des jugements collectifs que nous portons sur l'aptitude des objets à être plus ou moins et par un plus ou moins grand nombre de personnes, crus, désirés ou goûtés » (1). Nous sommes donc en présence d'une notion quantitative et que la science peut par conséquent utiliser.

Mais ces jugements collectifs ne portent pas seulement sur l'utilité des objets ; ils portent aussi sur leur vérité et leur bonté. De là « trois grandes catégories qui sont les notions originales et capitales de la vie en commun ; la valeur-vérité, la valeur-utilité, la valeur-bonté » ; la valeur-vérité que nous prêtons aux idées, aux informations, aux connaissances ; la valeur-utilité que nous attribuons aux biens de tout genre ; la valeur-beauté que nous trouvons « aux chefs-d'œuvre de l'art et de la nature, aux choses considérées comme sources

1. *La psychologie économique*, t. I, p. 63.

de voluptés collectives des sens supérieurs affinés par l'éducation sociale ».

Or Tarde conçoit la science sociale comme prenant précisément pour objet ces trois notions(1). Et si elle était achevée, elle devrait comprendre : 1° une théorie des vérités ou des lumières, c'est-à-dire, des « connaissances linguistiques, fois religieuses, confiances enthousiastes, connaissances scientifiques » ; 2° une théorie des utilités ou des biens, « qui comprennent les pouvoirs, les droits, les mérites, les richesses » ; 3° une théorie des beautés, avec autant « d'espèces distinctes qu'il y a de variétés des beaux arts et de la littérature ».

De toutes ces notions, celle de richesse a seule paru digne d'être l'objet d'une science spéciale : l'économie politique. Cela tient à ce que son caractère quantitatif apparaît plus nettement et à ce qu'elle « se prête à des spéculations d'une précision plus mathématique ». C'est ce qui explique et excuse les prétentions de l'économie politique qui s'est longtemps donnée comme la science universelle des sociétés. Mais le caractère quantitatif est aussi réel que peu apparent dans les autres notions, car il est impliqué dans tous les jugements humains. Et ainsi « tous ceux qui traitent de l'une des trois branches de la valeur sociale ou de leurs sous-branches, auraient les mêmes titres au caractère d'universalité » : le prêtre, le linguiste, le juriste aussi bien que l'économiste.

1. *Psychologie économique*, t. I, p. 63-68.

Et d'ailleurs au fond de cette notion de la valeur, il est facile de voir qu'en définitive tout se ramène à des rayonnements imitatifs, à des répétitions, à des conflits et à des harmonies de croyances et de désirs. Aussi pour juger une société, « il faut bien se garder d'omettre, à côté des groupes de connaissances qui constituent sa foi religieuse, sa foi linguistique et sa foi scientifique, sans compter sa foi politique, sa foi juridique et sa foi morale, cette grande constellation de célébrités, de crédits, de gloires, de popularités qui sont allumés par ses actes de foi ou de confiance personnelle en certains hommes à raison de leurs talents ou de leurs vertus supposés ».

Ainsi, ce qui donne de la valeur à un homme, c'est la gloire, la noblesse, le crédit. Or, la gloire est une sorte de quantité sociale aussi bien que le crédit et la fortune, susceptible de grandir ou de diminuer sans changer de nature. Et ici un gloriomètre serait des plus utiles ; au reste, s'il est difficile d'imaginer pratiquement un pareil instrument, il n'en existe pas moins. La gloire possède en effet des éléments mesurables : la notoriété, qui peut se mesurer aisément par le nombre d'individus ayant entendu parler d'un homme ou d'un de ses actes ; l'admiration, élément d'une mesure plus complexe, mais mesurable cependant. Et d'ailleurs ce problème n'est-il pas résolu en fait tous les jours, « dans tous les examens universitaires ou administratifs, pour l'appréciation comparée du mérite des candidats ».

La noblesse, autre titre de valeur d'un homme, est tout simplement « une sorte de notoriété héréditaire, de croix d'honneur apportée en naissant » et Tarde remarque que « le plus ou moins de noblesse était évalué avec beaucoup de finesse et un discernement délicat des nuances dans les salons de l'ancien régime ». C'est donc encore une notion quantitative et qui a aussi son importance, bien qu'en dehors des préoccupations des économistes (1).

Le crédit d'un homme enfin, « né de la croyance du public en lui, est pour lui un grand moyen d'action ». Mais il ne faut pas s'en tenir à son crédit financier, car son crédit moral, c'est-à-dire la confiance qu'il suscite « est tout autrement important que la confiance de quelques banquiers en sa solvabilité... » — « Le crédit moral ou financier d'un homme naît et croît de même, il s'arrête et se rétrograde en vertu des mêmes causes. » Ces causes, nous les connaissons : tout s'explique par des imitations rayonnantes de proche en proche à partir d'initiatives individuelles.

Et la fameuse loi de l'offre et de la demande que les économistes donnaient comme le « principe suprême de la détermination des valeurs », si ébranlée déjà maintenant dans le domaine économique, ne peut apporter d'explication plausible dans les domaines voisins : « cette loi soi-disant fondamentale de la valeur » ne

1. *Psychologie économique*, p. 70-72.

saurait avoir de portée scientifique, même à ne considérer avec les économistes que la valeur vénale.

C'est à l'imitation qu'il faut en dernier lieu demander l'explication véritable ; c'est elle qui est à la base de la notion de valeur. Et c'est si vrai que l'action de la presse, qui est un puissant agent de l'imitation, est indéniable sur la hausse ou sur la baisse de la valeur. « Elle agit sur les variations de la valeur vénale, par les informations de la Bourse, par les réclames de tout genre, directes ou indirectes, insinuées en entrefilets captieux » ; elle agit aussi sur les variations de la valeur littéraire ou scientifique des livres, de la valeur morale ou esthétique des œuvres quelconques ; elle agit enfin « sur les variations de la valeur des personnes et en particulier, de leur réputation et de leur gloire, par ses diffamations ou ses apologies, par ses encensements redoublés ou ses conspirations du silence ». Il faut noter que le développement de la presse aura pour effet de donner un caractère quantitatif plus précis à la valeur morale et de la rapprocher ainsi davantage de la valeur économique ou valeur d'échange (1).

2° *Problème de la population.* — Le problème de la population n'est pas non plus exclusivement économique, et cette question appartient tout autant aux juristes, aux légistes, qui doivent savoir par quelles institutions stimuler ou amortir le progrès de la population, aux poli-

1. *Psychologie économique*, p. 72-77.

tiques, qui doivent « voir les rapports de cette même tendance avec la puissance des Etats »..., aux moralistes, qui ont à étudier les transformations qui s'opèrent dans la notion de devoir à chaque accroissement numérique du groupe et par ailleurs les heurts et les guerres d'extermination dus souvent à ces accroissements, aux linguistes, mythologues, esthéticiens, qui ont à noter le lien entre les fluctuations de la population et les transformations de la langue, de la religion et de l'art, aux économistes enfin, qui doivent « étudier les rapports de cette tendance avec la production des substances et des autres richesses, et chercher les moyens pratiques de la réfréner » ou d'accélérer la production.

3° *La notion de monnaie*. — La monnaie, mètre des richesses principalement, est aussi « le mètre universel des quantités sociales ». On peut par exemple mesurer approximativement « les attiédissements ou les réveils des croyances religieuses et des mystiques désirs », en comparant les legs pieux et les dons faits aux monastères à diverses époques ; voir la vogue de telle forme de l'art par les recettes des théâtres, etc. (1).

4° *La notion de propriété*. — Quant à la notion de propriété, on peut aussi l'appliquer à toutes les acceptions de la valeur, vénale et morale ; mais à condition de l'entendre dans un autre sens que le sens économique de libre disposition. C'est qu'en effet un homme

1. *Psychologie économique*, pp. 68-70 ; 77-80.

n'est pas propriétaire, au sens économique, de sa réputation, de sa gloire, de son crédit ; il ne l'est même pas de ses sensations qui sont essentiellement incommunicables à volonté et par la parole. Et s'il l'est un peu plus de ses convictions, de ses passions qu'il peut communiquer en les exprimant, il les fortifierait plutôt en les répandant loin de s'en dépouiller, comme quand on transmet des richesses par l'échange ou par la vente. Ainsi donc cette notion de propriété se transforme quand on veut la généraliser.

5° *La notion de travail.* — L'idée de travail gagne aussi en importance à être généralisée ; car elle n'appartient pas en propre à l'économie politique. « Est travail tout effort humain en vue d'un but, que ce but soit la production ou l'acquisition des richesses, ou du pouvoir, ou du savoir, ou de la célébrité, ou de la beauté. »

Or Tarde fait ici un double grief à la science des richesses : 1° d'avoir été trop portée à regarder l'idée de travail comme une notion presque exclusivement économique, erreur que n'ont commise ni les juristes, ni les politiques, ni le professeur qui ont cependant à envisager cette notion dans leurs divers domaines ; 2° de ne pas distinguer, relativement à l'importance du travail, entre la création d'un nouveau genre de richesses ou travail d'invention et ce qu'elle nomme la production, mais qui n'est en somme que « la reproduction de cette richesse à l'exemple contagieux du premier créateur ». Or ces deux travaux diffèrent énormément :

autant le travail reproducteur et copiste de l'élève, de l'ouvrier est ingrat et pénible, autant celui du créateur, de l'inventeur est joyeux ; l'inventeur a peut-être peiné longtemps, mais « quand l'idée a lui, toute cette peine est oubliée, et, brève ou longue, ne compte plus, noyée dans sa joie laborieuse ». Il faut noter en passant cette opposition qui découle bien du système de Tarde entre le travail d'exécution ou de reproduction et le travail d'invention ; nous y reviendrons nécessairement plus loin (1).

6^o *La notion de capital*. — La notion de capital déborde aussi le domaine économique, mais sa généralisation demande qu'on l'entende « dans un sens différent de ses acceptions scolaires, d'ailleurs confuses et inconciliables ». Or l'essentiel est encore ici « qu'on ait sous les yeux un type d'action qu'on puisse reproduire à plus ou moins d'exemplaires... » Et ainsi la distinction entre le capital et le travail se ramène au fond « à celle d'un modèle et d'une copie ». Ainsi entendue, on peut aisément généraliser cette notion de capital : « il n'est pas de pouvoir politique, judiciaire, sacerdotal, qui n'ait été conféré et répandu à l'exemple d'un type traditionnel ou d'un type étranger ». Aussi en définitive, il faut comme condition indispensable de la reproduction, ou production au sens économique, « l'existence et la con-

1. *Psychologie économique*, pp. 80-82.

naissance de modèles qui partout sont fournis par des inventions, par des initiatives individuelles ».

7° *La division du travail*. — La division du travail est une notion tout aussi facile à exporter hors du domaine économique. Il suffirait d'ailleurs de lire l'article de M. Bouglé sur la division du travail (1), ou la thèse de M. Durkheim sur la division du travail social pour voir combien cette notion déborde l'économie politique et gagne à être généralisée. Et Tarde nous montre aussi de son côté qu'il y a tout aussi bien une division des richesses, une division des pouvoirs, une division des gloires, et tout aussi importante que la division des efforts pour parvenir à la fortune, pour arriver au pouvoir ou pour se faire apprécier.

En résumé, la raison ultime de toutes ces notions, l'explication dernière et seule scientifique de toutes ces idées fécondes, c'est l'imitation, tant il est vrai que ce sont « les courants croisés de l'imitation » qui à « génie naturel égal » feront que tel homme rencontrera l'idée géniale, parce qu'ayant présidé au choc des deux courants qui peuvent la produire. Et de là dépendent nécessairement sa fortune, son crédit, sa gloire. Aussi toutes ces notions ne peuvent point s'expliquer par le seul point de vue économique : elles gagnent d'ailleurs à être généralisées (2).

1. Cf. *Année sociologique*, t. IV.

2. *Psychologie économique*, p. 82 à 87.

On le voit, Tarde a plutôt des antipathies contre les économistes. En fait, quand il attaque les économistes, il a surtout en vue l'école classique, dont le dogmatisme et la suffisance orgueilleuse l'exaspèrent. En fait, notre auteur exagère l'importance de ce prétendu accaparement des économistes. Assurément à une époque, l'économie politique a pu passer pour la sociologie même ; elle était d'ailleurs un peu excusée de cette fierté par ce fait qu'elle fut la première des sciences sociales qui ait pu réunir en un faisceau assez coordonné une catégorie bien serrée de phénomènes sociaux, du reste mesurables, et qui ait pu en déterminer les lois et cela bien avant l'apparition de la linguistique et de la science des religions, sciences toutes récentes.

Mais depuis longtemps cette prétention s'est évanouie et tous les économistes admettent que le mot « valeur » par exemple a un sens plus étendu que Tarde semble le croire, puisque au fond il signifie « pouvoir ». Il n'est pas d'économiste contemporain qui revendique sur cette notion un droit exclusif, pas plus d'ailleurs que sur les autres notions de richesses, de propriété, de travail, de capital, de division du travail. D'autres branches de la science considéreront ces notions sous leurs aspects divers ; quant à l'économie politique, sa tâche est de les envisager du point de vue économique, en tant qu'elles apparaissent comme fait économique ou liées à des phénomènes économiques.

II. — Coup d'œil historique

1^{re} *Tendances générales : Lacune des économistes.* — C'est un sommaire coup d'œil historique que Tarde jette sur les diverses écoles en économie politique. Il y est amené par cette considération très juste que les économistes se sont trop longtemps préoccupés de la richesse abstraite et n'ont pas su découvrir dans la psychologie sociale ou l'interpsychologie l'explication des phénomènes qu'ils étudiaient. Il les compare quelque peu aux criminalistes qui se sont aussi trop longtemps préoccupés du crime et trop peu des criminels. Recherchant la méthode psychologique à travers les doctrines qui se sont succédé depuis Adam Smith, il s'aperçoit facilement qu'elle a été manifestement incomplète et trop individualiste.

Nature psychologique des sciences sociales. — En effet, selon Tarde, la nature des sciences sociales et partant de l'économie politique est éminemment psychologique, et l'on aurait dû faire ici la distinction déjà vue entre la psychologie individuelle ou l'étude du moi impressionné par les éléments naturels et l'interpsychologie ou l'étude du moi impressionné par d'autres esprits, sujets comme lui et donnant lieu à des rapports avec lui. Or, quand on veut étudier les rapports des êtres naturels avec le moi, c'est-à-dire fonder les sciences physiques, le moi

doit s'oublier le plus possible et faire abstraction à peu près complète de ses impressions personnelles ; mais quand on essaye de fonder les sciences sociales, ce qui revient à « étudier les rapports réciproques des moi », on se trouve précisément ici « tenir en main les ressorts cachés des acteurs » ; il est donc ici de bonne méthode de recourir à l'introspection, c'est-à-dire de se replier sur soi-même, de « s'écouter sentir », d'enregistrer ses réactions intimes, de noter ses impressions, méthode qui serait désastreuse dans les sciences physiques et naturelles. Aussi l'économie politique, comme les autres sciences sociales, relève et de la psychologie individuelle et de l'interpsychologie (1).

Il faut donc bien se garder d'omettre dans ce domaine comme termes d'explication « l'action directe des agents extérieurs sur la sensibilité de l'individu..., les actions et les réactions mutuelles des sensibilités, des intelligences, des volontés humaines en échange perpétuel d'impressions », de même qu'en esthétique par exemple, il faut tenir compte des inspirations, des éléments extérieurs « qui ont timbré à leur sceau l'âme de l'artiste », et des suggestions bien plus profondes encore du milieu humain, etc. Ces deux sortes d'influences sont donc prépondérantes, et elles s'entre-croisent tellement qu'on ne peut les isoler l'une de l'autre sans tomber dans des abstractions imaginaires et ruineuses.

1. *Psychologie économique*, p. 110-112.

Homo æconomicus. — Ça été précisément l'erreur colossale des économistes classiques et qui a nui beaucoup au prestige. Ne pouvant en effet se défendre d'entrer quelque peu dans le domaine psychologique, ils n'ont voulu faire que de la psychologie individuelle. Ils ont alors imaginé ce fameux type abstrait, être spirituel, « supposé étranger à tout autre sentiment que le mobile de l'intérêt personnel », l'*homo æconomicus*. Ils oubliaient ainsi que la conscience du moi ne se précise, ne se réalise vraiment que par celle d'autrui. Aussi ont-ils commis une double erreur ; car ils ont conçu d'abord un homme qui n'avait rien d'humain dans le cœur et ne réalisait donc pas la formule du poète :

Homo sum et nil humani a me alienum puto,

car ils se sont représenté cet être comme isolé de tout groupe, de toute association, quelle qu'elle soit.

Or, la nature de l'homme, son histoire à travers les âges, tout enfin prouve que cette hypothèse gratuite d'un Rousseau, ou d'un Hobbes (1) est fausse de tout point ; car l'homme n'est pas *homini lupus* et à toute époque de l'histoire, on l'a vu escorté d'associés, d'amis ou uni par quelque relation sentimentale (2).

Bien mieux, on a pu voir jusqu'en 1848, l'homme qui se croyait libre, parce qu'il avait brisé et ruiné pour toujours ces vieux cadres rigides des corporations et

1. Rousseau, *Le contrat social*.

2. *Psychologie économique*, p. 112-116.

associations de toutes sortes, trouver que ce régime lui était funeste parce qu'il était indignement exploité. Et alors ont surgi les syndicats professionnels « et, avec eux, des vanités corporatives d'une taille gigantesque, des passions d'une intensité inouïe, des ambitions de conquêtes prodigieuses, une sorte de religion nouvelle, le socialisme, et une ferveur prosélytique inconnue depuis la primitive Eglise ».

Aussi ce ne sont pas les déductions froides et mathématiques à la Ricardo qui peuvent expliquer ce monde passionné, tumultueux de l'effort économique, ni rendre compte du côté sentimental pourtant indéniable de l'activité économique. Et c'est si vrai qu'en Amérique, la terre classique de la richesse et du bien-être, pays par conséquent le plus utilitaire du monde, on a pu voir se constituer de nombreuses « grèves sympathiques », dans lesquelles les ouvriers qui n'y ont aucun intérêt se solidarisent pourtant avec les camarades intéressés, par principe et par sympathie.

Rôle fécond de la psychologie. — Le rôle fécond de la psychologie économique est donc de rétablir le point de vue humain à sa vraie place et d'étudier l'homme producteur et consommateur, aussi bien que les richesses. L'école classique est caractérisée par une sécheresse de cœur exagérée, due à l'étroitesse de sa psychologie. Elle est d'ailleurs issue de cette « psychologie hédonistique qui réduit tous les mouvements de l'âme à des peines évitées ou à des plaisirs recherchés », qui ne

voit comme but de l'existence que la fuite de la douleur et la recherche du plaisir. Et c'est cette psychologie mutilée qui explique l'importance exagérée que les économistes attribuent au travail, au point d'en faire le seul facteur de la valeur, que ce soit le travail épargné au producteur, ou le travail épargné au consommateur. Ce reproche s'adresse tout naturellement à K. Marx, continuateur sur ce point de Ricardo et de l'école classique (1).

Notre richesse et notre puissance ne sont pas le fruit exclusif de notre travail, mais encore de la collaboration de nos ancêtres et même, bien que cela paraisse paradoxal, de notre postérité dont la pensée stimule notre activité et double nos forces. Et ainsi bien des sentiments et bien des croyances, fort étrangers en apparence à la science économique, se trouvent au fond jouer le rôle principal dans l'activité économique.

Les loisirs. — La vie économique se compose encore tout aussi bien de loisirs que de travaux. « Par leurs travaux, les hommes s'entre-servent ; par leurs loisirs, par leurs fêtes et leurs jeux, ils s'unissent en un accord vraiment libre et vraiment social ; ils s'entre-plaisent. Sur ce point, les religions qui ont édicté le loisir obligatoire, le repos dominical, ont montré plus de vraie intelligence de la vie sociale que les maîtres de l'économie politique. Le repos dominical est la forme la plus

1. *Psychologie économique*, p. 116-119.

sociale du loisir, car il est le loisir simultané pour tout le monde, le loisir périodique et réglé, regardé comme un simple plaisir ».

Aussi les économistes devraient commencer par s'occuper du loisir et tout d'abord en fixer la durée et en établir la proportion selon les classes sociales. Ils devraient donc rechercher si le meilleur parti social est de réserver le loisir à certains individus ou de le disséminer sur tous les travailleurs. Cette solution plus démocratique semble d'ailleurs heureusement l'emporter et a précisément pour effet de diminuer les heures de travail.

Au reste le loisir produit des effets éminemment salutaires : « La part du loisir dans la vie, c'est la part du cœur, de l'imagination, de la famille, de la sociabilité à la fois et de l'individualité originale sous leurs formes les meilleures. » Et la meilleure utilisation possible des loisirs serait de les consacrer à la conversation et à la lecture ; car par là le travailleur qui a beaucoup de loisirs se trouvera avoir quelque influence sur les courants de l'opinion ; et contribuant ainsi à la diriger, il sera moins à sa merci et aura bien moins à souffrir de ses variations tyranniques (1).

L'accroissement des loisirs accroîtra ainsi l'importance de la psychologie du travailleur, développera ses aptitudes mentales et le préparera à subir, sans

1. *Psychologie économique*, p. 119-124.

trop de préjudice, les heurts, les crises, les transformations dans l'industrie. On sait en effet que chaque transformation, chaque nouveau mode de travail opère une révolution psychologique chez les travailleurs : le pasteur, le chasseur, le laboureur, l'ouvrier d'usine ont des mentalités fort différentes. Par ailleurs, l'attention considérable que réclame la production moderne avec ses multiples machines amène vite une déperdition d'énergie, un épuisement nerveux ; aussi l'augmentation des heures de loisir est le remède tout indiqué contre ce déséquilibre mental qui menace la société moderne.

Et Tarde continue à indiquer la nécessité du point de vue psychologique pour expliquer les phénomènes économiques : ce sont en effet des causes psychologiques qui peuvent seules expliquer l'esprit d'entreprise et l'ardeur au travail, ces « conditions psychologiques fondamentales de la prospérité d'un peuple » : de même le phénomène de la rente foncière que Ricardo et K. Marx, « entassant subtilités sur subtilités », ont complètement embrouillé, ce phénomène rentre tout simplement dans le phénomène humain de la bonne chance et pas plus que la chance, on ne peut supprimer entièrement la rente foncière. Et de même enfin, « tout le problème socialiste, tout le problème social, à vrai dire, consiste en problèmes psychologiques » (1).

Etroitesse du point de vue objectif. — En somme,

1. *Psychologie économique*, p. 124-131 ; 108-109.

l'erreur des économistes a été de croire que le seul moyen de constituer leurs spéculations en corps de science « était de s'attacher au côté matériel et extérieur des choses, séparé autant que possible de leur côté intime et spirituel », d'être autant que possible « objectif et abstrait », de considérer les produits plutôt que les producteurs et les consommateurs, et quand ces derniers entraient forcément en ligne de compte, de considérer une dépense de force motrice, et non les sensations, émotions, les idées, les volontés, facteurs psychologiques souvent prépondérants. Car en définitive, la valeur, dont la monnaie n'est que le signe, n'est tout simplement « qu'une combinaison des choses toutes subjectives, de croyances et de désirs, d'idées et de volontés » et ce sont des causes psychologiques, « accès d'espérance ou de découragement du public, propagation d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle à sensation dans l'esprit des spéculateurs » qui peuvent expliquer la hausse ou la baisse des valeurs de Bourse.

Et si parfois les économistes ont été forcés de se rappeler les notions élémentaires de la psychologie, « ils ont conçu un cœur humain tellement simplifié, une âme humaine si mutilée que ce minimum de psychologie indispensable avait l'air d'un simple postulat destiné à soutenir le déroulement géométrique de leurs déductions », au lieu qu'il faut « demander à l'esprit humain l'explication du matériel social ».

Réaction contre l'école classique. — Cette étroitesse

du point de vue économique pur, cette insuffisance manifeste des principes de l'école classique devaient forcément amener des réactions formidables. On peut les réunir sous deux chefs différents : l'école historique d'une part et les écoles socialistes de l'autre. L'école historique a eu l'air de nier la possibilité pour l'économie politique de se constituer, car ses lois n'auraient jamais qu'un caractère essentiellement relatif et passager ; elle eut dû se borner à dire que « les lois économiques véritables doivent s'appliquer différemment aux diverses phases de la vie pastorale, agricole, industrielle d'une société ». Les socialistes n'ont pas contesté le caractère général et permanent des lois économiques ; ils ont même serré de plus près que les économistes les réalités psychologiques ; mais ils ont fait de la psychologie sans le vouloir, en philanthropes plus qu'en psychologues et c'est plutôt « sur le domaine de l'art que sur celui de la science qu'ils combattent les économistes ». C'est sur le terrain seul de la science qu'il faut se placer (1).

2^e *Considérations sur les maîtres de l'économie politique.* — Après avoir exposé les tendances générales de l'économie politique, G. Tarde se demande comment les économistes ont-ils pu méconnaître si manifestement le point de vue psychologique et ce sera précisément pour notre auteur l'occasion de faire quelques considérations sur les maîtres de l'économie politique.

1. *Psychologie économique*, p. 107-110.

Adam Smith. — Et d'abord, comment Adam Smith, ce philosophe altruiste qui a édifié une morale sur la sympathie, qui dans les « sentiments moraux » estimait que la vie sociale consistait à être toujours « tous en spectacle à tous », comment a-t-il pu donner à la psychologie un rôle si effacé dans ses écrits économiques ? Cela tient à ce qu'il a puisé le germe de ses idées économiques, le fond de son *Traité de la richesse des nations*, dans la société des physiocrates et qu'il a toujours conservé « le pli de leur esprit ». Cela tient encore à ce que les idées théistes de Smith le portaient « à justifier toutes les passions comme des œuvres divines, et à y voir des intentions providentielles, des ruses délicates d'un art caché ». Il se passait donc en économie politique des considérations interpsychologiques, parce que derrière l'égoïsme de l'individu, il voyait « le Dieu bien-faisant, et l'apologie de l'égoïsme du premier n'était, à vrai dire, qu'un hymne en prose à la bonté infinie du second ».

Successeurs de Smith. — Mais ses successeurs, sauf Bastiat, furent des athées ; aussi en bannissant l'idée de la Providence et en maintenant l'économie politique sur le pur égoïsme humain et la lutte des intérêts, « ils ont supprimé la clef de voûte du système qui a perdu toute sa solidité apparente d'autrefois ». Il fallait donc écarter « l'égoïsme comme explication et agent des harmonies économiques ». Au reste, cette économie classique, cherchant à s'épurer de plus en plus, en vint à se dépouil-

ler du peu de psychologie qu'elle contenait, pour revêtir un air plus froid ; « alors s'est installé dans sa chaire scolastique le dogmatisme de l'école classique » (1).

Dissidents. — Mais bientôt s'élevèrent de nombreux dissidents. Fourier, utopiste et rêveur avant tout, chercha la solution de ces graves problèmes dans « l'étude du cœur et de ses éternels besoins », faisant ainsi le premier une large application de la psychologie à la solution de ces problèmes. Mais sa psychologie est encore des plus incomplètes.

Sismondi avait aussi appelé l'attention sur les misères des ouvriers que les machines privaient de leur travail et proclamait que l'économie politique ne doit être que la « théorie de la bienfaisance ». Il fut le précurseur des plaintes que les doctrines socialistes ont si bien accréditées dans la société moderne, surtout depuis 1848 avec Pierre Leroux, Proudhon et K. Marx.

Ces écoles socialistes ont eu le mérite de « dégeler et de passionner l'économie politique » ; et la passion qui les inspirait était « plus généreuse que haineuse en France..., plus haineuse que généreuse en Allemagne ».

Ecole mathématique. — Cournot ne fut pas un économiste psychologue ; car il envisagea les phénomènes économiques « sous leur aspect mathématique » aspect que Walras a depuis poussé à bout. Il n'a pas vu que « le seul moyen de faire de la bonne statistique, c'est-à-dire

1. *Psychologie économique*, p. 131-139.

de l'arithmétique sociale, c'est de faire porter les dénombrements du statisticien sur des faits extérieurs, soit, mais qui consistent au fond en croyances et en désirs, en idées et en besoins, en actes de foi et en actes de volonté, en jugements et en décisions. » Les deux tendances à « mathématiser » et à « psychologiser » la science économique doivent donc s'unir et se compléter.

Ecoles psychologiques. — Tarde note enfin la présence d'écoles plus psychologiques en Allemagne et dont Schmoller, Wagner et Menger sont les chefs ; mais il ne les connaît pas assez pour les apprécier. M. Gide seul a bien reconnu la nécessité de faire « sa large part à la considération des croyances, des idées, des jugements » ; car ces économistes allemands eux-mêmes ne tiennent pas compte de l'interpsychologie ; « ils font jouer au désir, mais non à la croyance, le rôle considérable », et ils ne croient pas que le désir soit de nature quantitative, mais chose impondérable⁽¹⁾.

III. — Plan de la psychologie économique

C'est encore toute une nouvelle division de l'économie politique que Tarde nous propose, après avoir renversé le vieux cadre dans lequel on a coutume de comprimer les faits économiques, et c'est dans ce nouveau moule, plus scientifique à ses yeux, qu'il essaiera lui-

1. *Psychologie économique*, p. 139-143.

même de couler, tant bien que mal, tous les phénomènes ayant trait à la question des richesses.

Division classique. — Il critique d'abord la vieille division classique et trouve avec M. Gide que la circulation ne répond à rien : « Elle n'est rien de plus qu'une conséquence et un aspect de la division du travail (1). » La consommation n'est qu'un « chapitre vide et insignifiant » ; elle est en réalité inséparable de la production qui ne se conçoit pas sans elle, « qui ne doit faire qu'un, théoriquement avec elle ». Au reste, passant en revue les notions économiques, Tarde avait déclaré que celle de consommation est la moins importante de toutes et que les économistes auraient gagné davantage à porter leur attention sur les phénomènes d'opposition et d'adaptation, idées plus fécondes selon lui.

C'est un terme ambigu que celui de répartition : si l'on entend par là une diffusion des richesses, il rentre dans la production, puisque les richesses ne sont produites que pour se répandre de plus en plus à travers les frontières des pays et les distances des couches sociales ; « si par répartition des richesses, on vise surtout leur échange, leur appropriation et l'association libre ou forcée qui se crée ainsi entre les co-échangistes », on est en présence d'un phénomène d'adaptation. Aussi doit-on traiter ensemble tout ce qui touche à la reproduction et à la diffusion des richesses.

Enfin, le mot « production » est lui aussi doublement

1. Gide. *Principes d'économie politique*.

défectueux ; car il ne s'agit d'une part que des phénomènes de reproduction de la richesse déjà créée et non de production pour la première fois ; d'autre part ce terme tient trop compte de pures entités, comme les richesses, et pas assez des relations humaines, des producteurs (1).

Division nouvelle. — Aussi remplace-t-il le mot « production des richesses » par celui de *répétition économique* », et Tarde entend par là « les relations que les hommes ont entre eux, au point de vue de la propagation de leurs besoins semblables, de leurs travaux semblables, de leurs jugements semblables portés sur l'utilité plus ou moins grande de ces travaux et de leur résultat, de leurs transactions semblables ». Aussi cette partie comprend-elle « la circulation et la répartition imitative des besoins, des travaux, des intérêts et de leur rayonnement réciproque par l'échange ».

Mais les besoins et les travaux des hommes s'opposent encore et souvent s'adaptent. Aussi *l'opposition économique* formera la seconde partie de notre étude et comprendra « les rapports des hommes au point de vue de la contradiction psychologique et inaperçue de leurs besoins et de leurs jugements d'utilité, du conflit plus apparent de leurs travaux par la concurrence, les grèves, les guerres commerciales, etc. » Sous ce chef rentrera la théorie des prix et de même toutes les formes de luttes économiques entre coproducteurs : la con-

1. *Psychologie économique*, p. 87, 89 ; 97, 100.

currence, la protection, le libre-échange, les crises diverses, tous phénomènes qui supposent « des luttes internes et des sacrifices de désirs à d'autres désirs ».

Mais plus souvent encore les besoins et les travaux s'adaptent et réalisent l'harmonie. Aussi sous cette troisième rubrique, *l'adaptation économique*, Tarde va considérer « les rapports que les hommes ont entre eux au point de vue de la coopération de leurs inventions anciennes à la satisfaction d'un besoin nouveau où à la meilleure satisfaction d'un besoin ancien, ou de la coopération de leurs efforts et de leurs travaux en vue de la reproduction des richesses déjà inventées ».

Critique du plan. — Il ne faut peut-être pas attacher une importance trop considérable à ce bouleversement du cadre de l'économie politique proposé par Tarde ; car une division des matières n'est en somme qu'une affaire de système et une question de goût. Assurément le plan primitif adopté par J.-B. Say et sur lequel ont été construits depuis tant de manuels peut paraître défectueux. Il partait en effet de cette idée, plutôt simpliste et qui n'est plus de mode aujourd'hui, que les hommes, aiguillonnés par leurs besoins, *produisent des biens*, qu'ils échangent entre eux, — c'est la *circulation*, — de manière que chacun ait sa part — *répartition* — et qui finissent par satisfaire leurs besoins — *consommation*. Or, à présent, nous essayons de faire entrer dans ce schéma trop simple des éléments plus nombreux et plus complexes.

Aussi bien M. Gide lui-même a beaucoup critiqué cette division classique en quatre branches et il trouve notamment que la circulation, nous l'avons vu, « n'est rien de plus qu'une conséquence et un aspect de la division du travail ». Par ailleurs, les traités récents de Schmoller, Marshall, Pareto s'efforcent d'adopter un autre plan. Clark nous propose également une définition nouvelle, basée sur l'évolution sociologique. Une première section comprendrait ainsi les principes généraux qui valent universellement, que la société soit ou non organisée ; une seconde traiterait des phénomènes généraux qui résultent de l'échange : ce serait la science statique ; la troisième enfin étudierait « les variations et les complications d'interaction et d'interdépendance » : ce serait l'économie dynamique (1).

Quoi qu'il en soit, le plan de Tarde, remarque justement M. Mahaim, ne manque ni de grandeur, ni d'harmonie, ni de simplicité : de grandeur, puisque c'est le plan de toute science sociale, « sa triade de la répétition, de l'opposition, de l'adaptation » étant la division même de tous les phénomènes sociaux quelconques (2) ; d'harmonie, car les diverses parties se commandent l'une l'autre, et s'enchaînent d'elles-mêmes ; de simplicité, car quoi de plus simple que de tout ramener aux besoins et aux travaux, qui se répètent, s'opposent et s'adaptent ?

1. *Année Sociologique*, t. III : « Sociologie économique ».

2. Tarde. *Les lois sociales*.

Malgré tout, ce plan peut exposer l'auteur qui l'adopte à des redites malheureuses. Et l'on verra que Tarde sera obligé maintes fois d'esquisser brièvement l'étude de certains phénomènes qui ont leur place dans une autre partie. Beaucoup de faits économiques peuvent et veulent parfois être envisagés au point de vue de leur répétition et de leur adaptation. Le grand problème de la population demande à être considéré en fonction de sa répétition, de son opposition et de son adaptation et même il domine plutôt, peut-on dire, ces trois aspects de notre division. C'est pourquoi Tarde sera obligé de le reléguer à la fin et de l'envisager tout à fait à part.

Il peut donc être difficile de faire rentrer d'une manière logique dans ces trois parties tout ce qui concerne l'économie politique, et, remarque M. Mahaim, « si l'on met de côté la subtilité habituelle de Tarde qui lui fournira probablement le moyen de tout caser, il faudra probablement ajouter des annexes à sa maison » (1).

1. Mahaim. *Revue d'économie politique*, 1903.

Livre premier

LA RÉPÉTITION ÉCONOMIQUE

Division du sujet

La répétition économique peut être entendue comme l'étude de la reproduction des richesses, mais à condition d'analyser complètement les trois facteurs de cette reproduction : la terre, le capital et le travail. La terre n'est que « l'ensemble des forces physico-chimiques et vivantes », qui réagissent entre elles et qui « consistent en répétitions rayonnantes de vibrations éthérées et moléculaires... de générations conformes au même type organique ».

Le travail n'est que l'ensemble des activités des hommes, condamnées à imiter sans cesse, c'est-à-dire à répéter toujours une série d'actes appris et contagieux.

Le capital, c'est « un certain groupe d'inventions données, mais considérées comme connues de leur exploitateur », ou encore à la rigueur, « de l'épargne répétée et accumulée » (1).

Et l'on doit encore ajouter que « la reproduction des

1. *Psychologie économique*, p. 143-147.

richesses suppose, avant tout, la reproduction psychologique des désirs de consommation et des croyances spéciales attachées à ces désirs ». Et nous voyons dès lors que l'ondulation (monde physique), la génération (monde biologique), l'imitation (monde social), ces trois grandes formes de la répétition universelle entrent en jeu dans la reproduction des richesses, la dernière étant d'ailleurs la seule prépondérante.

C'est, en effet, l'imitation seule qui peut expliquer, à travers la variabilité des faits économiques, ce résidu qui subsiste toujours et qui sert de base inébranlable aux déductions économiques. Et c'est précisément par elle qu'on pourra compléter ces fameuses monographies des disciples de Leplay qui supposent le fonctionnement de beaucoup de répétitions, constatent les faits économiques, mais ne les expliquent pas ; car cette explication, c'est aux « répétitions d'actes et d'idées », à l'imitation et à ses lois enfin qu'il faut la demander. C'est ainsi par exemple que ce fait si important du commerce international se rattache en définitive à la loi de l'imitation du supérieur par l'inférieur. Dès les temps les plus reculés, on a vu une tribu, une cité, une nation donner le ton à toutes les autres qui l'admiraient et l'enviaient. De même l'engouement pour l'exotique, pour ce qui est étranger, sévit dans toutes les sociétés même les plus barbares, et ce n'est là tout simplement qu'une application de l'imitation-mode.

Il nous faut à présent diviser la répétition économique

d'après les causes de la reproduction des richesses, et considérer par conséquent : 1° « la reproduction des désirs dont certaines richesses sont l'objet et des jugements portés sur l'aptitude de ces richesses à satisfaire ces désirs ; 2° la reproduction des travaux dont ces richesses sont le produit ». Et cette étude devra être complétée par des considérations sur la monnaie et le capital, signes monétaires de la richesse, dont l'importance est si considérable dans nos sociétés modernes. C'est ainsi que nous aurons à envisager cette étude sous six chapitres spéciaux :

- 1° Rôle économique du désir ;
- 2° Rôle économique de la croyance ;
- 3° Les besoins ;
- 4° Les travaux ;
- 5° La monnaie ;
- 6° Le capital.

1. *Psychologie économique*, p. 147-151.

CHAPITRE PREMIER

ROLE ÉCONOMIQUE DU DÉSIR

Nous savons que le désir et la croyance sont aux yeux de Tarde les deux « quantités psychologiques par excellence », et le besoin, « cette cause primordiale de toute activité », comme dit M. Villey ou pour ajouter encore l'autorité de M. Cauwès, le besoin, dont la satisfaction est « le but général de l'activité économique » n'est autre que la « combinaison » de ces deux éléments : désirs et croyances. Aussi Tarde sent-il la nécessité d'étudier, d'ailleurs magistralement, leur rôle.

L'économie politique, comme du reste la politique, la morale et le droit, car toutes ces branches de la science sociale « ont pour fondement commun les désirs humains considérés en bloc », l'économie politique doit commencer par définir les caractères de ces désirs, en étudier la genèse, « les causes qui les font se répandre ou se resserrer, grandir ou décroître, les luttes qu'ils soutiennent entre eux, et le concours qu'ils se prêtent ».

Caractère et division des désirs. — Il y a des désirs

1. *Psychologie économique*, t. I, p. 151-153 ; 156.

périodiques : ce sont ceux qui tirent leur origine de la vie organique, comme par exemple le désir de boire et de manger ; — et des désirs « capricieux », qui eux se suivent sans se répéter régulièrement et qui sont d'origine sociale, commençant souvent « par être des fantaisies avant de se consolider en habitudes » ; ainsi le désir des voyages, de la parure. Ces deux sortes de désirs se trouvent au fond de toute vie individuelle.

Les désirs diffèrent encore au point de vue de leur degré d'intensité. Il est cependant un certain degré nécessaire, pour que les désirs puissent être utilisables les uns pour les autres. Ainsi un désir si faible qu'il est à peine ressenti n'excite pas au travail. Il ne faut pas non plus un petit nombre de désirs extrêmement forts ; mais plutôt un nombre respectable de désirs modérés pour qu'un individu ou un peuple soit laborieux. Par ailleurs, le progrès consiste dans la diversité des désirs et non dans leur similitude complète ; dans ce dernier cas, il n'y aurait pas d'échange possible, tout le monde désirant la même chose. Mais cette diversité ne doit pas être radicale, autrement personne ne se comprendrait : c'est donc « la similitude dans la différence » qui importe « ou en d'autres termes, différents ordres de désirs généraux ». Et ces désirs sont devenus généraux, précisément « parce qu'ils se sont propagés, de proche en proche à partir d'un foyer. »

Chacun de nous tourne, à tout moment, dans un cercle plus ou moins ample de désirs périodiques et est à

tout instant « lancé sur la voie de quelque fantaisie, de quelque passion entraînant » qui tend sans cesse et parvient souvent « à entrer dans la ronde des désirs enchaînés, à s'y fixer en habitude ». Et chaque peuple n'est que « l'entrelacement » de ces habitudes et de ces fantaisies, de ces cercles fermés et ouverts dont la réunion prend le nom de coutumes ou de modes.

Rotation des désirs. — C'est qu'en effet, chez tout individu, comme dans toute société, il y a une rotation des désirs, une courbe fermée des désirs, comme il y a une parabole, une courbe ouverte d'autres désirs, formée par des séries indéfinies. La proportion en varie d'un individu, d'un peuple, d'un âge à un autre et l'élargissement ou le renversement de ces deux courbes entraîne des transformations complètes chez l'individu ou dans les sociétés qui en sont l'objet. Si par exemple une courbe fermée vient à s'ouvrir, ou pour parler d'une manière moins abstraite, si une habitude ancienne vient à se briser, il en résultera un contre-coup douloureux.

Toute courbe ouverte tend d'elle même à se fermer, autrement dit toute mode tend à devenir une coutume nouvelle, toute fantaisie une habitude, « toute crise de passion révolutionnaire ou rénovatrice à s'apaiser en habitudes nouvelles, en nouveaux besoins périodiques ». Inversement la civilisation tend à ouvrir cette courbe, à multiplier et varier les désirs. Mais il faut pour cela

1. *Psychologie économique*, p. 153-159.

un choc venu du dehors, une impulsion étrangère, « l'inoculation du virus européen au Japon, par exemple, ou à certaines peuplades polynésiennes » ; car une courbe fermée ne tend pas d'elle-même à s'ouvrir.

Il faut un choc extérieur pour rompre un cercle habituel ou coutumier, un apport étranger, une mode exotique pour briser une habitude ancrée. C'est assez dire l'importance considérable des rapports internationaux relativement au progrès de la paix et de l'harmonie sociales, d'autant que l'élargissement du cercle des besoins est la condition de ce progrès. Ce désir étranger, ce besoin nouveau brise bien la vieille habitude et déränge un peu l'ordre établi, mais il entre bientôt et prend place dans « la ronde de nos désirs alternatifs et périodiques », et dès lors apparaissent ses effets bienfaisants. Toutefois cet apport hétérogène peut présenter de graves dangers et des troubles parfois irrémédiables dans une nation inférieure qui prête moins qu'elle n'emprunte et subit à peu près exclusivement, sans réciprocité, la « suggestion » de l'autre ; c'est ce qui a lieu, quand une foule de besoins exotiques pénètrent en bloc et font une trouée profonde au cercle coutumier.

Ainsi donc de nouvelles fantaisies et de nouvelles modes viennent à chaque instant tendre le cercle d'habitudes ou de coutumes déjà tracé, le déformer et l'élargir sans cesse ; et cette fièvre, cette inquiétude

1. *Psychologie économique*, p. 155-161.

croissantes, cette série de désirs qui s'enchaînent pour présenter une sorte de courbe ouverte, toujours en voie de se fermer et toujours réouverte, par de nouveaux chocs, c'est, si l'on veut une ivresse, un transport de joie, mais ce n'est pas le bonheur ; car le bonheur « est une rotation en quelque sorte quotidienne de désirs enchaînés, périodiquement renaissants et satisfaits de nouveau pour renaître encore, et ainsi de suite indéfiniment. »

Naissance des désirs. — Ces désirs nouveaux qui viennent s'insérer dans la ronde de nos désirs anciens et ceux-ci tout aussi bien, sont assurément de nature organique : ils « sont latents dans les profondeurs de notre organisme », mais ils y sont cachés comme toutes les statues possibles sont renfermées dans le bloc de marbre ». Aussi la source véritable de tous ces désirs, c'est en somme la série des rencontres de l'individu avec les êtres extérieurs qui forment le climat et le sol de la contrée, et avec les autres individus qui composent le milieu social. Ce sont ces rencontres diverses, causes de découvertes et d'invention qui expliquent tout désir quel qu'il soit, à condition toutefois que cette invention se trouve imitée, et partant qu'elle se propage. Et nous revenons ainsi à l'imitation, le grand facteur de la propagation des désirs, auquel est du reste subordonnée toute industrie.

Cette diffusion des désirs permet à l'auteur de rappeler ici ses lois de l'invention et de l'imitation, de mon-

trer que malgré leurs variations multiples, les découvertes ou les inventions ont un trait commun : au fond, elles consistent en un croisement mental de deux idées regardées jusque-là comme étrangères, l'idée de rail et de vapeur par exemple, d'électricité et de magnétisme, en une rencontre heureuse, en une jonction féconde de ces deux idées.

Et cette invention, cause de toutes les transformations subséquentes, Tarde le rappelle encore, « n'est jamais un travail », mais le fruit des loisirs de l'inventeur. « Loin d'être un travail, c'est-à-dire un effort et une peine elle est une joie intense et profonde, qui dédommage celui qui l'éprouve des fatigues de toute une vie ». Le travail n'est donc plus la source unique de la valeur ; c'est l'invention qui est la source première ; car le travail, « c'est de l'imitation à jet continu, c'est une série périodique d'actes enchaînés ».

Tarde met donc bien en relief le rôle capital de l'invention ; c'est sous cet aspect, dit-il encore, qu'il faut examiner les théories socialistes. On verra ainsi que l'entrepreneur, considéré comme un capitaliste, ne saurait prétendre en bonne justice revendiquer certains bénéfices énormes, auxquels il peut avoir droit en tant qu'inventeur. Et dans le chapitre suivant, Tarde, à propos du rôle économique de la croyance, reprendra cette même question et montrera que ce qui distingue l'entrepre-

1. *Psychologie économique*, p. 162-168.

neur de l'ouvrier, c'est l'inégal degré de leur « attente ». Ainsi l'ouvrier ne s'attend qu'à toucher son salaire et y compte ordinairement avec une certitude entière, tandis que l'entrepreneur s'attend à la vente et ne peut compter que sur elle ; et encore son attente est-elle accompagnée de probabilités souvent risquées ou assez faibles. Aussi Tarde voit-il là un écueil à l'organisation socialiste du travail et même à la simple fondation des sociétés de production.

Consommations improductives. — Et si l'on se pénètre bien du rôle capital de l'invention en économie politique, on doit s'apercevoir combien la distinction des consommations productives et improductives est superficielle. En effet, la destruction d'un produit pour satisfaire uniquement un désir individuel n'est pas une consommation improductive. Ces consommations font au contraire « tout le charme, tout le prix de la vie » et grâce à leur nombre, « ont apparu toutes les innovations grandioses ou minuscules qui ont enrichi et civilisé le monde » ; car si elles ne servent pas à refaire aussitôt les forces physiques, comme les consommations dites productives, elles servent beaucoup plus à les stimuler ultérieurement, et excitent l'individu « à inventer et à travailler pour pouvoir les faire renaître ». Au reste, toute consommation productive a commencé par être improductive : « il n'est pas un objet de première néces-

1. *Psychologie économique*, p. 197-198 ; 168-170.

sité, la chemise, les souliers, le chapeau, qui n'ait commencé par être un objet de luxe ».

Luttes des désirs. — Certains désirs se voient parfois entravés ou même arrêtés dans leur propagation. Cela tient à ce qu'ils se trouvent en lutte avec d'autres désirs ou avec des croyances qui les contredisent. Ainsi la consommation des vins français se trouve entravée par l'habitude de boire de la bière en Angleterre. Inversement, certains désirs se trouvent secondés dans leur expansion par des désirs ou des idées qui semblent tendre au même but. Ainsi le désir de boire des liqueurs alcooliques trouve un admirable auxiliaire dans celui de causer avec des camarades. C'est ce qui rend l'alcoolisme si dangereux et si malaisé à combattre ; car « boire ensemble, encore plus que manger ensemble, est un besoin social ».

Désirs actifs et passifs. — Enfin certains désirs s'intensifient, se fortifient en se répétant ou en se propageant : ce sont les désirs actifs ou désirs de production ; d'autres au contraire vont s'affaiblissant, s'émoussant, à mesure qu'ils se répètent ; ce sont les désirs passifs ou désirs de consommation dans leur ensemble. Il est en effet dans la nature des choses que l'activité productrice soit poussée en tout ordre d'action, à dépasser l'avidité consommatrice et forcée de l'attendre de temps en temps d'où « la fréquence sinon la périodicité des crises ». Cette avance de la production sur la consommation est d'autant plus manifeste qu'il s'agit d'une consommation

plus élevée, partant plus sociale ; moins forte dans la surproduction industrielle, elle dépasse énormément la consommation de littérature et d'art dans la production littéraire et artistique.

L'offre et la demande. — Il est deux classes de désirs qui jouent un rôle capital sur la scène économique ; ce sont l'offre ou désir de vendre et la demande ou désir d'acheter. Or, ces deux termes, offre et demande, ne consistent qu'en désirs et en croyances, et il est impossible de ne les entendre qu'au sens objectif, c'est-à-dire dans le sens du nombre des demandeurs et des offreurs ou de la quantité de marchandises qu'ils offrent ou qu'ils demandent. Au contraire ces termes deviennent précis quand on leur donne un sens subjectif et qu'on y fait intervenir les désirs de vendre et d'acheter des vendeurs et des acheteurs, avec leur degré d'intensité et leurs variétés de foi ou de confiance : « Le degré de désir et le degré de confiance sont des éléments non moins importants à considérer que la quantité des choses offertes ou demandées et le nombre des demandeurs ou des offreurs » ; ils sont même « plus essentiels, plus caractéristiques ». Et cela est aussi vrai qu'on soit en présence des marchés primitifs où l'on ne rencontre guère qu'un offreur et un demandeur, ou de nos grands marchés modernes, dont les transactions sont si complexes. Le grand but visé par les petits marchands villa-

1. *Psychologie économique*, p. 171-178.

geois et tout aussi bien par nos grands négociants, c'est « toujours d'éveiller, d'attiser le désir et la confiance du client, du public », et le grand moyen d'y arriver, c'est celui de la réclame.

Il faut noter toutefois dans ces grands marchés, où les offreurs et les demandeurs sont multiples, « un entraînement en fait d'offre comme en fait de demande », qui ne s'explique que par « l'intervention d'un nouveau rapport interpsychologique ».

Exemples. — Il faudrait enfin reproduire intégralement ici les deux exemples si finement analysés et par lesquels Tarde illustre sa thèse psychologique, l'exemple des médecins qui « désirent — de plus en plus fort, à mesure que la mode sévit davantage — faire l'opération de l'appendicite », et des malades nombreux qui croient avoir cette maladie et désirent se faire opérer, « par obéissance à la cause médicale aussi » ; l'autre exemple est celui des « maquignons » des foires de village du midi, qui sont « de grands hypnotiseurs sans le savoir ».

1. *Psychologie économique*, p. 178-185.

CHAPITRE II

ROLE ÉCONOMIQUE DE LA CROYANCE

L'économie politique doit étudier l'action des croyances sur les désirs et inversement celle des désirs sur les croyances et enfin les combinaisons fécondes de ces deux facteurs de l'action.

Action des croyances sur les désirs. — Personne ne nie assurément la puissance des idées, des croyances de susciter des désirs dans les esprits ou d'en éteindre d'autres ; mais on n'y donne peut-être pas assez la place qui revient à ces croyances dans l'analyse des besoins. « Un désir, en effet, est toujours précédé d'une perception ou d'une idée, d'un jugement sensitif ou intellectuel dont les deux termes sont liés par une persuasion plus ou moins forte ». C'est ainsi que la conviction, l'idée du droit à l'égalité a fait naître la passion de l'égalité politique. De même la liberté de la presse facilite beaucoup et accélère la vulgarisation de nombreux désirs nouveaux qui engendrent eux-mêmes de nouvelles branches d'industrie, en permettant à toutes les idées de se répandre. « Tout le corps d'un journal est une sorte de grande réclame continuelle et générale.

Aussi le standard of life et l'activité productrice s'élèvent-ils dans une nation à mesure que les journaux s'y multiplient et que leur lecture s'y répand. »

Or, dans toute société les idées et les opinions nouvelles se propagent plus rapidement que les besoins nouveaux et ainsi la révolution dans les coutumes et les mœurs est toujours la suite et la conséquence d'une révolution dans les esprits, fort heureusement d'ailleurs.

La réclame. — Au reste, la réclame n'a précisément pour but que de faire connaître l'idée géniale, l'invention nouvelle, de chercher à la répandre et à lui gagner l'attention et la confiance générale. Et pour capter cette confiance, elle se servira de l'exemple ; elle frappera « aux foyers habituels des rayonnements imitatifs », aux noblesses, aux capitales, aux parties supérieures de la société ; car l'innovation introduite là s'épanche vite dans tout le public : « C'est l'exemple d'autrui qui engendre le degré de confiance voulu en l'utilité de la chose désirée et transforme par suite ce désir en volonté d'achat. La réclame a donc un rôle économique important ; aussi Tarde en fait-il l'histoire. Il nous la montre d'acoustique devenant visuelle, parce que cette dernière forme est plus apte à se développer en étendue : « La réclame, en somme, se transforme dans le sens

1. *Psychologie économique*, p. 185-190.

de son rayonnement de plus en plus large, libre et facile ».

Comment naît la confiance. — Mais comment naît et grandit la confiance en une nouveauté, en une invention récente et risquée ? Il suffit pour cela de quelques initiatives heureuses, suivies par une élite, et bientôt tout le monde aura courage et foi en cette nouveauté. La force de l'exemple est du reste amplement secondée par la tendance à l'optimisme qui fait le fond de la nature humaine ; car l'homme est plus enclin à l'espérance qu'à la crainte. Et voilà pourquoi les inventions du papier-monnaie, du billet de banque, les constructions ferrées, etc., ont gagné si facilement la confiance publique ; de même le crédit, aussi bien que la monnaie, ne sont autre chose qu'un acte de foi. C'est assez prouver l'importance économique de la confiance ou de la croyance, plus capitale encore que celle du désir. C'est sur ce grand besoin général de sécurité qu'est fondé le droit de propriété, « ce qu'il nous faut, ce n'est pas seulement, ni surtout la satisfaction de nos désirs, c'est avant tout, la confirmation de nos attentes ».

Action de la conservation. — Cette importance prépondérante des croyances, nous la retrouvons partout : dans les marchés primitifs comme dans la cote de nos valeurs de Bourse, dont les fluctuations dépendent « des

mensonges de la presse, des nouvelles sensationnelles, des conversations de couloirs ».

La conversation présente, elle aussi, un grand intérêt économique tant dans le troc des peuples sauvages que dans les échanges si perfectionnés de nos sociétés contemporaines. C'est elle, en effet, qui « élabore cette grande souveraine de la vie économique ou politique, l'opinion, régulatrice des usages et des besoins, des goûts et des mœurs, et, par conséquent, de l'industrie ». Aussi l'on devine que l'importance des langues n'est pas purement linguistique, mais éminemment économique et les Anglais savent bien que leur prestige économique est dû en grande partie à l'extension de leur langue dans le monde.

Etatisme. — Cette fine analyse psychologique de la croyance entraîne Tarde à envisager sommairement le problème de l'étatisation des instruments de production. Il est en effet une attente qui a une « influence directe sur la production : c'est l'attente des demandes de la clientèle par le producteur ». Il produit toujours ce qu'il espère écouler. Nous savons déjà que l'entrepreneur et l'ouvrier diffèrent par la nature inégale de leurs attentes, l'attente du premier étant souvent accompagnée de probabilité, l'ouvrier comptant plutôt avec une entière certitude sur son salaire.

Or, la production doit prévoir la consommation et la devancer un peu et l'Etat, qui fait rédiger les statistiques commerciales, serait, dit-on, le plus apte à prévoir

les nécessités et à réglementer la production. Certes Tarde ne nie pas que l'on puisse voir une époque où « la très grande industrie en arrive un jour à retrouver, par l'excès même de ses audaces, la sécurité complète des humbles et timides artisans primitifs, qui fabriquaient sur commande, avant que le marché se fût élargi et que l'industriel produisît pour le public, « clientèle anonyme et inconnue ». Mais cependant notre auteur reste sceptique sur la possibilité d'une organisation générale et centrale du travail par l'Etat. Il préfère à la vaste direction d'ensemble « une foule de petites directions de détail, séparément clairvoyantes et appuyées sur des informations justes ou d'une inexactitude compensée », car s'il y a des erreurs, elles ne peuvent être toutes dans le même sens et finissent donc par se compenser. C'est ce qui explique qu'on soit arrivé à approvisionner sans heurt une capitale comme Paris, et à peu près comme il convient. Il n'est même pas sûr que le petit nombre de « monopoleurs, réduit par la grande industrie finisse par se réduire à l'unité de l'Etat. »

1. *Psychologie économique*, p. 196-201.

CHAPITRE III

LES BESOINS

Genèse et définition. — Nous venons de voir l'action des croyances sur les désirs et des désirs sur les croyances ; il faut noter maintenant que ces deux facteurs de l'action s'unissent encore en combinaisons fécondes, s'harmonisent merveilleusement et ces combinaisons heureuses, ce sont précisément les besoins : tout besoin est une « combinaison de désir et de jugement. Nous avons besoin d'un article, quand nous *désirons* l'exemption d'un certain mal ou l'acquisition d'un certain bien et que nous *croyons* cet article propre à nous faire atteindre ce but ». Aussi ce chapitre ne fait-il guère que relier les considérations des deux précédents.

Propagation. — Il y a deux variétés de la propagation des besoins : *l'une intranationale* — nous voyons partout en effet les besoins de consommation descendre des couches supérieures aux classes inférieures d'une même nation, des villes aux campagnes ; et cette assimilation des couches sociales fortifie l'unité et l'originalité nationales — *l'autre internationale* ; les besoins d'un peuple en effet, surtout s'il est puissant, tendent à se

communiquer aux peuples voisins au point d'aller parfois jusqu'à dissoudre la nationalité, sans jamais la renforcer. Mais les importations étrangères développent le commerce international, fortifient la paix des nations et accélèrent les progrès de la civilisation. On sait d'ailleurs que les besoins de l'étranger sont copiés d'abord par les classes supérieures, les capitales et les noblesses et s'étendent par ces élites aux inférieures. Cette communication de besoins entre peuples est généralement mutuelle.

Action de l'imitation. — Là encore l'action de l'imitation est toute-puissante et à tel point que presque toujours elle a rendu inutiles les efforts souvent répétés des gouvernements hostiles à ces introductions des besoins étrangers. On sait que le moyen dont ils se servaient était d'édicter des lois (1) somptuaires. Ces lois, selon la remarque de J.-B. Say, sont de deux sortes : les unes, à l'esprit démocratique, ont été portées dans les cités antiques contre le luxe exagéré des riches, afin de ne pas trop offusquer les pauvres, ni de les humilier par la vue de ce faste ; les autres, d'esprit aristocratique, ont pour but de maintenir la distance entre plébéiens et patriciens, roturiers et gentilshommes. Or, toutes ces lois n'ont pu que retarder l'effet de la tendance qu'elles essayaient d'étouffer et l'on a dû renoncer très vite à les maintenir.

D'autres gouvernements, populaires surtout, agissent

1. *Psychologie économique*, p. 202-203 ; 210.

au contraire dans un sens tout opposé et les Etats modernes spécialement poussent les classes pauvres à augmenter leur confort, s'efforçant notamment d'accréditer dans leurs colonies les objets de consommation européens. Cette conduite, qui a pour but de rendre obligatoires ou à peu près certaines consommations est tyrannique mais semble s'excuser par « l'effort universel, la tendance historique au nivellement démocratique » des sociétés modernes.

Il est un autre facteur, plus fort encore que toute loi somptuaire, qui lutte contre cette force latente, ce penchant à imiter le supérieur ou l'étranger : c'est la haine. Et « mieux encore que la haine, l'inintelligence et l'incuriosité sont des préservatifs excellents contre la contagion de l'exemple ». C'est ce qui explique la persistance de certains peuples comme les Chinois, les Peaux-Rouges, les Arabes nomades dans leurs vieilleries.

Enfin un groupe d'individus, que les ressources précaires empêchent d'imiter ce qu'il admire, peut paraître exempt de toute velléité d'imitation. Ce fut longtemps le cas des roturiers français, qui ne pouvaient se payer le faste des seigneurs de la cour; mais cette force latente n'attend que l'occasion de se détendre et ces mêmes paysans français, devenus plus riches au XVIII^e siècle, ont fini par avoir envie de ce luxe qu'ils ne faisaient qu'admirer autrefois.

1. *Psychologie économique*, p. 203-208.

Périodicité des besoins. — Pour exercer une influence importante, la propagation d'un besoin nouveau doit « faire entrer et pénétrer la nouveauté qu'elle apporte dans le cycle périodique des désirs habituels ou coutumiers ». Etudions donc ce cycle, cette périodicité des besoins.

Comme le cycle des travaux, la périodicité des besoins a deux formes : une forme individuelle basée sur l'habitude et une forme collective basée sur la coutume. Ces deux formes, à peu près confondues à l'époque familiale où tous les membres d'une même maison ont périodiquement à peu près les mêmes besoins, se distinguent davantage, à mesure que l'on passe du cycle individuel ou familial, au cycle urbain avec sa fusion des cités en tribus, ses fêtes et rites périodiques, ses manifestations périodiques religieuses et politiques, et plus encore au cycle national. Et cette évolution, tout en accentuant la distinction des deux formes, ne cesse de compliquer et d'amplifier le cycle des besoins individuels et collectifs. Cette évolution est des plus anciennes et date des premiers pas de l'humanité : « il n'est pas une coutume des peuples les plus routiniers qui n'ait commencé par être une mode importée du dehors ».

Il est un autre problème très intéressant et que Tarde ne veut qu'effleurer ici, c'est la question des rap-

1. *Psychologie économique*, p. 207-210.

ports du cycle des besoins et du cycle des travaux. Le premier « va se compliquant de plus en plus, s'abrégeant jusqu'à un certain point et se régularisant de plus en plus ». Ainsi tout besoin nouveau — besoin de fumer, de manger, de voyager — a d'abord été exceptionnel, intermittent, pour devenir enfin périodique ; de même le besoin de renouveler ses vêtements, son mobilier même dans les classes riches. Au contraire, « le cycle des travaux individuels, élémentaires, où tourne l'ouvrier de plus en plus spécialisé, va se compliquant ». De cette anomalie résultent un dégoût croissant du travail et un désir impérieux de le resserrer dans des limites toujours plus étroites.

Quant au cycle des travaux d'où résulte un produit, il va se compliquant et se régularisant. Il a rarement une durée égale à la période de reproduction des besoins que le produit est destiné à satisfaire ; « à des besoins qui se reproduisent deux ou trois fois par jour, il est répondu en agriculture et même en industrie, par des travaux dont la rotation est annuelle ».

C'est de « ce défaut de synchronisme » qu'est né le salaire. Il a fallu payer les ouvriers par jour et non à l'année par exemple ou après la vente, parce que le besoin de manger se faisait sentir chaque jour et non chaque année et ne permettait pas d'attendre. Et comme le cycle des travaux en devenant de plus en plus collectif voit sa durée s'allonger plutôt, tandis que le cycle des besoins reste toujours aussi court, « l'ère du sa-

lariat n'est donc pas près de se clore ^v. Et l'extension du socialisme d'Etat n'a-t-il pas pour effet de transformer de plus en plus les ouvriers eux-mêmes en fonctionnaires, en salariés du gouvernement » ?

Expression de cette périodicité dans les budgets. — Cette périodicité des besoins et des travaux, Tarde la trouve merveilleusement exprimée dans les budgets des familles, des sociétés, des Etats. Aussi loue-t-il Le Play d'avoir analysé ces budgets.

Dans tout budget, il faut distinguer les revenus qui proviennent de travaux exécutés et les dépenses, qui ont trait à la satisfaction des besoins. Or, les revenus sont comme les sources et bien qu'en apparence très irréguliers, on les voit dans toutes les carrières aspirer à une situation assurée, régulière et d'autant plus que la société progresse ; car « la civilisation a pour effet d'inégaliser et de différencier, mais aussi de régulariser et d'assurer en moyenne les revenus, aussi bien privés que publics ». Et en effet, à l'époque chasserresse, on vit au jour le jour, sans provisions ; à l'époque pastorale, « le croît et le lait destroupeaux constituent déjà un revenu », mais fort instable à cause des sécheresses, et des épizooties de toutes sortes. Ces incertitudes sont moindres à l'âge agricole à cause de la variété des sources de revenus qui souvent se compensent.

Enfin, avec l'âge industriel, les revenus deviennent

1. *Psychologie économique*, p. 209-213.

plus sûrs et plus réguliers, grâce à l'ampleur croissante des débouchés, à l'accroissement général de la richesse publique, au développement des compagnies d'assurances de toutes sortes, qui précisent les revenus futurs.

Les budgets des familles ont toujours été annuels, mais pas toujours ceux des Etats. Toutefois la périodicité annuelle prévaut de plus en plus pour tous ; car l'annualité est la règle générale des budgets. C'est qu'en effet « cette période des budgets leur est imposée moins par le cycle des travaux que par la période générale des besoins, et que celle-ci est sous la dépendance de la périodicité astronomique ». Ce n'est que dans l'agriculture que l'on trouve la périodicité annuelle des travaux.

Ainsi l'homme reste subordonné à l'égard de la nature extérieure bien plus par ses besoins que par ses travaux. Et s'il s'en affranchit peu à peu comme producteur, il reste comme consommateur sous la servitude de cette nature, du « soleil notamment, dont les rayons le fouettent périodiquement comme s'il était une toupie qu'ils font tourner ». Avec le temps toutefois, le civilisé parvient à utiliser de plus en plus ces variations astronomiques et atmosphériques : le soleil devient « son conseiller plutôt que son maître » ; si bien qu'en définitive, son budget se régularise davantage et l'imprévu, le non-périodique, ce « casuel du passif et de l'actif » disparaît peu à peu.

Tarde nous montre encore comment, en comparant

les budgets nouveaux aux budgets anciens, les dépenses accidentelles deviennent régulières et tendent par la simple loi de l'amplification à s'augmenter, à s'élargir sans cesse. Les dépenses alimentaires n'étaient même pas périodiques à l'époque chasseresse ; celles relatives au vêtement ne le sont pas complètement encore dans toutes les classes sociales ; chez les pauvres, un vêtement était fait pour durer indéfiniment et jadis la corbeille du mariage et le trousseau contenaient tout ce que l'épouse devait posséder jusqu'à la mort. Et maintenant, on tend dans les familles riches à renouveler périodiquement le mobilier. (1)

Nous avons dit que les dépenses tendent à s'élargir sans cesse. Et Tarde fait très justement remarquer que l'inflation des budgets dans l'augmentation des besoins paraît si naturelle, que quand il survient un krach, un événement qui nécessite des retranchements dans le budget, c'est ce phénomène qui paraît une anomalie, tandis que le « grossissement paisible et régulier qui l'avait précédé passait pour un développement sain et normal ». Cette progression est à peu près irrésistible, le résultat de la contagion de l'exemple des villes notamment qui se copient entre elles, ou même des particuliers qui rivalisent les uns avec les autres.

Tarde termine ce chapitre par quelques mots sur les budgets ouvriers. Il constate que ces budgets donnent

1. *Psychologie économique*, p. 213-218.

en général lieu à peu d'écritures. On peut toutefois noter que les dépenses d'alimentation, toujours les plus fortes, diminuent peu à peu de proportion et l'on peut citer à l'appui l'autorité de M. Beauregard (1). Et ainsi l'ouvrier consacre un peu plus de son gain à s'instruire ou à se recréer. On sait que dans le système de Tarde, c'est là une condition et une preuve de progrès : « il faut s'en réjouir, dit-il, car c'est là une des plus sûres conditions de paix sociale. Au reste, Le Play (2) a eu le mérite de voir que c'est là une « question sociale » véritable et qui s'est posée aux peuples les plus barbares comme à nous-mêmes (3).

Voilà certes une étude des plus originales, pleine d'aperçus que tous les économistes admettent maintenant, surtout ceux qui sont partisans de la théorie subjective de la valeur. On rencontre dans tout cela une mine d'observations originales et de grande valeur pour l'explication psychologique de ces questions, et Tarde a su appuyer toutes ses idées par un choix d'exemples variés et suggestifs.

1. Beauregard. *La théorie du salaire*.

2. Le Play. *Les ouvriers européens*.

3. *Psychologie économique*, p. 218-221.

CHAPITRE IV

LE TRAVAIL

§ I. — DÉFINITION ET CARACTÈRES

Dans la *psychologie économique* ce chapitre est intitulé : *travaux*, ce qui dénote bien la préoccupation de Tarde de s'occuper des efforts de l'homme en mouvement, plutôt que du travail abstrait, généralisé, personifié. Précisons donc cette notion du travail.

Définition. — Tout travail implique un but, des moyens et des obstacles, comme d'ailleurs tout jeu et toute opération militaire. Mais dans le jeu, les obstacles, c'est le joueur qui se les crée à lui-même, pour avoir le plaisir de les surmonter, tandis que les obstacles résistent au travailleur contre son gré et de même toute opération militaire consiste à détruire plus qu'à produire, au lieu que l'effort de l'homme a pour but une production de richesses. Aussi le travail peut être défini : toute dépense de force humaine en vue de *reproduire* une richesse.

Travail et invention. — L'effet propre du travail est de reproduire et non de produire. C'est qu'en effet, le travail est tout le contraire de l'invention ; il est essentiel-

lement imitatif : pour réaliser son but, il faut au travailleur un modèle qu'il essaye d'imiter, qu'il emploie dans ce but des procédés connus, au moyen desquels il devra vaincre des obstacles également connus; « tout est imitation et reproduction dans le travail économique ». Certes, il y a bien un effort de recherche dans tout travail, une série de petits problèmes tour à tour posés et résolus par le travailleur, que ce soit un maçon qui cherche à combiner ses moellons, ou un écolier qui traduit une version latine; mais « ce n'est pas du nouveau qui est cherché, c'est un but mille fois visé qui est poursuivi par des procédés employés des milliers de fois ». Tout autre est l'effort qui tend à l'inconnu. Rechercher du nouveau n'est pas travailler... Voilà donc nettement affirmée la distinction du travail et de l'invention (1).

Mais Tarde est cependant forcé d'ajouter que dans la réalité des faits, travail et invention sont intimement mêlés et à des doses du reste très inégales. Dans l'effort de l'artisan le plus routinier, il trouve une grande part de « reproduction imitative », mais aussi une petite « part d'ingéniosité qui sert de ferment et de condiment à la première et lui donne sa saveur spéciale ». Et de même, « il n'y a pas d'œuvre géniale qui n'ait sa part d'imitation ».

La division du travail et l'invention. — Cette réserve faite, il faut nettement distinguer le travail de l'inven-

1. *Psychologie économique*, p. 222-226.

tion et ne pas la reléguer à un rôle obscur, comme l'a fait A. Smith. Enumérant les avantages de la division du travail et glorifiant cette source fécondante de richesses, cet auteur en fait la grande cause dont l'invention n'est qu'un « petit effet, un flot dérivé ». Et Stuart Mill a donné aussi quelque peu dans cette erreur. Or, la division du travail n'est pas la cause de l'invention, mais une condition souvent faible de son essor. Les « grandes et capitales idées vraiment rénovatrices sont nées du loisir et de la liberté d'esprit, non de travail et de la contrainte d'un esprit assujetti à une seule et unique occupation », et « quelle que puisse être la cause des inventions, dès qu'elles sont réalisées, l'accroissement de la puissance du travail est dû non pas à la division du travail, mais aux inventions elles-mêmes »... , remarque de Mill que Tarde adopte pleinement.

Enfin le travail diffère en ce qu'il est plus ou moins pénible, tandis que l'invention est plus ou moins agréable. Et si l'on objecte que certains travaux sont intéressants, Tarde répond que cela tient à ce qu'il s'y est ajouté une série de petits problèmes qui donnent un air d'invention à cet effort et procurent au travailleur un certain plaisir. « Ainsi un travail intéresse et plaît dans la mesure où il est difficile et ingénieux, où il est inventif, comme celui de l'artisan primitif, du maçon des vieilles cathédrales ; et quand cet élément de diversité ar-

1. *Psychologie économique*, p. 226-229.

tistique y fait absolument défaut, il est rebutant et fastidieux au plus haut degré »

La fatigue et l'ennui. — Le travail provoque deux phénomènes psychologiques dont les économistes n'ont à tort tenu aucun compte : la fatigue et l'ennui. Ils ont bien traité de la fatigue ; mais, comme les socialistes, au seul point de vue de la durée du travail.

Il y a deux sortes de fatigue : la *fatigue musculaire*, à laquelle on a presque uniquement pensé dans tous les débats relatifs aux effets des machines, qui auraient, croit-on, allégé le labeur humain et la *fatigue nerveuse* ou fatigue de l'attention, supplice nouveau introduit par la machinofacture dans le monde moderne ; c'est de celle-ci que dérive le progrès des maladies mentales, du suicide, de l'alcoolisme. Cette fatigue nerveuse est due à l'attention, fixe et continue, exigée pour la surveillance des machines et elle est beaucoup plus dangereuse pour l'homme que la fatigue musculaire, que la machinofacture fait du reste disparaître de plus en plus, tandis qu'elle augmente celle des nerfs. Il en est de même de la fatigue intellectuelle qui grandit sans cesse, produite par le développement de la bureaucratie et par l'extension des carrières libérales. Tarde cite tout spécialement la fatigue de l'examineur, non du professeur ; car celui-ci « résout à chaque instant de petites difficultés neuves et renaissantes ». Dans toute cette étude, Tarde s'appuie sur l'autorité de M. Mosso.

La machinofacture a-t-elle accru ou diminué l'ennui ?

On peut dire qu'elle a pour effet de concentrer les travailleurs dans les usines et, qu'en remplaçant ainsi le travail dispersé et solitaire par le travail fait en commun, elle tend à rendre la tâche moins fatigante et moins ennuyeuse. C'est par un instinct de ce genre que les oiseaux migrateurs se rassemblent en bandes pour entreprendre la périlleuse traversée des mers. De même les travaux des champs pendant la moisson, « cette longue corvée de quatorze ou quinze heures qui se fait en chantant à pleine voix et le déquipage au fléau », rassemblent une foule de travailleurs ; de même les longtravaux d'hiver se font le soir à la veillée avec un certain charme (1).

Pour résoudre ce problème, Tarde veut l'envisager d'une manière plus générale et chercher les conditions qui rendent le travail ennuyeux et pénible. Or il est un phénomène dont il faut de suite tenir compte, car il caractérise l'être vivant : l'habitude. Une machine ne s'habitue, ni ne se fatigue ; mais tout être animé est soumis aux lois de l'habitude, lois qu'on doit envisager ici dans leurs rapports avec l'ennui et la fatigue : « On s'habitue à la fatigue même, à l'ennui même. On s'habitue en voyant les autres s'habituer ; c'est contagieux aussi. »

Et pourtant ne semble-t-il pas que l'ennui de certains travaux augmente avec leur répétition ? Aussi doit-on éviter que le travail, même peu fatigant, ne soit fastidieux

1. *Psychologie économique*, p. 229-233.

et la répétition d'un travail monotone ennuye bien avant de commencer à fatiguer. Et pratiquement, c'est l'excès d'ennui qui est le plus à redouter actuellement ; d'ailleurs à dépense de force égale, le travailleur se fatigue d'autant plus vite que sa tâche l'ennuie davantage. Aussi faut-il réduire au minimum l'ennui du travail.

Fourier avait préconisé comme remède un « papillotage d'occupations multiformes », un morcellement du temps « une mosaïque de travaux divers » et le travail serait dès lors devenu attrayant. Ces procédés, bons pour les enfants, ne conviennent pas aux adultes chez qui « la variation du même travail, bien plutôt que la variété des travaux » est le remède contre l'ennui.

Mais le remède principal, « c'est le risque et la chance qui donnent de l'intérêt au travail... ; supprimez tout risque et toute chance, et vous rendez toute besogne aussi ennuyeuse que l'est aujourd'hui un travail administratif. » Pour ne pas ennuyer, un travail doit aussi avoir été imposé dès l'enfance par la famille, « contrainte non sentie qui ne soulève aucune révolte » et avoir été librement accepté par l'adulte. Aussi doit-on désirer le recrutement par l'hérédité des professions ennuyeuses, tandis que la proportion de la transmission héréditaire doit être la moins élevée dans les professions libérales, jugées les plus agréables.

Le travail est devenu avec l'évolution historique de

1. *Psychologie économique*, pp. 233-238.

moins en moins pénible, au moins musculairement ; mais est-il devenu également de moins en moins ennuyeux ?

Il est un critérium qu'on pourrait adopter pour résoudre ce problème, c'est le suivant : « On a un bon signe de la gaieté du travailleur, quand il a l'habitude de chanter en travaillant. Wundt (1) et Bücher ont prouvé que « les chants accompagnant le travail sont, suivant toute probabilité, la forme la plus primitive de la poésie et de l'expression musicale ». « Le travail a donc commencé par être une page de vers avant d'être une page de prose » dit Tarde ; il a la même origine que la poésie et la musique, et il a longtemps conservé « ce caractère rythmique et musical » du début. M. Guiraud retrouve cette commune origine dans les petits ateliers de la Grèce, où le travail était plus attrayant que dans nos grandes usines : « on avait coutume d'égayer sa tâche par des chants... Au Pirée, on se servait de flûtes, de fifres et de sifflets pour donner de l'entrain aux ouvriers de l'arsenal militaire et régler leurs mouvements ». C'est aussi Le Play (2) qui consacre dans ses monographies ouvrières un chapitre spécial aux conversations et constate la présence du travail en commun, accompagné de chants aux âges primitifs. Et encore maintenant ce travail en commun est à la campagne « une satisfaction rare donnée au besoin de sociabilité » ;

1. Wundt. *La Psychologie ethnique*.

2. Le Play. *Les ouvriers européens*.

joyeux d'ailleurs et accompagné de chants, il apparaît à l'occasion d'un charroi de bois, de la moisson, des vendanges, avec son « caractère de joie toute sociale ». Mais le progrès économique a peu à peu supprimé ces joies primitives et Le Play ne les a plus guère rencontrées que dans les populations de l'Oural, le Béarn et la Basse-Bretagne.

Au reste à ce point de vue de joie intime, de paix sociale, le travail agricole est infiniment supérieur au travail industriel. Son but est de surveiller et de diriger le travail organique des plantes ou des animaux, tandis que le travail industriel dirige et surveille le fonctionnement d'une machine. Là « l'homme collabore avec un génie merveilleux, celui de la vie, profondément caché, mais bienfaisant » ; ici, l'homme commande à des énergies aveugles et sans but qui doivent à l'ingéniosité du constructeur toute la finalité qu'elles simulent ». Aussi le travail des champs est-il plus intéressant, plus sain, plus fécond. Il ressemble à une sorte de laboratoire plus apte à susciter les combinaisons individuelles. Au reste, la nature imprime sur le paysan comme un reflet d'elle-même (1).

Quant aux professions libérales, certaines, comme la profession agricole, consistent dans la direction et la surveillance de la vie ; ainsi sont les fonctions du médecin et du chirurgien. Plus intéressantes encore

1. Tarde. *Psychologie économique*, p. 238-241.

et plus attachantes sont celles qui ont pour but le maniement des vies les plus hautes, des âmes humaines : professeurs, journalistes, avocats, magistrats. Quant à celles dont la tâche est de copier ou de rédiger des écrits qui devront mettre en mouvement « des hommes abstraits, des rouages administratifs, il n'est rien qui égale leur insipidité en fait de corvée humaine. Les galériens quelquefois, sur leurs bancs de rameurs, par une mer lumineuse, chantaient en battant sur un rythme uniforme les flots harmonieux ; je ne crois pas que jamais clerc de notaire ou rédacteur de ministère ait chanté en faisant sa copie ».

De la considération attachée aux travaux. — Une autre question dont l'étude donne encore à Gabriel Tarde l'occasion des faire des développements aussi intéressants et pleins d'aperçus instructifs, c'est celle des degrés inégaux de la considération attachée aux divers travaux.

Et d'abord cette considération n'est pas toujours proportionnelle à leur utilité. Ainsi le métier de boulanger était des plus avilissants à Florence ; en Egypte, on méprisait pleinement l'embaumeur de cadavres et pourtant l'embaumement y avait une souveraine importance ; dans l'Inde sont réputés parias tout ouvrier travaillant le cuir, les pêcheurs et les gardiens du troupeau, en certains endroits. « Rien donc de plus contraire aux explications utilitaires des faits sociaux ».

1. *Psychologie économique*, p. 241-244.

Or, la meilleure méthode, en cette recherche, est de prendre un certain nombre de professions, de les observer pendant un certain temps dans le même pays, de noter leurs variations dans la considération générale ainsi que les variations concomitantes qui semblent les accompagner.

On verra alors qu'en Grèce par exemple, l'agriculture et l'industrie étaient hautement considérées à l'époque homérique, les dieux mêmes tenant à honneur de mettre la main à la bêche ou à l'enclume. Plus tard, M. Guiraud (1) nous fait observer que le travail industriel devient méprisable et assurément parce que l'esclavage, déjà rencontré à l'époque homérique, s'est depuis développé beaucoup. Aussi peut-on dire qu'en règle générale « un métier gagne en considération quand il se recrute dans des couches sociales de plus en plus élevées et inversement », raison de la vogue de nos jongleurs, « amuseurs de nos châteaux » du moyen âge, des miniaturistes et enlumineurs de missels, des littérateurs et des artistes du xiii^e siècle à la Renaissance, raison du prestige du métier militaire sous la République romaine, parce qu'il attirait l'élite de la jeunesse, et ce prestige baissa vite quand ce métier « n'exerça plus d'attrait à la fin que sur des malheureux sans ressources, sur des vagabonds et des déclassés ».

1. Guiraud. *La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce*.

2. Tarde. *Psychologie économique*, pp. 244-247.

Un métier s'élève donc ou s'abaisse dans l'estime publique à raison du rang des personnes qui l'exercent ; et de même aussi à raison du rang de celles qui en profitent. C'est pourquoi les offices les plus vils, comme celui de valet de chambre, honorent un homme quand ils sont remplis pour un monarque. Toutefois il n'y a jamais rien d'humiliant à se servir soi-même, ou à servir les personnes de sa famille ou de sa maison, ou encore à travailler pour le public, pour une foule dispersée et impersonnelle ; mais le préjugé humain attache un caractère plus ou moins servile à travailler pour une personne, ou un petit groupe de personnes.

Une profession est encore plus ou moins honorablement cotée d'après le but qu'elle poursuit et les moyens dont elle se sert *ad hoc*. Ainsi les professions qui ouvrent des perspectives de gain, la spéculation commerciale, la fabrication industrielle, sont réputées moins honorables que celles qui protègent contre les dangers des pertes : la profession militaire, protectrice par excellence, contre les périls d'invasion et de spoliation étrangère ; la profession sacerdotale, réputée, à l'origine, « défendre l'homme contre des légions d'invisibles ennemis, de puissances occultes et néfastes », professions partout et toujours fort cotées. Et de même, les métiers qui nous garantissent contre la douleur physique, surtout contre des peines de nature spirituelle, c'est-à-dire sociale, par exemple le métier de médecin, de chirurgien, de juge sont mieux considérés que ceux

qui nous procurent de la joie, du plaisir physique, comme les cuisiniers, les parfumeurs, les danseuses, même que les arts voués au divertissement spirituel, tels que l'art dramatique, le roman, la musique. « Mais le progrès épicurien de la civilisation tend à faire disparaître cette singularité et à renverser même l'ordre indiqué. »

La nature des moyens employés par les divers métiers a autant d'influence que celle des buts poursuivis. Les métiers qui se servent d'agents physico-chimiques, de moteurs mécaniques sont réputés inférieurs à ceux où l'on agit par la direction des forces végétales ou animales et surtout à ceux qui arrivent à leurs fins en exerçant une action intermentale autour de soi. C'est la raison du prestige des métiers où l'on commande : l'armée, la magistrature, l'administration publique ; des métiers où l'on enseigne : le clergé, les professeurs, les orateurs, les grands publicistes ; des métiers ou plutôt des arts où l'on émeut : les poètes, les littérateurs, les artistes. Ainsi le corps des journalistes qui se recrute pourtant dans les « milieux de moins en moins recommandables » et qui aurait dû baisser par conséquent, a grandi cependant dans l'opinion, parce que « l'action contagieuse qu'il exerce n'a cessé de s'étendre par la facilité des communications et la diffusion graduelle du journal. Et quant aux journalistes de marque, ils comp-

1. *Psychologie économique*, pp. 247-250.

tent de plus en plus parmi les étoiles de première grandeur des constellations nationales ».

Quand un métier peu considéré veut monter dans l'estime générale, il doit s'organiser en gilde, en corporation, en syndicat, afin d'impressionner, de suggestionner le public. D'ailleurs aussi bien que l'union, le rapprochement physique fait la force et le pouvoir et les anciennes corporations avaient soin dans ce but de se grouper dans la même rue ou le même quartier : il y avait la rue des bouchers, des boulangers, etc. Ce groupement permettait du reste aux professionnels de s'influencer, de se suggestionner et fortifiait grandement le sentiment de la vie corporative. Et c'est même ce besoin de rehausser leur considération qui a surtout suscité les anciennes ghildes à se constituer ; en fait, elles ont toujours mieux réussi à grandir en honneur et en pouvoir qu'en richesse. Aussi, « toutes choses égales d'ailleurs, un métier ou l'on vit groupés est supérieur en considération à un métier ou l'on travaille isolés ».

Le degré de considération des métiers voit encore nombre de ses fluctuations régies par les révolutions politiques qui changent la répartition du pouvoir entre les classes ou les professions. Ainsi dans la Grèce la substitution des républiques démocratiques aux vieilles cités aristocratiques « a eu pour effet nous dit M. Guiraud (1), de rehausser dans tout le monde grec la con-

1. Guiraud. « La main d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce. »

dition des travailleurs ». En France, du jour où tous les métiers ont également participé au pouvoir politique par le suffrage universel, la distance entre eux au point de vue de la considération s'est fort amoindrie. Et cette égalisation démocratique entre les métiers a une grande importance économique, car elle permet les grandes fédérations corporatives que l'esprit « inégalitaire » empêchait.

Quand les moyens enfin dont dispose une profession pour atteindre ses fins viennent à s'accroître par suite de certaines inventions, la profession s'élève dans l'esprit du public. C'est pourquoi la profession d'ingénieur a si fort grandi dans l'estime de la société du ^{xix}^e siècle et de même la médecine depuis la fin du ^{xviii}^e siècle.

Mais en définitive, la cause capitale, c'est avant tout l'évolution des croyances religieuses ; c'est elle plus encore que « l'évolution des intérêts économiques qui rend infâmes tels métiers pratiquement recherchés, ou entoure de respects profonds l'accomplissement de besognes sans utilité pratique ». Presque toujours l'origine de la vénération ou de l'infamie pour telle ou telle profession est toute religieuse (1).

§ 2. — Classification des travaux

Point de départ de la classification des travaux. — Pour esquisser une classification des travaux, Tarde

1. *Psychologie économique*, p. 250-254.

part de la notion que nous avons indiquée au début même de ce chapitre : tout travail suppose un but, des moyens et des obstacles. Aussi doit-on classer les travaux d'après leurs buts ou besoins auxquels ils répondent, les moyens qu'ils emploient et les obstacles qu'ils doivent surmonter pour réaliser leurs fins.

α) *But.* — Envisagés quant à leur but, les travaux sont organiques ou sociaux ; en réalité toutefois « il n'est pas un besoin si organique qu'il ne revête une forme sociale, ni si social qu'il n'ait son fondement dans l'organisme ».

β) *Moyens.* — Quant aux moyens dont ils se servent, les travaux se divisent en deux branches principales : à ceux où domine la dépense de force musculaire et ceux où domine la dépense de force nerveuse ». On sait que ceux-ci sont les plus dangereux et les plus communs à présent ; ils engendrent d'ailleurs plus vite l'ennui que la fatigue. Et l'ennui est, selon la remarque de Ruskin, un ennemi terrible pour les travailleurs.

γ) *Obstacles.* — La classification des travaux d'après la nature des obstacles à vaincre doit, on le comprend, tenir compte d'une foule d'éléments et variant du reste selon les diverses industries : poids, volume, fragilité des objets à transporter, affinités chimiques, cohésions physiques, forces motrices à exploiter, etc.

δ) *Utilisation.* — Enfin on peut encore classer les travaux d'après la manière dont ils sont utilisés. Tous procurent des services ; mais certains services sont utilisés

directement, d'autres indirectement par les produits où ils se matérialisent et s'incarnent. Au reste, la proportion des travaux-services diminue avec le progrès économique, les travaux-produits grandissant au contraire. Ces derniers peuvent aussi se subdiviser en travaux artistiques et travaux industriels.

Il pourrait y avoir bien d'autres classifications ; mais cela suffit à faire voir leur grande hétérogénéité et leur profonde variété et partant l'immense difficulté de résoudre le problème de leur juste rémunération : cette question des salaires se rattache du reste à la théorie générale des prix (1).

§ 3. — Transformations historiques du travail

Remarque préalable : le sauvage et le civilisé. — L'étude des évolutions historiques du travail nécessite une remarque préalable sur la singularité que nous offre l'homme primitif. La plupart des sauvages sont paresseux ; la cause en est, dit-on, à leur absence de mémoire et de prévoyance. Ils ne prévoient pas leurs besoins futurs et oublient ceux qui sont passés. Et pourtant ce sont les êtres les plus vindicatifs du monde et qui gardent le souvenir intégral des injures les plus anciennes ; « ils se souviennent des moindres piqures d'amour-propre ».

« Le sauvage est donc tout amour-propre, et n'est prévoyant et mémoratif qu'en ce qui touche à l'honneur » ?

1. *Psychologie économique*, p. 254-263.

Or, à mesure qu'il se civilise, l'homme devient moins vindicatif, et plus prévoyant en fait de besoins. Il devient alors plus laborieux et plus paisible.

Facteurs climatiques.— Et maintenant quelle est la nature du travail qui s'impose d'abord à l'homme et quel ordre suivent les transformations successives des travaux ? Le travail qui s'impose d'abord à l'homme diffère beaucoup d'après les facteurs avec lesquels il doit compter ; ce sont en général la nature du sol et du climat, les aptitudes et les tendances de la race qui entrent d'abord en ligne de compte. Le premier travail sera donc ici « la cueillette des fruits spontanés d'un sol privilégié » ; là, ce sera la pêche ou la chasse ; ailleurs « quelques rudiments d'art pastoral et même d'agriculture ». Aussi l'école de Le Play a eu vivement raison d'insister sur cet élément géographique et climatique, important au début de l'évolution économique.

L'invention.— Mais ce n'est pas là le facteur constamment dominant de la vie sociale, comme l'indique cette école ; pour Tarde la nature du travail et les évolutions qu'elle subira dans la suite, dépendent avant tout de l'invention : la cueillette, la pêche, la chasse, le pâturage ont été et seront renouvelés, métamorphosés au cours des âges par le génie inventif, grande cause de toutes les évolutions. Cela est encore plus évident pour l'agriculture et l'industrie, formes de la production

§ 1. *Psychologie économique*, pp. 263-269.

moins stationnaires, moins réfractaires au progrès que celles que nous venons d'énumérer.

§ 4.— Périodicité des travaux et des loisirs

Au reste, cette question des transformations du travail se rattache plutôt à l'adaptation économique où sera traité le rôle de l'invention. C'est pourquoi Tarde le renvoie afin de passer à un sujet qui appartient intimement au chapitre de la répétition économique, celui de la périodicité du travail.

Chez les primitifs, le cycle des travaux est tout individuel et consiste pour chaque travailleur à mener son ouvrage à bout pour le recommencer ensuite ; c'est ce que font le vannier, le tonnelier, le pêcheur, le serrurier, etc. D'ordinaire, cette période est très courte ; naturellement il y a des exceptions : l'ouvrier d'Orient met souvent des mois à faire son tapis, puis le recommence ensuite ; en agriculture et même en industrie, nous trouvons une période plus longue, parfois même annuelle.

Puis la division du travail est venue partager l'accomplissement total d'une même œuvre entre plusieurs groupes d'ouvriers. Le cycle productif devient ainsi collectif et en même temps s'allonge la durée de sa période de rotation, tandis que le travail de chaque ouvrier se fragmente au contraire davantage pour se répéter presque incessamment. Le cycle collectif va donc s'amplifiant toujours. Il est cependant une durée qui tend à domi-

ner, même en dehors de l'agriculture, et qu'aucun cycle ne pourra guère dépasser : c'est le cycle annuel et ainsi le cours des astres tient sous sa dépendance le cours du travail humain.

Bien que ce cycle collectif ait la supériorité au moins quant à la grande production, il n'a pas l'avantage d'offrir comme le cycle individuel le permettait jadis, une variété charmante dans l'accomplissement de l'œuvre et quelque peu d'ingéniosité qui lui donnait presque un cachet d'œuvre d'art. Dans le cycle collectif, l'on ne voit plus guère qu'une répétition scrupuleuse, une invitation servile, froide et monotone (1).

C'est un peu le même contraste que l'on remarque entre les activités simplement physiques, la force des vents, des marées, les rayons solaires, les substances chimiques et les activités vivantes, soit végétales, soit animales, soit humaines : « le produit (de ces activités vivantes) est toujours reconnaissable à une saveur spéciale qui caractérise toutes les œuvres de la vie », tandis que le produit qui résulte des machines a toujours « quelque chose de froid dans son identité trop parfaite, dans sa régularité trop impeccable ». Aussi Tarde admet-il une « démarcation profonde entre le travail vivant d'une part, et d'autre part, le travail ou plutôt l'opération mécanique ou physico-chimique, et il ne veut pas qu'on creuse un fossé entre le travail humain d'un côté et de l'autre, réunis en-

1. *Psychologie économique*, p. 269-272.

semble, les travaux de la plante, de l'animal et de la machine.

Ainsi donc tout est essentiellement périodique, et d'une périodicité généralement annuelle dans le travail humain, animal ou végétal.

Or le loisir, aussi bien que le travail, présente un caractère de plus en plus périodique. Il y a eu partout et toujours des jours fériés, revenant sans cesse aux mêmes dates. Les temps modernes ont vu de plus s'introduire la pratique d'un repos prolongé, nommé les vacances, et réputé salulaire et fortifiant. Mais il n'y a en somme que les professions libérales à comporter, sans inconvénient, des vacances, et c'est probablement la magistrature qui a introduit cet usage. La raison a dû en être agricole : les anciens magistrats, propriétaires ruraux, suspendirent leurs labeurs judiciaires, pour aller surveiller leurs moissons ou leurs vendanges. Mais depuis cette institution a changé de caractère et l'on profite de ce repos pour satisfaire le besoin de voyager. « Ce n'est plus le temps des vendanges, c'est le temps des voyages aux villes d'eaux, aux bains de mer, à l'étranger. C'est un repos devenu très agité, mais très instructif » (1).

§ 5. — Réserves et compléments

On pourrait peut-être faire une réserve avant de terminer ce chapitre et remarquer que la division si nette

1. *Psychologie économique*, p. 272-280.

et si tranchée établie par Tarde entre le travail et l'invention est un peu trop catégorique. Dans la réalité des faits, et Tarde lui-même a été obligé de le reconnaître, ces deux facteurs sont intimement mêlés. A dire vrai, s'il y a des inventions qui ne coûtent pas de travail, il en est beaucoup qui en ont réclamé beaucoup. Et en définitive, le travail de l'inventeur, malgré la joie indicible qu'il lui procure au moment où l'étincelle jaillit, est parfois pénible, absorbant et délabrant.

Cette petite réserve proposée, nous devons reconnaître que toutes ces observations de Tarde sont fort instructives ; ces pages sont extrêmement attachantes. Ces remarques sur la fatigue et l'ennui, sur l'importance de la considération attachée aux travaux sont des plus curieuses et prouvent quelle contribution utile la psychologie peut apporter au développement de l'économie politique.

De la division du travail.—Il serait utile avant d'aborder le chapitre de la monnaie et de quitter définitivement cette grande question du travail de revenir un peu sur un de ses aspects et que Tarde a plutôt laissé dans l'ombre : nous voulons parler de la division du travail. Certes, Tarde y reviendra dans le troisième livre de sa *Psychologie économique* à propos de l'association. Il faut d'abord regretter que le plan adopté par notre auteur l'ait ainsi obligé à traiter cette question à plusieurs reprises ; il eût été préférable de la traiter complète-

ment du premier coup et c'était ici, pensons-nous, que devait être sa vraie place.

De plus, Tarde a, croyons-nous, trop négligé ce phénomène qui joue manifestement un rôle prépondérant dans les relations économiques, et qui a été un facteur fort important des évolutions économiques et sociales. Nous ne contestons pas assurément le rôle fécondant de l'invention et Adam Smith a fait preuve d'émerveillement un peu naïf en présence des effets de la division du travail.

Mais Tarde lui-même ne s'extasie-t-il pas quelque peu devant les merveilles de toute sorte dont la source magique, c'est précisément l'invention.

Quoi qu'il en soit la thèse un peu simpliste de Smith a été depuis merveilleusement enrichie et Tarde eût pu serrer de plus près cette notion de la division du travail. Depuis Smith (1) en effet, M. Durkheim (2) notamment dans son livre sur la *Division du travail social*, et plusieurs autres philosophes, aussi bien qu'économistes, nous ont présenté cette question sous un tout autre jour. De même M. Bouglé (3) essayant d'envisager les *théories récentes sur la division du travail* et se demandant où en était arrivé cette théorie, nous montre que cette question a plus d'importance que Tarde semble le reconnaître au premier abord.

1. A. Smith. *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*.

2. M. Durkheim. *De la division du travail social*.

3. *Année sociologique*, t. VI.

C'est en effet un des facteurs les plus importants de la production et Smith pour prouver cette importance citait trois exemples bien connus et où la division du travail lui paraissait avoir des résultats merveilleux ; c'étaient la fabrication des épingles dans les manufactures, la fabrication du clou du forgeron et la confection de l'habit du journalier. Mais Adam Smith croyait que le principe auquel est dû l'accroissement de la richesse générale était l'échange : chaque individu entre en rapports d'affaires avec les autres et comprend qu'il a intérêt à produire beaucoup, afin d'échanger avec eux. Au reste, nous l'avons deviné, l'échange, c'est le fameux principe qui servira de base à toute l'économie classique. Nous savons déjà et nous verrons bientôt plus amplement encore qu'aux yeux de Tarde l'échange n'est qu'un facteur auxiliaire de ce grand facteur primordial, l'invention (1).

Or M. Bouglé fait une objection de même portée à l'école classique. Il lui reproche de rattacher la division du travail à l'échange, « comme à son principe unique et universel » et de constituer ainsi une catégorie historique de ce phénomène universel et élémentaire.

En effet l'école historique a prouvé, nous dit M. Bouglé, que l'acte d'échange proprement dit, de la vente et de l'achat, ne se voit pas chez certaines tribus ; il n'est

1. Tarde. *Psychologie économique*, t. I, p. 227-229; t. II, p. 386-388.

donc pas universel. A l'origine dans les régimes d'économie naturelle, chacun produit surtout pour sa propre consommation ; puis plus tard on produira surtout pour l'échange. L'école classique a tout simplement cédé à sa tendance habituelle qui est d'universaliser le présent et de tenir pour valables en tous temps et en tous lieux les facteurs qui lui semblaient expliquer les phénomènes économiques, objet de son étude.

Mais en fait le travail se divise là même où les individus ne connaissent pas l'échange proprement dit et avant qu'ils aient comparé et mesuré leurs intérêts : « la sphère de cette division est bien plus vaste que celle des calculs utilitaires », car elle s'étend même aux sociétés les plus rudimentaires et aux êtres vivants. L'économie classique ne voyait que la « manufacture » et la plupart de ses solutions se rapportaient au régime industriel correspondant. Mais les historiens et les études récentes de philologie et d'ethnographie nous ont dévoilé des perspectives toutes nouvelles sur un état économique antérieur à la phase de la « manufacture » et où l'on ne retrouve pas la plupart des traits que postulaient les théories classiques, bien que la division du travail y soit poussée très loin. C'est l'époque historique de l'économie urbaine ou d'atelier avec ses nombreuses ghildes ou corporations, précédée elle-même d'une économie domestique ou familiale, état primitif attesté par les recherches des ethnographes.

Bien plus, le socialisme et K. Marx notamment ont

attiré l'attention des économistes sur une phase nouvelle, que l'on pourrait appeler l'économie mondiale et qui est appelée à remplacer l'économie nationale, le régime de la « manufacture » : ou plutôt cette phase serait la manufacture transformée par le machinisme. Or M. Bouglé remarque justement que la division du travail a traversé tous ces milieux et qu'elle a existé tout aussi bien dans l'économie domestique que dans la « manufacture », revêtant toutefois un caractère particulier dans chaque phase.

Malgré les formes complexes de la division du travail et les caractères propres qu'elle présente à chaque phase, nous pouvons remarquer cependant un trait commun à toutes ces formes et c'est ce trait qui peut précisément servir à définir nettement ce phénomène : la division du travail, c'est une coopération complexe dans laquelle des individus poursuivent un but commun mais en accomplissant des tâches différentes ; c'est une union de travail entre ces individus. Ainsi il n'y a pas division du travail dans le fait de deux cordonniers travaillant dans une même boutique et faisant chacun une paire de souliers ; il en serait autrement dans le cas où plusieurs ouvriers travaillent dans une fabrique de chaussures, l'un fabricant les semelles, l'autre cousant les boutons, etc. Une coopération complexe ; voilà l'élément dont il faut tenir compte, la conception qui voit le principe de ce phénomène dans l'échange étant trop étroite.

M. Bouglé a reproché encore à l'école classique son optimisme exagéré et sa trop grande confiance dans les résultats heureux de la division du travail : elle serait en effet la « créatrice de l'opulence générale », en inondant le marché universel de produits chaque jour plus nombreux et moins coûteux, grâce à ses économies de toute sorte : économies de temps, d'espace, de capitaux, d'apprentissage et grâce à elle le rendement des forces humaines tendrait à son maximum dans la manufacture. Mais une réaction violente contre cet optimisme s'est produite depuis et le mouvement des esprits du xix^e siècle a miné cette opinion. Après l'expansion de la philosophie individualiste du xviii^e siècle, un vague besoin de construction, d'unification, d'organisation s'est fait partout sentir. On s'est inquiété des inconvénients multiples et des heurts douloureux que l'application des fameux principes individualistes du xviii^e siècle et de l'école classique avait accumulés dans tous les ordres d'activité. On a remarqué que la fameuse loi de la concurrence incitait chaque industrie à lancer sur le marché le plus de produits possible, quitte à les avilir par la surproduction. On a vu dès lors que ces heurts, ces crises multiples venaient tout simplement du défaut de réglementation dans les rapports des entreprises entre elles, que la division du travail, laissée à elle-même, est capable de bouleverser par de brusques secousses le monde qu'elle supporte. Peut-être M. Bouglé accorde-t-il ici une part trop grande à l'influence des facteurs

économiques, de la technique notamment dans les transformations des sociétés, thèse chère à Karl Marx et à M. Labriola, ainsi que nous le verrons à la fin de ce travail. En tout cas on a vu dans cet état produit par la concurrence et par le fameux principe de l'échange une « anarchie économique ».

On a soulevé encore à juste titre d'autres griefs contre la division du travail, parfois un peu exagérés cependant. On lui reproche d'abrutir l'ouvrier, d'en faire « une sorte d'appendice de la machine », d'en faire un travailleur parcellaire surtout dans la grande industrie, de l'exposer au chômage, de produire enfin « un rabougrissement du corps et de l'esprit des masses » ; « la division du travail, a-t-on même dit, est l'assassinat du peuple ».

Malgré l'exagération de certains griefs, le socialisme a eu le mérite de substituer le point de vue « personnel » au point de vue « réel » et de faire remonter l'attention des marchandises aux producteurs, des choses aux individus. C'est ce dont Tarde lui-même louera maintes fois le socialisme, spécialement à propos de la théorie de la valeur et dans ces critiques contre l'économie classique et contre le point de vue objectif. Et si l'on envisage le point de vue subjectif, comme Tarde le réclame incessamment, on verra qu'alors la plupart des inconvénients de la division du travail disparaîtront et que même on pourra l'envisager comme précieuse et moralisatrice, comme un principe d'émancipation et

d'indépendance pour l'individu et un principe de cohésion pour la société, bref comme un principe d'adaptation et d'harmonie, même et peut-être davantage encore si l'on adopte le point de vue interpsychologique de Gabriel Tarde.

En effet, la division du travail favorisant merveilleusement la production, augmentant sensiblement son rendement, permet d'accorder à l'ouvrier beaucoup plus de loisirs. Et il suffit de se reporter à l'étude qui vient d'être faite ici même sur les loisirs, source de repos et d'invention, facteur social par excellence, pour voir par contre-coup les bienfaits manifestes de la division du travail. Du reste, le machinisme contribue fort à retirer à l'ouvrier les ouvrages purement mécaniques et abrutissants et par conséquent les plus simples et les plus fastidieux. A l'ouvrier restera la direction de la machine et les ouvrages de goût, ce qui évitera son abrutissement et permettra au génie inventif de se livrer à ses combinaisons heureuses et profondes.

Aussi Tarde, croyons-nous, a trop méconnu le rôle et l'importance de ce phénomène ; nous dirions plus exactement qu'il n'a pas assez insisté sur ce facteur de la « reproduction » des richesses, qui se trouve être aussi une source d'harmonie dans les rapports économiques et sociaux des individus, et qui peut être un stimulant du génie inventif. Tarde reviendra bien sur ce sujet au livre de l'adaptation économique, mais là encore il glis-

scra très vite sur cette question, se contentant de renvoyer le lecteur au traité de Roscher.

Quoi qu'il en soit, ce phénomène de la division du travail nous apparaît dans son système sous un jour assez original et cette discipline que Tarde s'est imposée de considérer le producteur plutôt que les marchandises, l'individu plutôt que les choses, donne à cette théorie un caractère plus jeune et plus scientifique.

CHAPITRE V

LA MONNAIE

La monnaie vient ensuite se ranger dans la répétition économique. En effet « quand la répétition a fonctionné un certain temps et produit un certain nombre de choses semblables dans un ordre quelconque de réalités, elle y donne lieu à des quantités spéciales qui sont la synthèse de ces similitudes ». Or « la quantité proprement économique née du fonctionnement imitatif de toutes les consommations et de toutes les reproductions industrielles, c'est la valeur-coût incarnée dans la monnaie ».

1° *Son origine.* — Et d'abord quelle est l'origine de la monnaie ? Il est en effet une chose que tout le monde désire, à toute époque et en quantité illimitée, qui possède un caractère « de désirabilité constante, universelle et indéfinie », c'est l'argent. Et chacun sait qu'il pourra se procurer avec cette monnaie tout ce dont il a besoin, parce que la monnaie est désirée de tout le monde.

Mais comment ce désir constant a-t-il pu naître chez un individu et se propager chez les autres ? Remar-

quons qu'au début les sociétés se réduisent à des groupes très étroits et partant tous les besoins et les goûts y sont à peu près semblables. Dès lors on comprend que tel individu, par originalité ou pour des raisons utilitaires ou esthétiques, ait eu le désir de posséder certains objets déterminés et ces choses se sont alors offertes naturellement comme moyens d'échange. Ces monnaies diverses, avec l'élargissement des clans, se sont ensuite concurrencées et « l'une d'elles a triomphé par sélection imitative ».

Ces objets ont été au début très divers et ont varié selon les pays et selon les époques variées de l'économie ; on a pu ainsi se servir du blé, du tabac, du thé, des fourrures, de bétail ; puis ont apparu des objets de parure et finalement deux ou trois espèces de métaux rares et précieux : or, argent, cuivre.

Cet objet, instrument d'échange, doit être rare, en quantité limitée et non extensible à volonté (1).

2° *Sa nature*.—La nature de la monnaie « est non seulement d'être le seul objet universellement et constamment échangeable, mais encore de devenir de plus en plus le seul objet échangeable en fait ». C'est qu'en effet le fait normal et constant, c'est l'échange d'une marchandise contre de la monnaie et inversement de la monnaie contre une marchandise.

Tarde compare ensuite la monnaie dans le monde

1. *Psychologie économique*, t. I, p. 281-284.

économique aux mathématiques dans le monde de la pensée. « Nous exprimons, dit-il, les qualités universelles en quantités, en formules numériques, proprement scientifiques, pour rendre nos idées, nos perceptions comparables et co-échangeables entre elles, démontrables et communicables d'homme à homme, et socialisables ; et nous évaluons les biens de tout genre, si hétérogènes qu'ils puissent être en monnaie, pour permettre leur échange et leur communication d'homme à homme, leur socialisation aussi » (1). Et de même que l'empire des mathématiques s'étend davantage dans le monde de la pensée, celui de la monnaie s'étend sans cesse dans le monde de l'action. Après avoir régi toute l'activité industrielle, le point de vue pécuniaire s'impose en politique étrangère aussi bien que nationale : « l'argent est le nerf de la guerre » et c'est par son moyen que se réalisent le marchandage des partis et la corruption de la presse. On connaît tout aussi bien l'extension du point de vue mathématique dans l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie et ses empiétements chaque jour plus manifestes en psychologie et même en sociologie par la statistique.

La monnaie est donc « la commune mesure des valeurs-utilités » elle sert donc à mesurer des croyances et des désirs, puisque « l'utilité est une combinaison de désir et de croyance incarnée dans un objet ». Mais elle

1. *Psychologie économique*, I, 284-292.

ne sert pas de moyen d'échange des valeurs-vérités, parce que les connaissances à la différence des marchandises et grâce à la mémoire qui les emmagasine, ne se substituent pas les unes aux autres et n'ont pas besoin d'être la propriété exclusive de quelqu'un pour satisfaire son désir de savoir.

En effet « toute pensée, toute connaissance consiste en sensations remémorées, une sensation n'étant qu'un cliché dont la vie intellectuelle est le perpétuel tirage ». Dès lors, nos pensées sont en nous et nous pouvons les communiquer sans nous en dépouiller. Et ainsi un Claude Bernard ou un Pasteur propage sans nullement s'appauvrir les découvertes qu'il a faites, tandis qu'un monarque oriental, qui un jour de fête distribue une foule de largesses, se dépouille quelque peu, si riche soit-il.

Toutefois ces pensées, ces connaissances sont le fruit, le résultat de sensations, de perceptions répétées et combinées antérieurement. Elles nécessitent donc qu'on ait été à même d'éprouver les sensations élémentaires et demandent que le savant par exemple ait acheté un laboratoire, des ouvrages, etc. De plus, la combinaison dans l'esprit du savant, son invention en définitive se concrétise en un livre qu'il faudra payer pour connaître l'idée féconde. Et dans le passé surtout, tout enseignement était fermé et même parfois réservé aux seuls initiés : on connaît la secte de Pythagore en Grèce.

Cette réserve n'a d'ailleurs qu'une portée restreinte ; car la communication des pensées a toujours différé essentiellement de celle des richesses et le progrès tend à accentuer davantage cette différence, assurant chaque jour la supériorité grandissante du développement des désirs spirituels sur celui des désirs physiques.

3° *Son caractère subjectif.* — « La monnaie est le mètre objectif des valeurs, mais plus objectif en apparence qu'en réalité. » En effet « toute la substance monétaire » des métaux précieux est subjective ; c'est avant tout dans une croyance générale, dans un acte de foi universel en eux qu'elle consiste. Aussi la théorie classique de la monnaie-marchandise est erronée. Et en effet on a pu voir depuis un quart de siècle une baisse notable des prix d'un grand nombre d'articles fabriqués coïncider avec une production abondante des métaux précieux, avec une grande économie des frais d'exploitation et avec un large emploi des moyens de crédit. Or, cela tient à ce que chacun, en recevant une pièce de monnaie sait qu'il l'aura déjà échangée avant qu'elle se soit notablement dépréciée. Et cette foi, chacun la garde jusqu'à ce qu'une panique ou un krach se produise.

Si l'on veut maintenant mettre des chiffres à l'appui, on verra que de 1492 à 1600, la quantité d'or et d'argent en circulation sur le continent européen a décuplé, tan-

1. *Psychologie économique*, p. 291-298.

dis que les prix n'ont pas tout à fait quintuplé. De 1851 à 1870, selon M. Paul Leroy-Beaulieu, la quantité de métal s'est trouvée doublée, et pourtant la dépréciation de la masse circulante n'a pas excédé 15 à 20 0/0. Par conséquent, l'effet direct de la découverte d'une mine d'or ou d'argent est plus encore la surexcitation de l'activité par celle des espérances que la dépréciation monétaire et la hausse des prix. Et ce phénomène de surexcitation se produit d'abord dans les parties les plus denses, les mieux informées de la population, dans les milieux urbains, pour de là se répandre jusque dans les campagnes. Aussi M. Théodore Reinach a-t-il pu dire, mais avec exagération, que l'exploitation des mines d'argent du Laurium était la cause principale de la grandeur d'Athènes : « Sans Laurium, point de marine athénienne, sans marine athénienne, point de bataille de Salamine, sans bataille de Salamine point de siècle de Périclès » (1).

4° *Importance de la monnaie.* — Il est trois grands moyens d'action sur les hommes, trois forces sociales par excellence « et dont l'accroissement simultané sert de mesure au progrès social » ce sont : le Pouvoir, le Droit et l'Argent. Or Tarde, comparant ces trois principaux facteurs sociaux, nous montre que la richesse agit sur autrui par l'espérance, par le désir et la confiance qu'elle inspire, tandis que le Pouvoir et le Droit agissent par la crainte,

1. *Psychologie économique*, p. 298-303.

grâce à la force matérielle dont ils disposent pour rendre exécutoires leurs mesures et leurs sentences. Aussi la monnaie a-t-elle un champ immense et bien plus vaste ; « elle donne barre sur tout le monde et dans un rayon bien plus étendu que le droit et le devoir » ; elle est internationale et donne un caractère international aux sociétés fondées sur la richesse monétaire. Le Pouvoir et le Droit sont territoriaux.

5^o *Argent et terre*. — On trouve au contraire beaucoup plus d'analogie et de points de ressemblance entre l'argent et la terre. Au début des sociétés, il y a peu ou point de monnaie et l'on doit payer en nature les services rendus. Souvent on donne des terres et spécialement chez les peuples guerriers où la terre remplace la solde. Mais « la terre est une possibilité de jouissances qui, à la différence de l'argent, ne s'actualise jamais sans labour » ; aussi doit-on assurer au donateur le moyen de faire cultiver ses terres. Ce genre de paiement implique donc l'institution de l'esclavage ou du servage. Il entraîne encore une reprise assez fréquente des armes et l'expropriation des vaincus ; de même encore la sécularisation des biens monastiques à certaines époques plus ou moins éloignées, ou la confiscation des terres appartenant aux condamnés et aux familles, procédés aptes à grossir en temps de paix le trésor royal.

Mais l'argent diffère profondément de la terre et spécialement à deux points de vue :

1^o Au point de vue de l'accroissement du stock monétaire et de l'agrandissement du territoire d'un peuple. C'est en effet, par suite d'une découverte, celle d'une mine d'or et d'argent, qui était auparavant *res nullius*, que la quantité existante d'or ou d'argent vient à s'accroître, tandis que l'agrandissement du territoire nécessite le plus souvent la conquête violente d'une terre nouvelle. Ces découvertes de mines sont du reste purement fortuites et malgré leur caractère accidentel, elles ont des effets profonds et prolongés : il suffirait de rappeler l'exemple des mines d'Athènes. De plus, ces métaux or et argent se conservent et ne se consomment pas ; la diminution ou *frai* est à peu près insensible ; ces découvertes portent sur des objets presque impérissables ; elles s'épuisent par ailleurs très vite et leurs effets s'atténuent de plus en plus. Au contraire, les éléments ou matières premières qui constituent la terre sont exposés à se détruire plus ou moins vite par l'usage qu'on en fait ; ils sont consommables et non échangeables ; mais par ailleurs, ces découvertes spéciales ont des conséquences toujours grandissantes : « En cela la découverte d'une mine d'or ne souffre aucune comparaison avec celle d'une île nouvelle ».

2^o Au point de vue de la distribution des terres et des monnaies entre les membres d'une même population. A l'origine, les terres ont pour but de rému-

1. *Psychologie économique*, p. 303-307.

nérer des services militaires ou politiques, ces terres conquises sont donc distribuées entre les officiers du conquérant qui subdivisent à leur tour ces *latifundia* entre leurs vassaux, serfs et fermiers. Au contraire, la distribution de l'or et de l'argent s'est faite entre les citoyens par l'échange librement consenti. Mais en tout cas, le pouvoir de l'or s'accroît très vite, domine bientôt la répartition de la terre et son monopole expose à une foule d'exactions et de rapines impunies.

6° *Effets psychologiques économiques et sociaux de la monnaie.* — C'est qu'en effet la monnaie produit des effets psychologiques et sociaux fort importants. Son avènement a enrichi le cœur humain de vices aussi bien que de sentiments nouveaux. « Nous lui devons l'orgueil financier, la béatitude spéciale du milliardaire appuyé sur son portefeuille, comme l'orgueil d'un capitaine se fonde sur son armée... Le culte de l'or, cette passion qui a quelque chose de religieux par le caractère vaste et vague, indéterminé et illimité, des perspectives de bonheur que son objet lui fait entrevoir, est une fibre importante de l'âme humaine ». Bref « l'or est une religion malheureusement éternelle ». C'est du reste encore à lui que nous devons ces amours mystiques de la pauvreté son contraire, et c'est encore une réaction contre l'or, mais sous une autre forme, qui a produit cette passion violente du collectiviste marxiste caractérisée par la haine du capitaliste.

1. *Psychologie économique*, p. 307-312.

Tarde met même les services que la monnaie rend aux hommes bien au-dessus de ceux qu'il retire de l'électricité. C'est elle qui a permis de voyager avec facilité et sans danger et l'on sait de quelle utilité sont les voyages. C'est ainsi qu'on doit à l'argent « toute la largeur d'esprit, toute l'ouverture d'imagination et d'âme que donnent les voyages ». Elle a encore été « un grand agent d'émancipation », en contribuant à donner plus de liberté au serf, jadis attaché à la terre, et en transformant la nature du rapport des anciennes redevances entre le seigneur et le tenancier, pour faire tout simplement un créancier de l'un, un débiteur de l'autre : « Le paiement en nature est un lien personnel d'homme à homme ; il symbolise et complète l'homme... Mais un paiement en argent, c'est quelque chose d'impersonnel, de sec et de froid. » Au reste, cette substitution des paiements ne s'est faite que très lentement, par degrés, de proche en proche, de haut en bas, selon les lois générales de la descente des exemples.

C'est encore le même principe de la contagion des exemples qui a présidé à l'évolution économique de la monnaie ; elle a ainsi subi une foule de transformations avec d'importantes variantes, dont les principales sont : la monnaie en nature, la monnaie en métal, la lettre de change ou billet à ordre, le billet au porteur.

Mais l'argent est aussi un mauvais génie et Tarde lui reproche ses méfaits : il a fait surgir les armées permanentes, « créé le despotisme des temps nouveaux, adminis-

tratif et centralisateur, insidieux et envahissant » ; il a remplacé les vieilles démocraties terriennes par des démocraties ploutocratiques et profondément corrompues.

Il est deux notions dont la monnaie a spécialement altéré le caractère : la liberté et le droit.

La liberté, c'était l'indépendance fondée sur « la réduction du désir à un faisceau étroit de besoins simples et forts, que satisfait seule, mais que satisfait pleinement, la propriété d'un coin de terre ». Or, cette liberté terrienne, l'argent l'a pourchassée, parce qu'elle est le démenti de ses prétentions : « l'argent a brisé tous ces murs de clôture de désir ».

Parfois on voit encore de temps en temps un Rousseau ou un Tolstoï revendiquer les droits de cette vieille liberté rustique, mais bien en vain, car nos civilisés d'aujourd'hui croient s'émanciper non par l'anéantissement du désir, comme autrefois Zénon, mais par la complication infinie des désirs et en définitive par l'asservissement des pauvres au profit des riches de monnaie. Détachés ainsi de « l'idéal de la liberté terrienne, il ne leur reste plus qu'à courir à l'extrême opposé, à l'idéal de la liberté monétaire, celle du financier cosmopolite qui, véhiculé par les wagons-lits, est domicilié tour à tour dans tous les grands hôtels et toutes les belles villas à louer de l'univers entier ». Fascinées par cet exemple,

toutes les classes pauvres « rompent peu à peu la chaîne du bonheur ancien, de la simplicité sédentaire au champ natal, pour entrer à leur tour dans la voie de cette frénésie de locomotion, de cette fureur de navigation vers un port imaginaire. »

C'est une transformation aussi lente et profonde que l'or a fait subir à la notion de droit. Cournot a bien montré la « métémpsychose de la notion de droit quand elle passe de la bouche du juriste, surtout du juriste ancien, dans celle de l'économiste ». Le droit ancien est avant tout terrien : c'est le rapport de l'homme à la terre, à une terre appropriée, chère par-dessus tout, où reposent ses souvenirs, où germent ses espérances, qui le caractérise. Au contraire, l'économiste est dominé surtout par la préoccupation des rapports de l'individu avec l'argent ; ce droit est avant tout un droit monétaire.

A cette transformation, l'on doit reconnaître l'immense avantage d'avoir aidé à briser l'antique exclusivisme de la cité ou le protectionnisme féroce du fief, d'avoir élargi graduellement le domaine moral. Et peut-être qu'en définitive, nous évoluons vers une démocratie rurale caractérisée par une plus égale répartition des terres ; mais Tarde ne voit pas le bonheur futur dans la « nationalisation ou l'internationalisation chimérique du sol ».

C'est dans la liberté terrienne qu'il voit le bonheur ;

car en somme l'or n'a qu'un faux air égalitaire et libérateur, sans compter qu'il « est l'ennemi sourd de l'idée de patrie »... « L'amour de la patrie, de la *tellus patria*, qui a sa magie ensorcelante, sa valeur transcendante, sacrée et sans prix, avec tout ce qui émane d'elle, est le grand obstacle aux suprêmes entreprises de l'or qui osent enfin s'avouer » à notre époque de lutte ouverte entre le règne de l'or, père du cosmopolitisme et la puissance terrienne, foyer du patriotisme jaloux.

Il ne reste plus qu'à indiquer la loi principale qui régit le cours de l'évolution de la monnaie : c'est le passage continuuel d'une sphère de monnaies multiples à une autre sphère de monnaies moins nombreuses, ce qui entraîne par conséquent la diminution progressive des monnaies en cours et l'accroissement graduel du domaine propre à celles qui survivent. C'est en somme la loi d'unification générale et que nous avons vue régir toutes les institutions sociales : langue, religion, etc.

Ainsi donc ce sujet de la monnaie, sujet éminemment économique, se trouve lui-même postuler un fondement tout subjectif et montrer à merveille ce qu'il y a de psychologique dans les choses économiques. C'est parce qu'il s'agit d'un phénomène de psychologie, surtout inter-spirituelle, qu'une catastrophe quelconque atteignant une rente d'Etat par exemple entraîne l'effondrement de tous les cours. Si les causes de la variation des

1. *Psychologie économique*, p. 320-329.

valeurs de Bourse étaient objectives, la baisse ne devrait pourtant se limiter qu'au titre en question, ici à la rente d'Etat, les autres devant même se trouver plutôt rehaussés par comparaison. Aussi, conclut Tarde, « les palais de la Bourse sont ainsi, sans qu'il y paraisse, des laboratoires, continuellement actifs, de psychologie collective. »

7° *De la valeur intrinsèque de la monnaie.* — Dans ce chapitre de la monnaie, Tarde nous a encore montré des aperçus nouveaux, des vues originales notamment sur la psychologie des financiers et des habitués des Bourses, gens que l'on pourrait croire plutôt froids et de sens rassi et que nous voyons pourtant si passionnés et si fiévreux. L'application du point de vue psychologique semblait cependant au premier abord difficile à introduire dans ce problème si abstrait et de nature à réclamer une explication plutôt objective. Et en effet, la première solution qui fut apportée à ce problème fut des plus objectives ; elle consistait à admettre que la monnaie était la richesse par excellence. Cette solution que préconisait la théorie mercantile et dont les effets furent fâcheux, parce qu'elle était erronée, atteignit son apogée aux xvii^e et xviii^e siècles. Elle postulait pratiquement l'existence d'un protectionnisme étroit au point de vue du commerce international : il fallait éviter que le numéraire, la richesse par excellence, ne quittât le pays et au contraire favoriser l'industrie et les expor-

tations des marchandises de manière à faire affluer dans le pays les métaux précieux.

Cette théorie est complètement discréditée maintenant et Tarde n'a pas eu de peine à la sacrifier. Mais peut-être est-il tombé dans l'excès contraire et ne semble-t-il pas nous dire que par suite des désirs et des croyances, ces facteurs perpétuels de toute transformation économique et sociale, les monnaies, qui de multiples sont devenues dès maintenant très peu nombreuses, arriveront un jour à se fusionner complètement en une seule, or, ou billet de banque, dont la valeur consisterait tout simplement dans une croyance générale, dans un acte de foi universel ?

Nous admettons parfaitement que la monnaie n'est pas une marchandise comme une autre, qu'elle n'est pas toute la richesse, qu'elle n'est pas uniquement objective, et que dans la monnaie de papier notamment, sous toutes ses formes multiples, il entre une immense part de croyance ou de confiance, c'est-à-dire un élément subjectif ; mais il est assez risqué de ne pas tenir un compte plus grand du caractère objectif de la monnaie et spécialement de sa valeur intrinsèque. Il y a là, croyons-nous, une réédition, sous une tout autre forme naturellement, de la théorie, dite réaliste, reprise avec vigueur en ces derniers temps, par M. Nogaro principalement, et opposée à la théorie quantitative, admise en général par les économistes.

M. Nogaro (1) nous dit en effet que la valeur du numéraire dépend beaucoup plus des lois monétaires que de la production plus ou moins abondante des métaux précieux. Envisageant précisément la fameuse question du bi-métallisme, cet économiste prétend que la cause de la dépréciation de l'argent n'est pas tant l'afflux de ce métal sur le marché que la suspension de la frappe libre. Si l'on n'avait pas arrêté cette frappe de l'argent, les écarts entre l'or et l'argent n'eussent été que très faibles, de simples oscillations à peine sensibles. Mais cette mesure législative a précipité la chute de l'argent, du jour où elle en a interdit la frappe. La loi a donc pour M. Nogaro l'influence déterminante en toute question monétaire.

Gabriel Tarde ne nous parle pas de loi, mais de désirs et de croyances. Nous pourrions cependant indiquer qu'il n'y a peut-être pas une grande différence entre une loi, mesure généralement édictée pour être appliquée à toute une collectivité et d'ordinaire conforme aux besoins et aux aspirations de cette collectivité, et une croyance ou confiance, état d'âme de toute une collectivité également et souvent même plus impérieux que certaines lois. En tout cas, pour Tarde, c'est la croyance qui semble avoir l'influence déterminante et primordiale

1. M. Nogaro. *Revue d'économie politique*, octobre 1905 et 1908.

dans ces questions. Il y a là, comme dans la thèse de M. Nogaro, une méconnaissance de la valeur intrinsèque de la monnaie. Il serait plus exact d'adopter la théorie quantitative, de reconnaître que le caractère d'une bonne monnaie sera toujours d'avoir une certaine valeur réelle, qui peut servir de garantie dans les échanges nationaux et internationaux.

8° *La question du bi-métallisme.* — Une autre remarque nous semble également nécessitée par le peu d'importance que Tarde paraît attacher à la question du mono-métallisme et du bi-métallisme. Malheureusement ce sujet n'a pas été traité complètement dans ce chapitre et c'est surtout dans le livre des oppositions économiques que Tarde épuisera cette question à propos des oppositions monétaires (1). C'est encore un grief de plus contre le plan adopté par cet auteur.

En tout cas, ce grave problème du bi-métallisme semble n'avoir dans le système de Tarde qu'une importance minime : « par là s'offre à nous, dit-il, comme trop facile à être résolue pour être longuement discutée, la question du bi-métallisme et du mono-métallisme, qui est, de nos jours, la plus anxieuse des luttes de la monnaie avec elle-même ». Le problème en somme se réduit à ceci selon Tarde : Les monnaies luttent entre elles, régies en ceci comme partout par la tendance générale vers l'unification.

1. Tarde. *Psychologie économique*, t. II, p. 133-139.

Depuis bien des siècles que dure cette lutte, le résultat a été d'éliminer une grande quantité de monnaies et la lutte est à présent engagée entre l'or et l'argent. Et la solution qui s'impose, dans un avenir plus ou moins lointain ne peut être que l'établissement général du monométallisme or. C'est une solution assurément un peu simpliste.

CHAPITRE VI

LE CAPITAL

1^o *Définition, éléments essentiels du capital.* — La notion du capital est une notion complexe et confuse ; aussi pourrait-on énumérer ici une foule de définitions, car il n'est qu'un seul point sur lequel on s'accorde dans ces définitions multiples, c'est qu'il est un élément de la reproduction des richesses. Nous ne rappellerons pas toutes ces définitions, nous contentant de remarquer avec Tarde que dans toutes ces divergences des économistes, on peut trouver cette idée générale : « Le capital est cette partie des produits anciens qui est nécessaire ou utile aux services nouveaux (au travail) pour créer de nouveaux produits, soit semblables à ces produits anciens, soit différents de ces produits, mais toujours semblables à d'autres produits anciens ».

Or pour Tarde, la partie des produits anciens qui est absolument nécessaire à la production nouvelle, « consiste uniquement dans l'existence et la connaissance des secrets de métier, des méthodes de culture, des procédés employés pour l'extraction des matières

premières et pour la fabrication des outils ou machines propres à fabriquer les produits nouveaux ». Certes Tarde ne nie pas que cette découverte, que ces procédés techniques ont besoin de matières premières pour s'y appliquer ; mais en somme, la seule portion indispensable des produits anciens, c'est ce faisceau d'idées et d'inventions rassemblé dans le cerveau de l'inventeur. Ainsi pour la locomotive par exemple, la seule chose indispensable en toute rigueur pour sa production, « c'est la connaissance détaillée des pièces d'une locomotive, de la manière de les fabriquer et d'abord d'extraire les matériaux dont elles sont faites ».

Et c'est si vrai que si l'on suppose que subitement tous les ingénieurs américains viennent à perdre la mémoire de toutes leurs connaissances techniques, au milieu du prétendu capital colossal des Etats-Unis, machines perfectionnées, ateliers énormes, etc., ils ne parviendront à rien produire. Et empruntant une instructive anecdote à M. Carol Wright, Tarde nous montre l'Anglais Samuel Slater apportant en 1789 aux Etats-Unis, en une cargaison impondérable et invisible « tout le capital d'où la grande industrie américaine est sortie » ; c'étaient tout simplement les connaissances techniques suffisantes pour construire les premières machines à filer le coton.

C'est là le vrai, l'essentiel du capital, mais ce n'en

1. *Psychologie économique*, t. I^{er}, p. 330-335.

est pas le tout, deux choses en effet sont à considérer dans cette notion : « 1^o le capital essentiel, nécessaire : c'est l'ensemble des inventions régnantes, sources premières de toute richesse actuelle ; 2^o le capital auxiliaire, plus ou moins utile ; c'est la part des produits nés de ces inventions, qui sert, moyennant des services nouveaux, à créer d'autres produits ».

L'auteur emprunte alors à la botanique une image heureuse et frappante, dont il va du reste faire un usage continuel. Il compare le capital à la graine d'une plante et de même que dans cette graine, nous trouvons deux éléments différents et inégalement utiles : le germe et les cotylédons, celui-là absolument indispensable, ceux-ci très utiles seulement, de même nous trouvons ici un élément indispensable, le capital-germe, c'est-à-dire, le capital nécessaire, essentiel, intellectuel, bref le capital-invention ; et un élément utile, mais moins nécessaire, le capital-cotylédon, c'est-à-dire le capital auxiliaire, l'outillage, les matériaux, les approvisionnements, le capital matériel.

Dès lors, ces deux éléments diffèrent profondément, ils ne s'accroissent pas de la même façon : le premier « s'accroît par une dépense de génie et d'ingéniosité » ; le second par le travail et l'épargne. Ils se détruisent aussi différemment : pour détruire une invention, il faut ou bien une invention nouvelle qui substitue un nouveau produit à l'ancien, ou bien un

1. *Psychologie économique*, p. 335-338.

changement dans les besoins qui rende la première inutile ; mais le capital auxiliaire se détruit par une catastrophe physique quelconque : inondation, pillage, sinistre, etc.

Et tout ce qui altère le capital-germe porte atteinte du même coup au capital cotylédon : l'outillage adapté à l'invention ancienne se voit atteint comme elle par l'invention nouvelle. Et cela prouve bien l'importance du côté subjectif dans la notion du capital. Toutefois, la destruction du capital-invention est rarement complète et ne s'opère que graduellement ; ce n'est que peu à peu que l'invention nouvelle élargit son champ d'influence, s'appuyant nécessairement sur la force de l'exemple.

Et même, elle n'arrive jamais à détruire complètement l'invention précédente. Ainsi la navigation à vapeur a fort réduit la navigation à voile, mais n'a pu la détruire entièrement. « Il en est des inventions comme des populations qui, expulsées par des races conquérantes des vastes plaines qu'elles occupaient, se réfugient dans le cœur des montagnes où elles se défendent indéfiniment ». De ce fait découlent deux conséquences importantes : la loi d'accumulation des inventions et la loi de substitution, ainsi nommée par M. Paul Leroy-Beaulieu ; cette loi veut tout simplement dire que derrière l'invention nouvelle, l'ancienne veille toujours, prête d'ailleurs à reprendre son ancien domaine si l'exploiteur de la nouvelle abusait de son autorité et voulait la faire payer trop cher.

Toutefois le capital-invention subit des pertes au moins partielles, dues au remplacement de ces inventions par d'autres mieux adaptées aux besoins du public ou bien aux changements de ces besoins eux-mêmes par suite d'une mode passagère ou d'une nouvelle foi religieuse ou politique. Des ces deux causes de destruction, la première à coup sûr est toujours finalement un avantage social, puisque nous sommes en présence d'une meilleure adaptation ; mais la seconde ne devrait être qu'une exception et malheureusement la mode fantasque change utilement les goûts du public : ce ne doit être d'ailleurs qu'une anomalie passagère (1).

Le capital essentiel, « germe et source du capital matériel », c'est donc la connaissance des inventions utiles. Aussi doit-on rejeter l'idée de Lassalle pour qui la première origine du capital serait l'esclavage. Le capital est né de la première invention, de celle du feu qu'on a pu obtenir au début en opérant un certain frottement de matières et qui a été « la première richesse indéfiniment reproductrice des primitifs ». — Puis la cueillette des fruits sauvages a dû susciter l'idée d'en réserver quelques-uns pour la faim qui pouvait revenir plus tard. Cette conservation a provoqué ensuite l'ensemencement et partout la reproduction de ces fruits. Cette idée de mise en réserve est apparue tout aussi bien dans la chasse et dans la pêche, et par ces tâtonnements successifs, on a

1. *Psychologie économique*, p. 337-346.

découvert peu à peu les procédés heureux et féconds d'ensemencement, d'élevage, et ainsi s'est développé le capital-humain. Et il est manifeste que l'homme a dû commencer par capitaliser bien avant le régime esclavagiste dont l'apparition est liée à la constitution du régime pastoral.

Quant à l'idée de K. Marx, pour qui l'accumulation indéfinie des capitaux serait une loi constante de notre organisation économique, parce que le travailleur est spolié, son travail insuffisamment payé par le capitaliste, cette idée est inexacte. Ce qui s'accumule vraiment, c'est le « capital-germe, le legs des idées indestructibles du génie humain ; mais le capital-matériel se détruit et se reproduit à chaque instant. C'est donc au seul capital intellectuel que doit s'adresser la critique de Marx.

Or, la formation progressive de ce capital a pour cause le don et la dépense prodigue de soi, et non pas le vol, ni même l'épargne égoïste. C'est aux tribulations et aux fatigues des hommes de génie, à leur « surdoulleur » gratuite et non récompensée, que nous le devons. Ces inventeurs sont désintéressés et ce sont eux qui enrichissent le vrai capital humain, ne demandant d'ailleurs qu'un minimum très restreint de conditions nécessaires à leur libre activité scientifique : un certain degré d'aisance et de loisir, au besoin même héréditaire dans certains cas ; la connaissance des vérités déjà acquises.

1. *Psychologie économique*, p. 346-349.

Ces conditions, se trouvant réunies dans les cités commerçantes de l'Asie-Mineure, ont fait naître de très bonne heure les mathématiques et la physique et « l'aristocrate Archimède, parent de Hiéron... aurait été un mort-né social » dans une démocratie niveleuse. Et dans les temps modernes, tous les inventeurs d'utilités, les découvreurs de vérités ont été des « bourgeois ».

Ainsi donc le capital a sa source, non pas dans le *sur-travail* non payé de l'ouvrier, mais dans le loisir de l'homme libre, du « bourgeois », « le loisir, père du plaisir qu'ils ont eu à découvrir et à inventer, après le tourment douloureux de la recherche... » Et Tarde apporte ici d'après J.-B. Say le témoignage d'un homme d'Etat anglais qui déclarait que c'était Watt, plus encore que Wellington, qui avait triomphé de Napoléon : « Le génie industriel a battu le génie militaire. » En résumé, le capital essentiel dépend des conditions suivantes : le génie ou l'ingéniosité, condition fondamentale ; un certain degré de liberté, d'aisance, de loisir ; une instruction supérieure pour une élite.

2° *Propriété individuelle ou appropriation collective*. — Il est une autre condition que certains prétendent aussi indispensable : la propriété individuelle du capital exigée des économistes libéraux — ou à l'inverse — l'appropriation collective du capital, préconisée par les socialistes.

1. *Psychologie économique*, p. 349-352.

Quant au capital-invention, il commence par être la propriété exclusive de l'inventeur, puisque toutes les inventions naissent de l'individu ; mais toutes finissent à la longue par tomber dans le domaine commun, ce qui est d'ailleurs la condition presque nécessaire de leur conservation, si bien qu'ici l'on passe toujours de la propriété individuelle à l'appropriation collective. Quant au capital auxiliaire, l'individu peut l'entretenir et le conserver aussi bien que la collectivité et en fait l'initiative privée a toujours précédé l'initiative publique dans la mise en œuvre des inventions. Et par une généralisation lente et due aux rayonnements imitatifs, à la force de l'exemple, cette invention s'étend et tend quelquefois à devenir collective. Mais Tarde ne veut pas toucher ici à la question du socialisme et se contente de dire que la propriété individuelle a fait ses preuves relativement à la conservation et à l'accroissement du capital matériel, tandis que la propriété collective n'a pas encore fait les siennes.

Ce que l'on doit pratiquement réaliser, c'est faciliter aux hommes les plus capables le moyen d'acquérir les connaissances théoriques et pratiques et les ressources nécessaires pour les mettre en œuvre, c'est-à-dire l'accès de tous à l'enseignement théorique et technique et la diffusion du crédit combiné avec l'association.

On devine maintenant quelle réponse Tarde, étant donné son système, devra faire aux théoriciens marxistes

pour qui les ouvriers auraient droit de se partager tout le produit de leur travail combiné avec celui des machines qu'ils surveillent, mais qu'ils n'ont ni inventées ni fabriquées.

En bonne logique, on devrait décider que le travail de ces ouvriers ne doit être payé qu'en raison de sa seule durée ou de sa seule intensité. Car cette machine qu'il n'a ni inventée, ni fabriquée, l'ouvrier ne peut exiger que le jeu en soit gratuit, ou que lui seul bénéficie de son fonctionnement.

Mais en fait, le seul problème pratique à considérer ici, c'est de savoir dans quelles proportions le propriétaire de la machine, l'ouvrier et le consommateur bénéficieront de son travail. Or l'apparition et l'adaptation d'une invention nouvelle produisent trois effets : 1° Un accroissement du bénéfice des entrepreneurs ; 2° une hausse des salaires de l'ouvrier, dont le prix, dit M. Levasseur, tend toujours à s'élever avec la productivité du travail ; 3° un avantage évident pour le consommateur, qui pourra se procurer un article meilleur ou moins cher. Et si rien n'est plus variable que la proportion de ces trois éléments, il est certain que les gains de l'entrepreneur fort considérables au début de l'exploitation de l'invention nouvelle vont diminuant avec la vulgarisation de cette invention, tandis qu'au contraire, le salaire de l'ouvrier progresse, ainsi que l'avantage du

1. *Psychologie économique*, p. 352-357.

consommateur : et M. Paul Leroy-Beaulieu a vu là avec raison une des lois économiques fondamentales.

Dans la question des intérêts des capitaux, il importe de rappeler que la distinction du capital et du revenu s'est modelée sur celle de la terre et des fruits. Et précisément M. Kovalesky dans son ouvrage sur la « coutume des Ossètes », montre que les prêts de bétail y ont précédé ceux d'argent et leur ont même donné le modèle à suivre. On peut dès lors comprendre pourquoi le prêt d'argent exige-t-il au début des sociétés un taux si énorme de l'intérêt. Puis après les bestiaux, les esclaves ont été un capital que l'on plaçait à intérêt : à Rome, à Athènes, cela se faisait couramment, et ce capital servile s'accroissait surtout en temps de guerre par la réduction des vaincus. Enfin, on est peu à peu parvenu au capital monétaire actuel, produisant encore de l'intérêt, mais un intérêt dont le taux devient de moins en moins élevé.

3° *Rapports entre le cycle monétaire, le cycle des travaux et le cycle des capitaux.* — Et puisque nous parlons de la monnaie, cet instrument d'échange par excellence, rappelons ici son caractère principal qui est de circuler sans cesse, de revenir à chaque cycle productif dans les mains d'où elle est sortie : c'est ce que Tarde appelle la rotation monétaire. Et précisément ici Tarde met de nouveau en relation la rotation des travaux avec

1. *Psychologie économique*, p. 357-367.

celle des besoins et celle des capitaux. Il remarque que la rotation monétaire chevauche à la fois sur les deux autres et en est cependant bien distincte. C'est la monnaie qui, dans les sociétés autres que la famille, permet de faire correspondre les travaux aux besoins ; grâce à elle seulement, les travailleurs trouvent à acquérir ce dont ils ont besoin. C'est le capital monétaire qui permet de réunir les deux éléments nécessaires et séparés de la production : le travail et les moyens de production, en passant de main en main pour revenir aux mains d'où elle est partie. Ce cycle monétaire s'opère en même temps que la rotation des travaux.

Enfin le cycle monétaire, comme les deux autres cycles, est régi par une tendance à l'agrandissement et à l'accélération de sa rotation. Et Tarde cite comme exemple l'incroyable rapidité avec laquelle est sortie de terre la dernière exposition universelle.

Ces cycles divers sont bien des réalités tangibles et évidentes. Ainsi quand le cycle monétaire se ralentit par force, faute de monnaie suffisante, on voit aussi se ralentir le cycle des travaux et celui des besoins : il y a crise économique. Si au contraire une découverte ou un trafic fécond jette sur le marché une grande quantité de monnaie, la rotation des travaux et des besoins se trouve du coup stimulée.

Au reste, tous phénomènes financiers et monétaires, toutes ces notions de travail, monnaie et capital, ainsi que tous les phénomènes sociaux en général, procèdent

« de l'action intermentale grâce à laquelle les exemples se répandent d'abord et s'enracinent ensuite en habitudes ou en coutumes ».

4° *Le Crédit*. — Et ce caractère psychologique éclate encore dans le dernier phénomène qu'il nous reste à analyser ici : le crédit. C'est qu'en effet la véritable source du capital matériel, dès les âges les plus lointains, « est un acte de foi et de confiance, premier embryon du crédit, qui est manifestement l'âme de la vie productrice des sociétés civilisées ». Le fait économique essentiel et initial, ce n'est pas seulement l'échange, comme on le prétend ; car il ne favorise et ne développe directement que la consommation. L'agent direct de la production, c'est le contrat de prêt, tout aussi initial et fondamental que celui d'échange : par l'échange, on se rend service, mais en se défiant ; par le prêt, on se confie.

Et chez les primitifs, on prête beaucoup plus encore qu'on échange. Ce sont d'abord des prêts d'outils, de denrées : en général, plusieurs travailleurs pauvres empruntent à un voisin riche, gratuitement en apparence, mais rémunéré en fait par de fréquents petits cadeaux.

« C'est là le premier rudiment de l'intérêt des capitaux » et sans ces prêts en nature, la production eût été arrêtée chez les populations non civilisées ; le prêt y sert donc plus que l'échange à activer la production. En-

1. *Psychologie économique*, p. 367-377.

suite vient le prêt des bestiaux et finalement l'ère capitaliste avec ses prêts d'argent : toute industrie donc, tout commerce et tout crédit est un prêt et partant un acte de foi.

Et la monnaie elle-même, instrument de l'échange, impliqua au début « une dépense considérable d'acte de foi », chez le sauvage qui pouvait craindre de ne pouvoir échanger plus tard l'article qu'il acceptait alors comme un moyen d'échange, tout aussi grande que chez le banquier actuel qui encaisse le billet qu'on vient lui présenter ; l'échange implique toujours une sorte de crédit. « Ainsi l'âme de toute industrie, comme de toute religion, comme de tout pouvoir et de tout droit, comme de tout art, c'est la foi. Elle suscite les passions et les besoins encore plus peut-être qu'ils ne la stimulent. »

Quant au capital-invention, on ne saurait en toute rigueur le prêter ou l'échanger ; car en le communiquant à autrui, on ne s'en dépossède pas : il y a là émanation, non aliénation. Et pourtant sa possession exclusive est un bien souvent très important. Au début des sociétés, dans les familles primitives, on garde jalousement ces secrets de fabrication, de remèdes, etc., pour les transmettre héréditairement, tandis qu'on acceptera volontiers de prêter tout ce qui touche au capital-matériel. Et si ces secrets finissent par se généraliser, ce n'est

1. *Psychologie économique*, p. 376-380.

pas par vente ou par échange, mais par indiscretion ou par la voie d'une confiance amoureuse.

5^o *Appréciation.* — Ce chapitre apporte une contribution respectable aux théories anticollectivistes ; car cette division qui caractérise bien l'œuvre de Tarde entre le capital-invention et le capital-outillage infirme assez la thèse de l'appropriation collective. Cette division est en effet bien étayée par les diverses considérations sur l'invention dont toute l'œuvre de Tarde est remplie.

Cependant Tarde n'est pas à l'abri du reproche d'exagération. Il semble que l'invention, ce grand facteur, clef de tous les mystères, ait exercé sur lui un effet un peu analogue, qu'on me permette la comparaison, à celui du mirage sur certaines natures.

Quoi qu'il en soit, il paraît assez difficile d'admettre que les procédés techniques de la production soient plus indispensables que les matières ou les forces naturelles nécessaires à cette production. L'ingénieur, malgré ses connaissances multiples, l'agriculteur en dépit de ses méthodes fécondes, bref tout inventeur, quel qu'il soit, reste impuissant s'il n'a pas les matières premières, les outils, les semences nécessaires à toute production ; et son impuissance est aussi grande que celle d'un individu qui disposerait du plus riche appareil producteur, mais qui serait dépourvu de connaissances et d'intelligence. Certes, Tarde a un peu trop ravalé le capital-outil ou capital auxiliaire et par ailleurs exalté merveilleusement le rôle de l'invention.

En tout cas, nous devons lui savoir gré d'avoir réhabilité le travail de l'inventeur, de l'intellectuel, de l'homme de génie et même du patron ou de l'entrepreneur, travail dont les théories collectivistes avaient singulièrement contesté l'utilité et la supériorité. Les disciples de Karl Marx en effet semblaient n'accorder la prépondérance qu'au travail matériel, au travail de reproduction, dirait Tarde, et ne voyaient dans le capital que l'accumulation, « la cristallisation » de ce travail. Bien mieux, nos syndicalistes modernes, appliquant peut-être plus logiquement encore que les marxistes les doctrines de K. Marx, basées uniquement sur les besoins et les intérêts et non sur des idées ou des sentiments, — nous reverrons plus loin cette question — nos syndicalistes de la C. G. T., se séparant sur ce point de Bernstein, partisan d'une simple évolution démocratique et réformiste, veulent, dit M. Berth, « d'une évolution créatrice de formes sociales nouvelles, d'une évolution révolutionnaire » (1) à tel point qu'ils réclament, ajoute M. G. Sorel, une organisation de producteurs qui font leurs affaires eux-mêmes sans avoir besoin d'avoir recours aux lumières que possèdent les représentants des *idéologies* bourgeoises (2). Voilà qui est catégorique : point d'entente avec les patrons et les capitalistes, ni même avec les intellectuels et les politiciens. « Il est

1. Berth. *Mouvement socialiste*, mai 1908, p. 393.

2. G. Sorel. *Décomposition du marxisme*, p. 60-61.

amusant, remarque judicieusement M. Gide, de noter que cette conception d'un socialisme exclusivement ouvrier, non seulement anti-capitaliste, mais violemment anti-intellectualiste et « qui doit répondre aux avances des bourgeois par la brutalité la plus accentuée » est due exclusivement à un groupe d'intellectuels, d'esprit infiniment subtil et qui se réclament de la philosophie bergsonnienne » (1). Il suffit d'indiquer que M. Lagardelle dirige la revue qui représente ce groupe, le *Mouvement socialiste*.

Malgré tout, la tendance est précise et l'on ne saurait contester la grande influence de la C. G. T., sur le monde du travail. Aussi devons-nous approuver Tarde d'avoir relevé si brillamment le rôle de l'inventeur et d'avoir ainsi réhabilité le capital.

1. Gide et Rist. *Histoire des doctrines économiques*, p. 555.

Livre deuxième

L'OPPOSITION ÉCONOMIQUE

Nous venons d'envisager les phénomènes économiques sous l'aspect de leurs répétitions ; il faut à présent les étudier au point de vue de leurs oppositions. C'est dans cette nouvelle partie de sa *Psychologie économique*, que Tarde édifie sa théorie de la valeur, conflit de jugements et de désirs dans l'esprit des individus, et qu'il envisage les luttes proprement économiques, connues spécialement sous le nom de crises ou de rythmes, quand ces conflits de jugements et de désirs se produisent entre individus et groupes d'individus différents. Dans cette partie rentrent donc les oppositions des produits avec les produits, des besoins avec les besoins. Tarde étudie aussi les oppositions monétaires, financières, qui consistent en conflits de la monnaie avec elle-même, ou en désaccords de la monnaie avec les besoins et les marchandises.

C'est dire que nous devons aborder de suite la théorie de la valeur, puis nous jetterons un coup d'œil sommaire sur ces diverses oppositions.

I. — *Théorie de la valeur.*

II. — *Les luttes économiques.*

CHAPITRE PREMIER

THÉORIE DE LA VALEUR (1).

I. — PRÉLIMINAIRES. — COMBATS INTIMES

« La théorie des prix, nous dit Tarde, c'est la théorie de la valeur comprise comme lutte de désirs et sacrifice des désirs moindres à un désir plus fort. » La notion de prix signifie au fond une concurrence et un sacrifice de désirs, dans le cœur de chaque individu. Ainsi un amateur d'art va périr dans un incendie ; il a deux tableaux de maître qu'il voudrait sauver, mais il n'a le temps que d'en décrocher un seul ; il voue l'autre aux flammes. Celui qu'il aura ainsi préféré sauver a pour lui plus de prix que l'autre. Il y a eu chez cet individu un combat de désirs et de croyances et ce n'est qu'après un syllogisme tout mental que notre amateur s'est décidé à emporter le premier tableau. Aussi Tarde affirme-t-il qu'il n'y a pour ainsi dire pas un seul acheteur qui n'ait fait précéder d'un syllogisme analogue son achat,

1. Tarde. *Psychologie économique*, t. II, p. 10-57.
Logique sociale, chap. VIII.

qui n'est en somme que le dénouement d'un duel entre ses désirs et ses croyances. Ce sont ces combats qui constituent ce qu'il y a d'essentiel dans l'idée de valeur, et c'est « à tort qu'on a voulu la fonder exclusivement sur le fait objectif de l'échange » ; car en somme en dehors de l'échange, l'idée de valeur-prix subsisterait parfaitement. Le barbare qui veut assiéger tel domaine voisin a d'abord songé aux difficultés que vont lui *coûter* cette entreprise et s'il met son acte à exécution, c'est qu'il attribue à ce domaine « une *valeur de spoliation* en quelque sorte, mesurée à ce que sa conquête lui coûtera ». De même, sous un régime communiste, les bons de toutes sortes qui remplaceront la monnaie, conserveront quand même une certaine « valeur de répartition, appréciée très inégalement ». Voilà bien affirmé le caractère psychologique de la valeur, et comme on le voit, c'est une théorie toute subjective que Tarde va édifier.

II. — PROBLÈME CAPITAL

Le problème capital de la théorie des prix est double :

1° Pourquoi sur un même marché, un article ou un service donné a-t-il un prix égal pour tous ? En fait cependant, dans beaucoup d'occasions, le prix des mêmes choses est inégal pour les diverses classes de consommateurs. Ainsi certains chirurgiens font avec raison payer plus cher leurs clients plus riches ; de même

l'Etat qui proportionne l'impôt à la fortune présumée du contribuable. De même là où existe le marchandage, le prix est inégal pour les divers acheteurs ; mais peu à peu cette habitude disparaît, remplacée avantageusement par l'usage du prix fixe. Or, ce prix fixe se trouve forcément le même suivant les diverses classes de clients. Il en est ainsi parce que ce prix fixe a pris naissance dans la vie urbaine et que celle-ci « est un perpétuel échange d'exemples, une comparaison incessante de nous avec autrui, qui nourrit et développe en chacun de nous le besoin d'être traité comme les autres, de ne pas payer plus cher que les autres ». Et ainsi, le prix tend à devenir de plus en plus uniforme.

2° « Pourquoi ce prix, s'il est stable, a-t-il pour effet de rendre le nombre des exemplaires offerts de cet article ou de ce service égal au nombre des preneurs ? »

Il faut d'abord noter une certaine marge, parfois énorme, entre le prix minimum au-dessous duquel le marchand ne peut livrer sa marchandise sans désavantage et le prix maximum que les consommateurs sont décidés à ne pas dépasser : c'est dans ces limites que vont jouer les oscillations du prix. Cette marge et ces oscillations, quelle est leur raison d'être et la loi qui les régit ?

Il est un phénomène qui complique singulièrement ce problème, « c'est la diversité et l'inégalité proportionnelle des goûts et des opinions des individus », ainsi que l'inégalité de leurs fortunes. Aussi supposons

d'abord pour plus de simplicité que tous les acheteurs, sur un marché donné, aient une fortune égale et un désir de même intensité vis-à-vis de l'objet convoité, ainsi qu'une égale confiance en la qualité de ce produit. Il y aura dès lors dans le cœur de chaque acheteur une lutte interne analogue et le prix maximum s'imposera dans l'espèce : le fabricant « produira plus ou moins suivant le nombre des acheteurs prévus, mais le prix ne variera pas » (1). Dans ce cas, la concurrence n'a aucune influence sur le prix ; à moins que nous soyons en présence de civilisés, mis en rapports continuels et sachant combien ils ont de compétiteurs relativement à tel objet. « Il se produira alors, en chacun d'eux, un avivement de son désir par la contagion du désir d'autrui ». C'est ainsi que dans une salle de ventes, cette exaspération mutuelle des désirs peut faire monter le prix très haut. Nous sommes dès lors en présence d'un phénomène de psychologie collective et le prix résulte ici « non d'une concurrence des acheteurs, mais d'une concurrence des goûts, des besoins, des désirs, des jugements, en chacun d'eux ».

Considérons maintenant la réalité des faits, c'est-à-dire le marché tel qu'il est, avec sa diversité de besoins et de goûts, de pauvreté et de richesse. Le problème se compliquera, mais la vraie solution sera toujours la cause psychologique. Avant de se décider, l'acheteur

1. *Logique sociale* : « l'économie politique ».

passer rapidement en revue l'image de ses diverses fantaisies à satisfaire, les pèse mentalement et ce n'est que si son désir se fortifie qu'il achète son objet. Ainsi « le prix ne s'élève pas en raison du nombre des gens qui ont envie de posséder l'article ; mais bien en raison de l'intensité de leur désir combiné avec le niveau de leurs ressources pécuniaires ».

Entrons davantage dans le problème et demandons-nous comment le marchand, que Tarde suppose monopoleur, va fixer son prix. Sa marchandise est d'ailleurs par hypothèse en nombre limité et momentanément inextensible. On peut en tout cas affirmer qu'il veut vendre tous ses articles et le plus cher possible. Il voudrait bien établir divers prix, les uns plus élevés pour attendre les riches, sans que ces prix soient éliminatoires. Les autres plus bas pour lui permettre de trouver une clientèle nombreuse en se mettant à la portée des classes pauvres. Mais l'état de nos mœurs exige que le prix soit unique. Aussi notre négociant devra se préoccuper avant tout des acheteurs les plus pauvres, des moins désireux parmi ceux dont il a besoin pour écouler ses produits, et faire en sorte que le prix ne leur paraisse pas trop élevé, sous peine d'être éliminatoire.

On voit dès à présent le point commun qui existe entre cette théorie et celle de l'utilité finale de l'école autrichienne. Tarde reconnaît lui-même qu'elles s'attachent toutes les deux à la considération d'une limite. Il loue la

théorie autrichienne d'avoir affirmé que la valeur a son fondement dans le désir, et sur ce point il se reconnaît en parfait accord avec M. Gide (1), auquel il emprunte d'ailleurs l'explication de cette théorie à la mode. « Prenons l'exemple classique de l'eau. Imaginons la quantité d'eau dont je puis disposer journellement distribuée en 5, 6, 10, 20 seaux rangés sur mon étagère. Le seau n° 1 a pour moi une utilité maxima, car il doit servir à me désaltérer; le seau n° 2 en a une, grande aussi, quoique moindre, car il doit servir à mon pot-au-feu; le seau n° 3 moindre, car il doit servir à ma toilette, etc., le seau n° 6, à arroser le pavé de ma cuisine. Supposons que le sixième seau soit le dernier et que, mon puits ne pouvant en fournir davantage, je ne puisse m'en procurer d'autre; je dis qu'en ce cas, chacun des seaux aura une certaine valeur, mais que cette valeur ne pourra être plus grande que celle du dernier. Pourquoi? Parce que c'est celui-là surtout dont la privation peut me toucher. Si, en effet, le premier seau, celui qui devait servir à ma boisson, vient à être renversé par accident, vais-je crier miséricorde en disant que je suis condamné à mourir de soif?... Il est clair que je ne me priverai pas de boire pour cela; seulement je suis obligé de sacrifier pour le remplacer un autre seau. Lequel? Naturellement, celui qui m'est le moins utile, le seau n° 6. Voilà pourquoi celui-là détermine la valeur de tous les

1. Gide. *Eléments d'économie politique*.

autres ». Il en sera de même si tous les individus sont en relation d'échange et placés dans la même hypothèse : le prix véritable de l'eau correspondra à l'utilité du sixième seau.

Mais cette théorie, dit Tarde, laisse le problème du prix irrésolu ; elle ne nous indique pas quel sera le prix résultant de cette utilité finale. En fait au début, le producteur, qui hésite à fixer son prix, ne connaît jamais avec certitude, au début du moins, l'inégalité des désirs et de fortune de son public. Il établit d'abord son prix selon ses prévisions plus ou moins fondées et ensuite l'expérience lui indiquera vite le prix le plus avantageux et qui deviendra définitif.

Et si l'on suppose maintenant que l'article se prête à une fabrication illimitée, le problème devient assurément encore plus compliqué ; car nous avons ici deux inconnues : quelle quantité produire, quel prix établir ? Mais là encore « on revient toujours à une pesée approximative et à une concurrence de désirs ou de jugements, à des chocs intérieurs de syllogismes implicites ou explicites ».

Tarde a supposé qu'il était en présence d'un négociant monopoleur, breveté. Et c'est en somme le seul cas qu'il faille selon lui envisager ; car il déclare invraisemblable l'hypothèse de la concurrence des producteurs, concurrence qui aurait, selon les économistes, la vertu magique d'abaisser les prix, presque jusqu'au coût de fabrication, pense même Stuart Mill. Mais dit Tarde,

cela n'est pas exact ; car ces producteurs s'entendront plutôt pour former des trusts, ce qui se fait sur une vaste échelle en Amérique. Au reste, constate M. Paul de Rouziers, loin d'abuser de leur liberté d'action, ces grands rois des trusts tâchent de plaire au public par la modération de leurs tarifs (1).

Et même si l'on suppose une concurrence entièrement libre des producteurs, le prix ne descendra pas jusqu'au coût de production, mais « jusqu'au point où le bénéfice des producteurs serait moindre que les bénéfices qu'ils désireraient et espéreraient faire en se livrant à d'autres genres de fabrication, moyennant la vente de leur marchandise actuelle ». Et l'on peut voir ainsi de grands magasins vendre des objets au-dessous du coût de production, aux fins de saison notamment, ou bien des commerçants malheureux liquider leurs fonds à des prix inférieurs. Forcés de vendre à bref délai, ces derniers en effet abaissent le prix jusqu'à ce que la clientèle vienne, « le désir d'avoir l'article cessant d'être combattu en elle par des désirs plus forts ».

Contagion et suggestion. — Il faut pour compléter cette étude que nous disions quelques mots des phénomènes de contagion psychologique, de ce « continu et invisible passage d'états d'âme », de cet échange

1. Paul de Rouziers. *Les industries monopolisées aux États-Unis.*

d'excitations, de persuasions qui précède les échanges commerciaux, influe sur leurs conditions, phénomènes propagés par la conversation, les journaux et l'exemple. Tout ce qui influe donc sur ces états psychologiques des acheteurs et des inventeurs doit être regardé comme facteur du prix, car c'est par des comparaisons de désirs et de jugements que se détermine le prix. Et ces faits qui influent ainsi sur l'âme des acheteurs sont bien connus ; ce sont : la vue des objets, la lecture des réclames, des prospectus et aussi les suggestions de personne à personne avant ou après le marché. Ce facteur, très important dans les transactions primitives, joue encore un rôle manifeste à notre époque de la civilisation et du prix fixe. Dans tous nos marchés, le don d'être persuasif et convaincant réussit toujours, quand le prix n'est pas fixe et même quand il est fixe, « il n'est en partie que la consécration d'habitudes prises sous l'empire antérieur d'influences analogues, multiples et accumulées ». En réalité donc, il n'est pas de prix qui n'ait été fixé par quelques volontés dominantes qui se sont emparées du marché. Bien mieux, il semble même qu'avec les moyens d'actions si rapides, la presse, le téléphone, cette influence d'un prestige personnel aille en augmentant : « le boniment des charlatans de l'annonce et de la réclame va chercher ses dupes dans une immense région ». Aussi peut-on affirmer que la conversation, par les moyens immenses et variés dont elle s'exprime, est un facteur considérable de la fixation des prix : c'est elle

qui répand ces vastes courants de mode, qui propage ces mêmes goûts et ces mêmes désirs des acheteurs et des vendeurs, et qui permet « à la grande industrie et au grand commerce de déployer leurs ailes. »

III.— LE JUSTE PRIX

Or, nous dit Tarde « c'est surtout en contribuant à former, à préciser, à généraliser l'idéal du juste prix que la conversation agit indirectement sur le prix réel des choses ». Les journaux, les livres, les théâtres l'alimentent et l'attisent sans cesse et ainsi se fonde l'opinion publique qui oppose aux prix et salaires existants les prix et salaires qui devraient exister, c'est-à-dire le juste prix au prix réel. Cette idée du juste prix a toujours influé sur le prix réel, tendant sans cesse à diminuer l'écart entre eux deux. Cette idée a, notamment dans notre société égalitaire, contribué à faire baisser les gros traitements et hausser les petits, remarque justement M. Leroy-Beaulieu. Et Tarde lui attribue une action bienfaisante. Il reproche aux économistes classiques d'avoir voulu l'éliminer, en soutenant que le prix *naturel* ou *normal* est le prix auquel aboutit la concurrence la plus libre, la plus effrénée. Ils n'ont pas vu que le travail, « cette marchandise d'un caractère particulier » est aussi bien influencé par des motifs extra-économiques, par des éléments moraux, surtout quand il s'a-

git de salaires, par le sentiment de la sympathie de l'homme pour l'homme. C'est pourquoi l'on doit reconnaître que l'idée du juste prix est un des facteurs essentiels du prix réel.

Mais on ne saurait, sous prétexte de justice, abaisser le bénéfice du chef d'industrie au niveau du salaire de ses ouvriers. En effet, ce chef d'industrie, surtout à notre époque, est en même temps une sorte d'inventeur. Et quant à l'inventeur lui-même, il est assez difficile de dire quel est le prix de son invention. Une invention n'est en somme « qu'un entre-croisement d'imitations différentes qui se sont fécondées mutuellement dans un cerveau ». Dès lors, tous les auteurs des inventions antérieures se trouvent collaborateurs du nouvel inventeur, qui ne saurait partant prétendre revendiquer les bénéfices intégraux de son invention. Aussi pour fixer le prix de cette invention, il faut s'en rapporter à « l'état d'âme de l'inventeur et à celui des compétiteurs à l'achat de son invention. Le prix maximum qu'il pourra obtenir d'eux dépendra du degré de la foi qu'ils ont dans les bénéfices à tirer de l'invention offerte, combiné avec l'intensité du désir d'acquisition qu'ils éprouvent et avec la fortune dont ils disposent ». En somme, il s'agit toujours de mettre en balance des poids de désir et de croyance, semblables ou différents, égaux ou inégaux. C'est là l'idée fondamentale de la valeur d'après Tarde, c'est ce qu'il nous a prouvé dans cette partie de la psy-

chologie économique, ainsi que dans son livre la *Logique sociale* (1).

IV. — ERREUR ET INSUFFISANCE DE LA THÉORIE OBJECTIVE

Avant de terminer sa théorie psychologique de la valeur, Tarde a voulu prouver qu'il était impossible de rendre compte des prix réels par des considérations purement objectives, en apportant l'exemple des ventes à terme, à découvert. Ces ventes faites à la Bourse par des spéculateurs financiers, exercent une influence certaine sur les prix de vente du commerce, notamment sur le prix des céréales, du coton, des lainages, etc. Or, ici ce qui fait hausser ou baisser le prix des articles ce n'est pas la quantité réelle des marchandises offertes ou demandées, c'est la quantité supposée; ce n'est pas l'insuffisance ou la surabondance réelle de la récolte du blé, c'est l'opinion répandue dans le public d'ordinaire par des mensonges de presse financière et « surtout par des manœuvres frauduleuses de Bourse, relativement à cet excès ou à ce déficit. » Et avant l'institution de ces Bourses, qui fixent « tyranniquement le prix du blé », on voyait tout simplement quelques accapareurs drainer les moissons ou emmagasiner les récoltes, afin de créer l'apparence d'une disette tout artificielle et le

1. Tarde. *La logique sociale*, chapitre VIII.
Revue d'économie politique, 1888.

résultat était infailliblement de hausser le prix du blé, comme si la disette avait été réelle.

Aussi Tarde ne veut pas entendre parler de la fameuse loi de l'offre et de la demande que l'on a longtemps regardée « comme la clef d'or de la théorie de la valeur ». C'est une « formule vague et commode... de la manière dont s'opèrent les variations des prix », mais qui ne donne pas du tout « la cause de ces variations ». Pourquoi, en effet, une valeur baisse-t-elle quand elle est offerte par un plus grand nombre de vendeurs et pourquoi hausse-t-elle quand elle est demandée par un plus grand nombre d'acheteurs ? Cette question doit s'entendre ainsi : pourquoi à tel moment le nombre des offreurs s'est-il trouvé accru ? et pourquoi le désir des acheteurs par exemple a-t-il augmenté ? La seule réponse à cette question ne peut être apportée que par une théorie psychologique de la valeur. Pour éclaircir son idée, Tarde prend l'exemple de la viande dont le prix a augmenté, bien que la viande soit beaucoup plus offerte, alors que le prix des autres produits et du blé notamment ont baissé sensiblement. La raison de cette hausse du prix de la viande tient à ce que « l'étalon de vie s'est élevé » : les savants ont montré l'importance de la viande dans l'alimentation ; puis les idées démocratiques ont proclamé l'égalité de tous, ainsi que le droit de l'ouvrier à un certain confort. Voilà les vrais facteurs de cette hausse du prix de la viande.

Ce n'est pas non plus le montant des frais de pro-

duction qui détermine le vendeur au moment où il fixe son prix. Il se règle sur l'intensité du désir d'acquisition qu'il estime d'après certains signes, exister chez un nombre suffisant d'acheteurs éventuels et sur leur degré de fortune d'après les évaluations approximatives qu'il en peut faire. Et en fait très souvent, un produit nouveau est d'abord vendu très cher, puis peu à peu le prix s'abaissera.

Enfin, contrairement à l'opinion de Ricardo, de K. Marx et de Carey, G. Tarde déclare que dans l'estimation de la valeur des choses, on n'a jamais tenu compte de la dose de travail fournie par l'ouvrier. Au reste, cette théorie ne saurait trouver une commune mesure valable. La seule commune mesure qu'on pourrait adopter est toute psychologique : c'est la quantité du désir satisfait par le produit du travail, car on sait que le désir reste toujours le même.

Aussi Tarde conclut-il : « Nous savons... que la valeur a toujours été causée par des désirs et des croyances qui ont changé d'âge en âge ; que les mutations de désirs et de croyances, de besoins, sont fonction d'inventions et de découvertes successives ; et que jamais le degré d'*utilité crue* d'un produit obtenu grâce à celles-ci, j'entends d'utilité relative et comparée à celle des autres produits à sacrifier pour l'acquérir n'a cessé d'être le fondement du prix ». Et ailleurs : « C'est d'un grand nombre de ces combats intérieurs, de ces crises sourdes et cachées, que sort le prix, leur dénouement ».

V. — COMPLÉMENTS APPORTÉS PAR M. ALFRED DE TARDE

Cette théorie du juste prix que nous venons d'aborder a été brillamment reprise par M. Alfred de Tardé dans une thèse très intéressante et que la Faculté de Paris a couronnée en 1906. Nous devons donc dire quelques mots de cet ouvrage et apporter quelques compléments à cette théorie. Aussi bien nous ne sortirons pas de notre sujet, car c'est la pure doctrine de Tardé que nous voyons exprimée dans cette thèse. Je n'en veux d'ailleurs pour preuve que la dédicace mise par l'auteur en tête de son livre : « A la mémoire vivante de mon père, Gabriel Tardé, je dédie ces pages *tout imprégnées* de son souvenir et de son enseignement. » Au reste, la solution à laquelle est arrivée M. Alfred de Tardé est absolument conforme à la doctrine psychologique de son père : « L'idée du juste prix, écrit-il, c'est donc la forme même du jugement de valeur dans la conscience, et le contenu de cette idée dépend, comme le contenu du jugement de valeur, de l'état des consciences individuelles, dont il suit les modifications successives ». On le voit, Tardé n'a pas professé d'autre doctrine que celle-là.

Cette thèse nous met cependant plus en évidence peut-être tout le fond de la doctrine de notre sociologue

1. Alfred de Tardé. *L'idée du juste prix*, p. 11, 238.

et nous explique en tout cas d'une manière plus précise ce que Tarde devait penser des théories sur la valeur qui ont précédé la sienne.

M. Alfred de Tarde fait en effet une rapide histoire de ces diverses théories. Cette étude l'amène à distinguer deux courants bien distincts, deux groupes opposés des économistes. Le premier et le plus important, florissant surtout en Angleterre, « fonde la valeur sur le travail ou sur les frais de production qui se résolvent en travail » (1). Locke, Cantillon, Smith, Ricardo, Mac Culloch, Thompson, Stuart Mill et Marx n'ont pas en définitif professé d'autre théorie ; de même Proudhon et toute l'école classique française, si connue par son prix de concurrence. Bastiat a seul fait exception et s'est plutôt rapproché du second courant, qui trouve la source et la mesure des valeurs dans l'esprit de l'individu. Cette doctrine psychologique a été entrevue par nos philosophes du XVIII^e siècle et notamment par Condillac et Turgot ; mais c'est surtout vers la fin du siècle dernier qu'elle a été développée avec succès par Stanley Jevons, Walras, Karl Menger, Boëhm Bawerk. Aussi est-elle connue sous le nom de théorie psychologique, ou encore d'école autrichienne, ou d'école subjective par opposition à la précédente, dite théorie objective de la valeur.

Les théories objectives veulent réduire la valeur à des

1. Alfred de Tarde. *L'idée du juste prix*, p. 238.

termes purement objectifs. Les doctrines classiques notamment, l'école de Smith et de Ricardo, l'école de Say, nient l'influence de la justice dans la détermination de la valeur. Pour ces auteurs, il n'y a qu'un prix, le *prix naturel*, qui lui, s'établit par le plein jeu de la liberté, par la concurrence : « La concurrence seule, dit Le Trosne (1), peut établir les productions à leur prix naturel ». Ce prix naturel coïncide du reste de lui-même avec le coût de production, et puisque la terre est pour les physiocrates la seule source de produit net, ce prix coïncidera plus naturellement encore avec « les frais de culture », remarque M. Hector Denis (2).

Et ce caractère objectif de la valeur paraît peut-être plus encore, au moins dans un certain sens, dans la doctrine marxiste, qui n'est en somme que la continuation de l'école classique. On trouvait en effet déjà dans l'œuvre de Ricardo cette idée que la valeur se fonde sur le travail. Et K. Marx ne fera que développer cette théorie et les conséquences qu'elle entraîne : La valeur de toute marchandise a pour principe et pour mesure la quantité de travail qui y est enfermée, et cette valeur, en même temps qu'elle doit constituer le prix des choses, doit revenir aux travailleurs dans la mesure du

1. Le Trosne. *De l'intérêt social*.

2. Hector Denis. *Histoire des doctrines économiques et sociales*, p. 94-95.

travail qu'ils ont fourni. La valeur absolue, distincte de la valeur d'usage, celle-ci consistant dans l'utilité relative au regard de chaque acheteur, n'est que du travail humain cristallisé : « La valeur d'une marchandise est à la valeur de toute autre marchandise comme le temps de travail nécessaire pour produire l'une est au temps de travail nécessaire pour produire l'autre ».

Ce travail qu'il fait ainsi entrer dans la composition de la valeur, c'est le travail social, c'est-à-dire le travail abstrait, distinct du travail concret et effectivement employé ; c'est le travail socialement nécessaire avec le degré moyen d'habileté des travailleurs, dans les conditions et avec les perfectionnements généraux qui sont acquis à l'industrie. C'est ce travail social qui est la mesure et l'essence même de la valeur ; parce que, pour comparer des quantités d'or, de blé, de fer, etc., il faut un principe commun. Or, ce principe, ce n'est ni la masse ou quantité matérielle, ni la composition chimique ou l'aspect extérieur ; il n'y a de commun que ce fait que toutes ces choses ont été obtenues avec du travail. Et partant, le travailleur constituant par son travail toute la valeur ou le prix de la marchandise, cette valeur ou ce prix doit lui revenir intégralement, comme l'effet à sa cause. Telle est dans ses grandes lignes la théorie de Marx.

Nous n'essayerons pas de réfuter cette doctrine dont bien des économistes ont déjà fait raison. Aussi bien est-elle abandonnée par les marxistes eux-mêmes et

peut-être tout l'œuvre de Tarde est-elle la meilleure et la plus brillante réfutation qu'on y ait apportée. Notre auteur a montré en effet par sa théorie de l'invention de quelle valeur était le travail de direction et il a merveilleusement vengé celui-ci des attaques marxistes.

Et précisément M. Alfred de Tarde reprend cette réfutation en essayant de montrer que ce groupe des théories objectives de la valeur ne peut se défendre de recourir à certaines prémisses de justice données par la conscience. « Fonder (la valeur) sur une qualité constitutive des choses, comme le travail, c'est accuser, précisément, sans le vouloir, par un syllogisme inconscient et implicite, le lien instinctif que notre conscience établit entre l'idée de valeur et l'idée d'une certaine justice ». Au fond ces doctrines objectives sont constituées sur des exigences d'ordre moral ; elles trouvent que la conception d'un juste prix est inutile, parce qu'en définitive tout leur système tend tout simplement à réaliser ce juste prix.

Quant aux théories subjectives, elles reconnaissent avec raison l'influence nécessaire de l'idée de justice. Cette école reconnaît que l'unité de la valeur se trouve dans la conscience, que les divers aspects de cette idée proviennent tous d'une origine commune et spirituelle et qu'enfin la valeur d'échange dépend de la valeur subjective. Boëhm Bawerk, représentant accrédité de cette école, reconnaît parfaitement que « le problème des rapports de la valeur d'usage et de la valeur d'é-

change n'est qu'un cas du problème plus général des rapports de l'individuel et du social » (1), et il résout en entier le social dans l'individuel. Malheureusement cette doctrine est insuffisante et incomplète et c'est cette lacune qui lui attire la critique de M. Alfred de Tarde. Ces auteurs n'ont pas conscience des moyens, grâce auxquels la valeur subjective se transforme en valeur sociale. Ils n'ont pas vu le rôle capital que joue l'imitation dans les rapports des hommes ; ils n'ont connu que très imparfaitement les lois de la psychologie sociale.

Après ces critiques diverses, M. Alfred de Tarde est fondé à nous exposer sa théorie de la valeur, qui est celle précisément d'un philosophe professant l'interpsychologie et que nous avons vue plus haut. Il nous suffira donc de rappeler ici sa conclusion. « Nous avons cherché, dit-il, les bases de la valeur dans le jugement de valeur, et celui-ci nous est apparu comme une expression directe de la conscience individuelle. Nous sommes de plus en plus convaincus que les fondements de l'économie politique ne sont pas dans les choses mêmes et les rapports extérieurs qu'elles soutiennent entre elles, mais dans la constitution mentale de l'homme et les rapports que son esprit établit entre les choses » (2).

1. Alfred de Tarde. *Ibidem*, p. 106.

2. Alfred de Tarde. *Ibidem*, p. 259.

VI. — RESUMÉ ET APPRÉCIATION

La valeur, c'est donc un jugement, par conséquent une opération de l'esprit, « une projection de nous-mêmes sur les choses ». Elle n'est donc que le reflet de notre conscience, une combinaison de nos croyances et de nos désirs, une comparaison entre des états d'âme, dans laquelle la préférence est accordée à l'un d'eux, un jugement de hiérarchie. Et comme en cette matière, il est absolument besoin d'un mètre pour établir ce jugement de valeur, cette mesure précise de la valeur, pour que la justice soit possible, ce mètre ne peut être que psychologique.

Cette théorie de la valeur est une des plus capitales de l'économie politique et des plus passionnantes à cause de ses répercussions dans toute la vie sociale. C'est en effet sur la valeur tirant son origine du travail que Marx et ses disciples ont échafaudé leur système. Partant de cette idée que toute valeur venait du travail de l'ouvrier, ils ont conclu que lui seul devrait toucher les bénéfices de la production et que le patron touche indûment ces dividendes ; de là cette lutte à outrance contre les patrons, ces attaques virulentes et incessantes contre ce régime d'injustice flétri du nom de capitalisme, luttés qui caractérisent l'action du collectivisme.

Bien d'autres solutions, comme nous l'avons vu, ont

été apportées à ce problème et nous devons féliciter Gabriel Tarde d'y avoir fourni sa contribution originale (1). Cette théorie psychologique avait déjà été exposée par notre auteur dans la *Revue d'Economie politique*, 1888. Et ce qui est à son honneur, c'est que Tarde a élaboré et mis à profit cette idée de la valeur subjective et de la formation psychologique des prix. Cette théorie avait déjà été découverte peu de temps auparavant par un ingénieur français Dupuit, par Jevons, Walras et Menger (2) ; mais Tarde ne connaissait pas ces auteurs, ni leur doctrine de l'utilité finale ou marginale. Et cette question si difficile à exposer, si nuageuse dans les ouvrages de Marshall (3) et de Jevons (4), Tarde nous l'a présentée avec sa lucidité habituelle. Il nous a parfaitement démontré que « le prix est dû à une pesée approximative et à une concurrence intérieure de désirs et de jugements ».

1. Tarde. *Psychologie économique*, t. II, p. 1-57.

« Les deux sens de la valeur ». In *Revue d'économie politique*, 1888.

2. Marshall. *Principles of economic*.

4. Walras. *Economie pure*.

5. Jevons. *Theory of political economy*.

CHAPITRE II

LES LUTTES ET LES CRISES DANS LA PHYSIOLOGIE ÉCONOMIQUE

§ 1. — Les Luittes

Recue des luittes externes. — Le prix n'est que le résultat d'une luitte tout interne. Mais les luittes externes, c'est-à-dire les luittes d'individus, occupent trop de place dans la vie économique pour que Tarde les ait ici négligées. Toutefois c'est la partie de cet ouvrage la moins suggestive et elle paraît un peu faible après les parties maîtresses que nous avons déjà pu aborder. Nous résumerons donc le plus brièvement possible cette classification des luittes économiques, nous contentant d'insister sur l'étude plus originale que Tarde a consacrée aux crises et aux grèves.

Tarde distingue les luittes des producteurs entre eux, des consommateurs entre eux, des producteurs et des consommateurs et enfin les luittes monétaires.

Les luittes de la production se subdivisent en luittes :
1° Entre coproducteurs d'un même atelier (grève, arme des ouvriers : lock-out, arme des patrons) ; 2° entre producteurs différents d'un même article dans une même

nation ; c'est la concurrence intérieure ; 3° entre producteurs nationaux et étrangers d'un même article ; c'est la guerre douanière : on lutte ici à coup de tarifs de douane ; 4° entre producteurs, nationaux ou étrangers, d'articles différents, lutte trop inaperçue, mais constante et profonde, « car les divers produits industriels se disputent entre eux le *désir* de chaque individu, comme les diverses idées circulant dans l'air se disputent la *croyance* ».

Il nous suffira maintenant, au sujet de ces diverses luttes de la production, de mettre en relief les idées de Tarde sur la concurrence et sur le libre échange.

α) *La concurrence*. — La concurrence se rattache aux luttes de producteurs d'un même article dans des usines différentes d'une même nation. Tarde s'étonne tout d'abord des éloges épiques que lui ont décernés les économistes ; car en définitive les prix fixés par la concurrence sont toujours plus ou moins injustes. Et il n'a pas de peine à montrer les abus dont, elle a été la grande cause pendant presque tout le xix^e siècle et dont on trouve les échos dans tout manuel d'économie sociale. On lui a attribué des vertus magiques et notamment le développement de l'industrie. Mais en tout cela, le concours de la concurrence n'a consisté qu'à stimuler les deux facultés mentales, véritables sources de ces merveilles ; « l'imagination créatrice, source des inventions »

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 56-67.

et dont M. Ribot (1) a bien analysé l'influence, « et l'intelligence calculatrice, qui répand, exploite, utilise les inventions et en tire le meilleur parti ». Mais l'action directe de la concurrence n'a été féconde qu'en réclames et en falsifications, « en déploiement multiforme du mensonge ».

Ce n'est pas à dire qu'elle ait été inutile ; car comme toute lutte, elle a l'avantage d'affiner l'esprit, de stimuler l'activité individuelle, de pousser à des efforts féconds et rénovateurs ; mais on ne peut expliquer par elle les merveilles du génie humain. Au reste les faits ont prouvé manifestement sa stérilité et son insuffisance. L'effort vraiment fructueux n'est pas celui que provoque la lutte, mais celui que stimule l'invention elle-même, « née de recherches prolongées dans la solitude, le recueillement et la paix... Le vrai professeur d'énergie, ce n'est point un soldat ni un capitaine, c'est un Archimède, un Newton, un Pasteur, un Kant, un Auguste Comte, un Lavoisier ». La lutte ou la guerre est une nécessité que nous devons subir ; mais dont le caractère est d'être essentiellement passager et d'acheminer vers une harmonie féconde (2).

β) *Protection et libre échange*. — Dans la lutte entre producteurs nationaux et étrangers d'un même article, nous trouvons en présence deux grandes solutions radi-

1. Ribot. *L'imagination créatrice*.

2. *Psychologie économique*, p. 67-89.

calement opposées : la protection et le libre échange. Il est tout d'abord naturel de voir l'intérêt commun des fabricants du pays pousser le législateur à les défendre contre l'invasion des produits exotiques, quant au moins l'intérêt des producteurs est d'accord avec celui des consommateurs, s'il s'agit par exemple d'une industrie de première nécessité, comme l'agriculture, ou d'une industrie florissante.

Toutefois à toutes les époques, même les plus primitives, « le libre échange a été spontanément pratiqué à l'égard de certains articles, en même temps que le protectionnisme coutumier au profit des industries anciennes du clan, de la tribu, du canton. Et le libre échange étant très contagieux, il s'est vite propagé ; le goût de l'exotique s'est universalisé ; il a donc fallu compter avec lui.

Sur l'excellence de ces deux solutions, Tarde reste assez sceptique, ou plutôt il nous dit : « par le libre échange, les nations se battent à visage découvert ; par le protectionnisme, elles se battent avec une armure. Voilà toute la différence, mais elles ne s'en portent pas moins, dans les deux cas, des coups terribles » Toutefois, « au point de vue supra-national, le libre échange est un idéal d'harmonie et de paix futures, de désarmement final, qui mériterait d'être poursuivi alors même qu'il y aurait lieu de le regarder, — et ce n'est pas le cas, — comme à jamais irréalisable ».

En définitive, Tarde laisse à l'art politique la tâche

de décider laquelle de ces deux solutions est préférable pour telle nation et à telle époque données.

Autres luttes. — Les consommateurs luttent aussi entre eux :

1° Quand il en est qui veulent se réserver la jouissance exclusive de certains articles, soit par égoïsme, soit par vanité ;

2° Quand des nationaux veulent s'assurer la consommation exclusive de certains articles et l'interdire aux étrangers : c'est l'histoire des interdictions d'importation et aussi la curieuse histoire de l'industrie millitaire ;

3° Quand il y a conflit d'intérêts entre consommateurs à propos des mêmes articles ou d'articles hétérogènes ; ainsi « il est fâcheux pour les consommateurs de maïs de voir se développer la consommation du tabac, plante dont la culture se répand aux dépens de celle du maïs ».

Puis les producteurs et les consommateurs luttent les uns contre les autres. Dans cette catégorie de luttes rentrent : l'action des trusts d'une part et celle des lois de maximum et des tarifications légales d'autre part ou bien le résultat des désaccords entre la quantité ou la nature des besoins. Arrivées à leur état aigu, ces diverses luttes portent le nom de crises et ont attiré l'attention des économistes.

Luttes monétaires. — Il y a enfin des luttes de nature monétaire ;

1. *Psychologie économique*, p. 59-60 ; 118-125 ; 100-108.

1° Luites pour l'unification de la monnaie à l'intérieur du pays ;

2° Luites pour la domination du marché international.

Dans ces deux cas, « la monnaie est en lutte avec elle-même. Mais elle peut être en désaccord avec les besoins de la production et de la consommation. Ce sont les crises financières, dues à un afflux brusque des métaux précieux, ou bien à la contraction monétaire, ou bien à une discordance qualitative entre la monnaie et l'échange, l'unité monétaire étant mal choisie : « le franc par exemple est une unité trop basse et surtout le centime, ce qui complique continuellement et inutilement les calculs » ou bien les pièces mal composées. On devine tout de suite quelle solution donner au grand problème du bimétallisme, qui n'a d'ailleurs dans le système de Tarde qu'une importance des plus minimales, et qui n'est guère cité qu'à titre de documentation. Dans cette lutte des monnaies pour la prépondérance, leur nombre se restreint de plus en plus et « depuis deux siècles déjà, en Angleterre, l'or est en train de chasser l'argent et de le réduire au rôle d'appoint ». Tarde ne veut pas insister sur les raisons pratiques qui ne font que différer la chute de l'argent.

§ 2. — Les crises

Il reste à traiter maintenant des conflits aigus, grèves, et crises, qui se produisent sous la forme de combats entre des masses d'individus solidarisés.

1. *Psychologie économique*, p. 60-65 ; 125-139.

α) *Grèves.* — Il faut distinguer dans les grèves deux sortes d'oppositions psychologiques d'où elles procèdent. Elles opposent d'abord les désirs des patrons qui veulent le maintien des salaires ou des heures de travail et les désirs des ouvriers qui veulent l'augmentation de ces salaires et la diminution de cette durée. Puis elles mettent aux prises la volonté des ouvriers qui ne veulent pas qu'on travaille et celle des ouvriers qui veulent travailler. A ces oppositions complexes répondent souvent des dénouements inattendus, le désaccord des jugements n'étant jamais si profond que le proclame les professions de foi des grévistes les plus farouches.

Les grèves ont été pratiquées dans le plus haut passé, en Egypte, dans notre haut moyen âge, dans la grande industrie du xv^e siècle où M. Germain Martin (1) a déjà remarqué la présence du *boycottage*. Mais elles n'étaient alors que très exceptionnelles, tandis qu'à présent elles tendent à se répéter dans le temps et dans l'espace, au point même qu'on peut envisager la possibilité d'une grève générale. Nos grèves modernes diffèrent encore « par la foi socialiste qui les anime et qui prend toutes les allures d'une religion naissante, par l'intensité du prosélytisme qui s'y développe..., par l'exaltation réciproque qui va jusqu'au délire et à l'hallucination collec-

1. Germain Martin. *La grande industrie en France sous Louis XV.*

2. *Psychologie économique*, p. 139-150.

tive, jusqu'à l'héroïsme du dévouement ou au paroxysme du crime ».

Ce qu'il y a de reprochable dans la grève, c'est son désintéressement souvant criant vis-à-vis du public. Et Tarde voit dans ce caractère un écueil de la grève générale : elle fera prendre conscience au public de ses intérêts et de ses droits et l'incitera à réglementer et à restreindre législativement le droit de grève, afin que ses intérêts soient du moins sauvegardés. Bien plus, à « mesure que l'ouvrier sera plus généralement considéré comme remplissant une *fonction sociale*, ainsi qu'il y prétend, il devra s'attendre à être traité comme un *fonctionnaire* et son patron aussi bien ».

β) *Crises*. — Ce mot de crises est très compréhensif et s'étend aussi bien aux crises commerciales, agricoles, monétaires, et en général à tous troubles, aigus et passagers de la production et de la consommation. Et pourtant au fond de tous ces troubles, il n'y a qu'un élément semblable, élément d'ailleurs psychologique et fort important : au fond de tous, nous trouvons toujours des *attentes* trompées, une déception, une angoisse commune pessimiste et désespérée, et c'est par ce côté psychologique que toutes les crises se confondent.

Si certains individus, atteints par la crise, trompés dans leur attente se lamentent, d'autres pourtant profitent du trouble et voient leurs attentes surpassées : ainsi certains capitalistes vont profiter par exemple d'un coup de bourse désastreux pour la généralité. Aussi doit-on

envisager le phénomène en lui-même et bien voir qu'en définitive il est accompagné toujours de plus de douleurs qu'il n'apporte de joies ; les crises « se soldent momentanément par un excédent de souffrance et de tristesse ». Aussi doivent-elles être redoutées, même si elles semblent devoir être finalement utiles et fécondes.

Tarde distingue deux sortes de crises et l'on voit encore ici avec quelle finesse d'analyse il étudie ces divers problèmes : « Les unes où l'obstacle opposé aux volontés, le démenti opposé aux jugements, cause de l'attente trompée, provient de volontés ou de jugements contradictoires ; les autres où il provient de la résistance des choses, de circonstances que nul n'a voulues expressément, quoiqu'elles puissent être la résultante de faits volontaires. Dans le premier cas, les crises sont l'effet de vraies guerres, de luttes intenses, de concurrences exaspérées ; dans le second cas, ce sont des chutes générales dans une sorte de fossé où tout le monde vient tomber ». Cette distinction entre crises-guerres et crises-chutes s'applique à toutes les crises, religieuses, morales, politiques aussi bien qu'économiques (1).

Les crises-guerres sont assez souvent fortifiantes, accompagnées d'un élan nouveau, d'une fièvre nouvelle pour aller de l'avant ; les crises-chutes au contraire n'aboutissent aussitôt qu'à une déperdition de forces ; elles sont un mal profond, incontestable. Ces deux crises n'ont d'ailleurs pas la même cause profonde. Les

1. *Psychologie économique*, p. 150-155.

premières sont le résultat d'une invention, d'un perfectionnement qui vient de naître et qui pour grandir doit resserrer quelque industrie fondée sur une invention ancienne. Cette éruption inventive n'est pas la cause profonde des crises-chutes, « mais bien la fièvre d'imitation aiguë qui a sévi quelque temps ou même très longtemps après l'apparition d'inventions... Dans un cas, la crise s'explique par un phénomène de psychologie individuelle, l'invention ; dans l'autre cas, par un phénomène de psychologie collective ».

Si l'on avait fait cette distinction, on n'aurait pas soutenu avec les économistes que les crises sont périodiques. Périodiques peut-être les crises-chutes ; mais les crises-guerres ne se reproduisent pas à intervalles réglés, car les créations de l'imagination humaine, les découvertes du génie ne peuvent voir leur marche ainsi réglée par une prétendue loi de périodicité.

Ce qui vient d'être dit des crises de la production s'applique intégralement à celles de la consommation.

La production, avons-nous vu, a ses crises-luttes, ses crises-guerres, sous la forme de concurrences aiguës entre producteurs similaires, entre corporations pareilles ; elle a ses crises-chutes dans le cas de surproduction fiévreuse. De même la consommation a ses crises-luttes, toutes psychologiques, déchirements du cœur entre des besoins antagonistes, et ses crises-chutes quand, exagérément stimulée, elle se heurte à une production insuffisante.

1. *Psychologie économique*, p. 155-170.

Ces crises-chutes de la production comme de la consommation éclatent dès qu'une grande inégalité, un grand écart apparaît entre les produits et les besoins, écart tenant, soit à l'insuffisance des produits relativement aux besoins, soit à leur excès. Ce sont d'elles que les économistes se sont occupés presque exclusivement. Elles s'expliquent, avons-nous dit, par un grand courant d'imitation, plutôt que par un jaillissement d'inventions, tandis que les crises-guerres ont pour première cause une éruption inventive plutôt qu'un engouement imitatif.

M. Clément Juglar a bien étudié cette catégorie de crises et a bien vu que les symptômes qui les précèdent « sont les signes d'une grande prospérité : « entreprises et spéculations de tout genre, baisse des prix de tous produits, hausse des salaires, demande des ouvriers, goût du jeu, baisse de l'intérêt, crédulité croissante du public, etc. Le même auteur a montré aussi le rapport entre les crises et les dépressions de la natalité légitime, dans tous les pays, ainsi que la similitude frappante « entre la courbe géographique des mariages et celle du bilan des grandes banques qui servent de thermomètre à la prospérité ou à la détresse générales ». La prospérité de l'Allemagne a été accompagnée d'un développement considérable de la nuptialité et de la

1. *Psychologie économique*, p. 162-188.

natalité (1). Aussi Tarde voit-il dans tout cela plus que de sèches énumérations, de froides statistiques : « Prospérité, crise, dit-il ; que de joies variées, inouïes, que de désespoirs lancinants, contiennent ces simples mots, lus d'un œil si sec par un statisticien entre des colonnes de chiffres. »

A ces crises diverses, on peut toutefois apporter quelques remèdes et c'est précisément l'objet de l'adaptation économique d'arriver à l'accord final, aux harmonies, terme de la lutte économique. Et l'on peut penser qu'au « fur et à mesure de l'agrandissement des marchés, les crises iront s'atténuant par leur amplification même ». C'est un peu l'idée de Bernstein, disciple de K. Marx, mais très indépendant au moins sur ce point, puisque l'auteur du *Capital* soutient que les crises iront et deviendront de plus en plus aiguës.

Karl Marx estime en effet que l'antagonisme entre le capital et le travail s'avivra sans cesse, jusqu'à ce que la catastrophe finale renverse complètement ce régime inique, qu'est le capitalisme. Les crises augmenteront toujours ; parce que d'un côté la misère du prolétariat ne cessera de croître, le monstre capitaliste usurpant de plus en plus tous les gains réalisés par le travail. Voilà certes une thèse peu rassurante et qui est la contre-partie absolue de celle de Tarde. Nous aimons à penser que les événements donneront raison à ce der-

1. Juglar. *Des crises commerciales et de leur retour périodique*, 1889.

nier auteur. Il est assez manifeste, d'ailleurs, que l'agrandissement des marchés, caractéristique du monde moderne, bien que n'allant pas sans entraîner des heurts assez pénibles parfois, soit une condition de progrès national et international.

VII. — CRITIQUE DE L'OPPOSITION ÉCONOMIQUE

Critique. — Cette seconde partie de l'ouvrage de Tarde, si l'on excepte sa fameuse théorie de la valeur, est peut-être moins fournie, moins abondante que les autres. Il y a même quelques longueurs et c'est là surtout, croyons-nous, que le cadre, que Tarde voulait suivre intégralement, a dû le gêner davantage. Nous y avons trouvé cependant des vues fort intéressantes, des analyses extrêmement fines et pénétrantes, notamment cette étude et ce parallèle des crises-chutes et des crises-guerres. Il y a là un chapitre des plus utiles pour le psychologue comme pour l'économiste, et qui montre la supériorité des études psychologiques de Tarde.

Au surplus dans tout cela, ce qui intéresse avant tout Gabriel Tarde, ce n'est pas tant le phénomène économique, que la genèse psychologique de ce phénomène, l'analyse des mobiles, désirs et jugements, qui en sont les causes ou les facteurs. Voilà ce qui, selon nous, fait aussi l'intérêt de son œuvre. Ce n'était pas un économiste et son dessein n'a pas été de faire un traité d'économie politique. Nous avons sur ce point plusieurs

traités merveilleusement faits et beaucoup plus complets, œuvre d'ailleurs de savants spécialisés dans ces questions. Mais cette œuvre de Tarde peut nous servir cependant, parce que dans ces études sur l'opposition économique et aussi bien sur la répétition et l'adaptation économiques, Tarde nous présente ces questions sous un jour nouveau et dans une forme originale.

Livre Troisième

L'ADAPTATION ÉCONOMIQUE (1)

Considérations préliminaires

Dans les deux parties précédentes, Tarde a envisagé les données et les problèmes économiques, il ne lui reste plus à présent qu'à en chercher les solutions, solutions d'ailleurs toujours provisoires, car si l'adaptation supprime certaines oppositions, elle n'en suscite pas moins de nouvelles.

« Nos trois termes, répétition, opposition, adaptation, forment un cercle en train de tourner sans cesse jusqu'à épuisement de vie sociale ».

Il nous faut d'abord distinguer l'adaptation quantitative et l'adaptation qualitative de la production à la consommation, ensemble de problèmes, aisés à envisager au début de l'évolution économique, mais de plus en plus compliqués par suite de la complication même de la vie économique.

Si l'on cherche à classer les solutions de ces problè-

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 209-447.

mes, c'est-à-dire « les institutions où s'incarne l'harmonie économique sous ses divers aspects », on en arrive à distinguer, d'abord l'adaptation interne de l'individu et l'adaptation sociale des individus, autrement dit, l'harmonie que présente un individu dont la production individuelle concorde avec sa consommation, et celle dans laquelle « il produit des choses... ayant une valeur vénale qui lui permette de satisfaire par l'échange tous les besoins qu'il a et aussi ceux qu'il aura ».

Cette adaptation sociale suppose nécessairement que l'individu ne laisse pas ses actes productifs ou ses besoins dans l'incohérence, mais qu'il « agisse sur les autres hommes ou les fasse agir, les serve ou les fasse servir par eux, le tout conformément à un plan qu'on a conçu (invention), en vertu de certaines *découvertes* faites par l'observation prolongée de la nature ». Cela revient à dire que son efficacité réclame la division du travail et qu'en outre celle-ci procède toujours « d'un seul et même travail initial, suscité par une invention... C'est toujours dans le cerveau d'un individu que se présente tout d'abord, sous la forme d'une invention, l'adaptation à un but commun d'actes regardés jusque-là comme étrangers ou même contraires les uns aux autres, et ce n'est qu'ensuite que cette invention d'idées s'exteriorise et se déploie en une association d'hommes par la division du travail... » Et pour illustrer sa pensée,

1. *Psychologie économique*, p. 209-214.

Tarde nous donne l'exemple suivant : « la solidarité des innombrables ouvriers métallurgistes, mécaniciens, ébénistes, terrassiers, etc., qui collaborent à la construction d'un chemin de fer, n'est que la projection au dehors et le déploiement d'une liaison étroite établie entre les idées de ces différents modes d'action par la conception première de la locomotive circulant sur rails ».

L'invention, mère de la division du travail, a de même pour conséquence l'échange, et c'est pourquoi ce phénomène rentre à son tour dans l'adaptation économique : « L'échange est l'harmonie externe des besoins divers, comme la division du travail est l'harmonie externe des divers travaux. »

Mais il y a en outre une adaptation négative et une adaptation positive. La première consiste à supprimer les oppositions et notamment par « la séparation complète des termes opposés; c'est ce que fait le droit en délimitant nettement le domaine des activités individuelles ». Il suit de là que l'étude du droit et spécialement de la propriété rentre également dans l'adaptation. L'invention est encore l'unique source des adaptations positives, dont le rôle est de faire « en sorte que les croyances et les désirs se confirment et s'entraident » et c'est l'association sous toutes ses formes, « image grandie et extériorisée de l'invention », que l'on aura dès lors à considérer.

Il s'agit donc de tout autre chose, déclare Tarde, que

1. *Psychologie économique*, p. 214-228.

des harmonies de Bastiat : « Toute l'économie politique d'Adam Smith et de son école est fondée sur le postulat de l'accord spontané des égoïsmes : de là les harmonies économiques de Bastiat. La question est de savoir si les égoïsmes s'harmonisent d'eux-mêmes ou artificiellement. Cette question est tranchée dans un sens opposé à celui de Smith pour quiconque a embrassé dans son ensemble l'opposition économique, qui nous a montré l'hostilité si fréquente et si souvent essentielle, radicale, des intérêts. Il s'ensuit que l'harmonisation des intérêts ne peut être obtenue que moyennant des artifices. Ces artifices sont les inventions. »

Voilà bien affirmé le rôle capital de l'invention dans le domaine économique : elle est « l'agent initial et demeure toujours l'agent principal de l'adaptation économique, c'est-à-dire de ce qu'on appelle, en un terme mal défini, l'évolution économique ».

Aussi Tarde fera-t-il au début de cette partie une théorie de l'Invention, étude préalable qu'il intitulera *L'imagination économique et ses développements*. Il abordera ensuite l'adaptation négative, où l'inventeur ne joue qu'un rôle indirect et qui se résume dans la propriété, puis il examinera les divers degrés et les formes variées de l'association, formes unilatérales de l'association des travaux et des besoins et formes réciproques, sans omettre les associations monétaires et financières.

1. *Psychologie économique*, p. 228-230.

CHAPITRE PREMIER

L'IMAGINATION ÉCONOMIQUE

§ 1. — Conditions de l'invention

Tarde détermine d'abord les conditions physiologiques et psychologiques de l'invention, s'inspirant de tout point des déductions et des observations de MM. Ribot, Paulhan, Séailles et Souriau.

« Le travail de création cérébrale congestionne plus ou moins le cerveau : pouls petit, contracté, la peau pâle, froide, la tête bouillante, les yeux brillants, injectés égarés : telle est la description classique de cet état, d'après M. Ribot. »

L'imaginatif, considéré du point de vue psychologique « n'est pas seulement un rêveur, mais un passionné, dont l'idée fixe s'alimente d'un sentiment fixe ». On remarque chez lui une préoccupation tenace, et qui explique la distraction légendaire des génies. Aussi « dans sa rêverie voisine de l'hallucination, les images, remarque M. Souriau, tendent à devenir les états forts et les sensations, les états faibles, à l'inverse de l'état normal ». Mais on a eu tort de voir dans le génie une névrose et de considérer l'inventeur presque comme un

fou ; on ne doit pas confondre « avec la mégalomanie de l'aliéné la foi en sa mission qui est nécessaire à l'inventeur pour le soutenir dans ses luttes, dans son dévouement à son idée ».

Pendant que le moi de l'inventeur s'absorbe ainsi dans la poursuite de l'idée, on doit noter que le sous-moi ou l'inconscient collabore aussi dans une certaine manière à ce travail mental et cette collaboration, c'est précisément l'inspiration. Parfois cette inspiration, ce secours du sous-moi produit des résultats étonnants et soudains ; dans ce cas, les poètes se disent *inspirés* ; mais les savants et les ingénieurs pourraient le dire aussi bien d'eux-mêmes. Et c'est là une des raisons profondes de la distinction entre le travail de l'inventeur et le travail de l'ouvrier « où il n'entre aucune collaboration notable de l'inconscient. »

L'invention est fille du loisir et de l'étude. Aussi c'est dans les professions libérales, dans les classes aisées « qu'éclosent en général les idées destinées à révolutionner les métiers manuels, et à élever le niveau des classes populaires ». Ce sont les savants, les grands inventeurs qui, par leurs découvertes, ont mis sur pied les machines et transformé l'outillage du monde entier.

L'influence du milieu social est donc manifeste ; mais il ne faut pas tomber dans l'excès contraire et dire que « l'homme de génie est une simple résultante des mas-

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 230-238.

ses, un être purement représentatif de son milieu ». Comment expliquer alors, remarque M. Ribot, qu'il suscite au début tant d'oppositions dans ce même lieu et que Jacquard par exemple ait trouvé pendant douze années une opposition systématique contre l'introduction de son métier à tisser.

Certes, toute invention n'est qu'une combinaison d'imitations, mais c'est la nature de cette combinaison qui est tout le mystère ; le rapprochement des idées prises dans le fond commun, voilà ce qui reste à expliquer. Ainsi « quand Huyghens a eu l'idée de la théorie ondulatoire de la lumière, les phénomènes du rayonnement lumineux et ceux de la propagation des ondes sonores ou des rides formées par le vent à la surface d'un lac, ont été aperçues par lui comme des conséquences d'un même principe, des applications d'une même formule, après avoir passé jusque-là pour être sans rapports entre eux ».

Ainsi donc, dans tous les cas, la connaissance inventive est un fait purement intellectuel, un raisonnement déductif, un syllogisme. Sur des données connues, on échafaude à l'aide d'une hypothèse préalable une suite de constructions qui, chez l'inventeur, arrivent parfois subitement à une conclusion heureuse et féconde. Et c'est par des syllogismes de cette nature, faits souvent à leur insu, que les Pasteur, les Helmholtz, les Lavo-

1. *Psychologie économique*, p. 238-242.

sier, les Newton ont fait acte d'invention. Il ne leur restait plus alors qu'à expérimenter, à constater « le caractère réel ou imaginaire de l'hypothèse inventée ».

Mais pour avoir été déduite, chaque invention n'en a pas moins été inattendue et fortuite. Et Tarde revient avec insistance sur le côté accidentel et individuel des inventions, parce que c'est une idée méconnue et qui lui est chère. Au reste, cela ne doit pas étonner, surtout si l'on songe que le génie inventif « commence presque toujours par être au service d'un jeu ou sous la dépendance d'une idée religieuse ou superstitieuse. Beaucoup d'institutions économiques ont une origine religieuse ». Et en effet, on observe au début des évolutions économiques de nombreuses foires populaires coïncider avec des fêtes religieuses ou se tenir à leur occasion. La nature des inventions accueillies dépend aussi de la manière dont on s'amuse. Aussi Tarde écrit-il : « L'évolution sociale commence et finit par des jeux et par des fêtes. C'est en se jouant que l'homme a appris peu à peu tous ses modes de travail ; et le développement des industries les plus pénibles, les plus ingrates, tend à rendre la vie plus joyeuse, à y remplir de plaisirs plus variés les loisirs plus longs. Le travail est une phase à traverser entre l'insouciance paresseuse des primitifs et la gaieté vive des civilisés futurs. »

Et partant de cette vue qu'un besoin est stimulé par ce qui le satisfait, que le génie inventif est d'autant plus attiré vers un ordre de recherches que dans cet ordre

il a déjà été fait plus d'inventions heureuses, Tarde déclare que la part du hasard déjà manifeste lors de l'invention primordiale ne peut qu'aller croissant dans les découvertes postérieures. Et si l'on songe qu'il y a des accidents dont les conséquences sont indéfinies, peut-être éternelles, on doit convenir que les contre-coups fortuits des événements peuvent avoir des effets incalculables.

Prenant alors l'exemple des grandes découvertes du xv^e siècle, Tarde entre dans des considérations brillantes qui illustrent merveilleusement sa thèse. Il nous montre le caractère tout fortuit de la plupart de ces expéditions, lancées au milieu des océans, ballottées sans cesse par les vents qui sifflent avec furie et les vagues qui mugissent sournoisement. Quelques jours de plus et Christophe Colomb lui-même allait succomber, victime de l'exaspération de son équipage. Et quelles transformations ces découvertes ont apportées dans le monde géographique et dans l'âme collective des peuples ; quels ravages n'a pas opérés cette soif de l'or qui s'est alors emparée des nations. Et conclut Tarde, « si l'on songe que, sans la découverte de la boussole qui est toute fortuite, cette série ne se fût pas déroulée, parce que la fin visée par ce déroulement ne se fût pas imposée aux âmes, on est forcé de convenir que le hasard a droit de revendiquer en grande partie la pater-

1. *Psychologie économique*, p. 242-253.

nité de ces merveilleux progrès de la géographie » ; il ajouterait volontiers : et de l'évolution économique et sociale.

Après cette étude si intéressante de l'invention en général, Tarde s'occupe plus spécialement de l'invention économique. Il convient avec M. Ribot de distinguer deux grandes classes : « 1^o L'invention industrielle, qui consiste en *transformations* de matières premières par des travaux humains, ou des fonctionnements de machines de mieux en mieux adaptées à la fabrication de certains produits ; 2^o l'invention commerciale, qui consiste en *déplacements* des produits ainsi fabriqués, pour rendre de plus en plus facile leur rencontre avec les besoins individuels auxquels ils sont le mieux adaptés ».

§ 2.— L'imagination industrielle

L'invention industrielle a pour heureux effets d'adapter la nature à l'homme et les hommes les uns aux autres, d'inciter le progrès économique par l'abaissement graduel des prix et par la diminution graduelle de la durée moyenne des travaux, diminution accompagnée d'un accroissement des loisirs.

Elle fait donc servir de plus en plus l'homme par les forces naturelles et de moins en moins l'homme par l'homme. Ce n'est pas à dire toutefois qu'elle tende

1. *Psychologie économique*, p. 250-256.

à isoler de plus en plus l'individu. Car si la machine remplace de plus en plus la force musculaire, le travail nerveux et cérébral n'en reste pas moins intense et sera de plus en plus compliqué. Il restera dès lors deux grandes catégories de travaux : 1° La direction des machines et forces végétales ou animales ; 2° la direction humaine des directeurs humains de la précédente catégorie. Aussi voit-on au contraire s'étendre l'adaptation réciproque des hommes entre eux par la division du travail, l'échange des produits et l'association sous mille formes, phénomènes qui ont précisément leur source dans l'invention économique. Ce n'est donc pas l'assimilation des individus, mais au contraire leur différenciation que le progrès industriel tend à réaliser : « Les progrès de l'industrie et du régime économique exigent non seulement la complication des désirs de chaque consommateur, mais encore la différenciation des consommateurs ».

Il est un reproche qui a été adressé aux inventions industrielles, reproche dont Sismondi s'est fait l'écho très enthousiaste : « Le bénéfice, dit-il, qu'on attend de la découverte d'un procédé économique se rapporte presque toujours au commerce étranger. » En effet, le premier effet d'une invention nouvelle est d'obliger cette industrie à s'ouvrir, à s'étendre, afin d'écouler sa production et d'occuper les bras devenus inutiles par ce procédé plus expéditif. Ainsi les fabricants de bas en Angleterre ont vu leurs produits inonder le monde entier du jour

où a été fabriqué le métier à bas. Certes, ce perfectionnement a tué forcément d'anciens producteurs plus ou moins éloignés et qui n'ont pu soutenir la concurrence au premier abord. Mais par suite de l'imitation de l'étranger, ces morts réapparaîtront et il y aura somme toute un bénéfice réalisé, un progrès social : l'accroissement de la consommation qui est dû à l'abaissement du prix et qui suit et stimule à la fois le développement de la production. Aussi toute invention est utile aux consommateurs et en général aux producteurs eux-mêmes, parce que l'opposition du premier moment aboutit souvent à une adaptation finale. On pourrait citer à l'appui de cette vue les exemples donnés par Schultze-Gavernitz dans son livre sur la « grande industrie ».

Toute invention industrielle, à son apparition, est monopolisée, par l'inventeur ou ses ayants cause. Et cela est légitime ; car c'est là un des stimulants les plus actifs du génie inventif. Mais ce monopole ne doit pas s'éterniser et en fait, l'invention tombe heureusement assez vite dans le fond commun. Les inventions « doivent fatalement se socialiser d'elles-mêmes », au moins dans une société bien réglée.

Du reste l'invention n'a pas seulement pour objet d'assurer à l'inventeur la prospérité et la gloire ; disons mieux : l'inventeur acquiert ces titres de la reconnais-

1. *Psychologie économique*, p. 256-262.

sance générale, parce que son invention est un échelon de « l'œuvre magique de la civilisation », du progrès social. Le loisir, en effet, naîtra forcément du travail devenu plus productif et avec le loisir apparaîtra « le besoin croissant de vie sociale, de conversation, de discussion, de plaisirs et de fêtes ». A la fin donc, ce sera la vie de l'esprit qui finira par triompher. Aussi Tarde prévoit-il pour les Etats-Unis une période de gloire sans précédent, de culture intensive, de fécondité sociale, parce qu'il ne se peut que « tant d'inventions accumulées n'aboutissent pas à un prodigieux élargissement des loisirs humains ».

§ 3. — L'imagination commerciale

Toutes ces vues s'appliquent aussi bien à l'imagination commerciale, dont le champ est d'ailleurs très étendu : moyens d'échange, monnaies, lettres de change, institutions de commerce, spéculations commerciales, etc. Mais Tarde n'envisage ici que les progrès de la locomotion.

Il faut remarquer tout d'abord que toutes les grandes inventions industrielles ont eu forcément pour auxiliaires les perfectionnements de la locomotion. Ces diverses inventions s'enchaînent en effet, s'adaptent mutuellement, se conditionnent tour à tour. Au reste,

1. *Psychologie économique*, p. 262 269.

prenons par exemple le besoin de locomotion, qui est bien en fin de compte le stimulant de ces inventions. Eh bien ! ce besoin, « cette frénésie de voyage, n'est pas du tout un besoin inné de l'homme. Même de nos jours, on ne se déplace que par force, par inquiétude, cupidité, soif de l'avancement, absence de toute affection profonde, déracinement du sol natal, vagabondage moral ». Et si nos civilisés voyagent si souvent, on peut dire que sur un voyage d'agrément, il y en a cent d'obligations, réelles ou imaginaires. Aussi ce besoin de locomotion n'est pas destiné à progresser indéfiniment et il ne dominera pas toujours les besoins plus anciens et plus profonds du cœur, ni l'amour du sol natal. La locomotion a en effet subi beaucoup de transformations : aux motifs religieux qui ont inventé jadis les pèlerinages, ont succédé des motifs militaires, commerciaux, industriels, puis des raisons d'hygiène et de curiosité. Or, ces évolutions diverses nous montrent que la locomotion s'individualise et l'on peut penser qu'elle finira par rétrograder un jour, « quand les individus déclassés peu à peu se reclasseront et en redevenant contents de leur sort, redeviendront fidèles à leur sol ».

Mais en définitive, à quelle action finale tendent les progrès de la locomotion ? Il est certain que par l'échange devenu presque mondial, ils agrandissent les marchés régionaux et continentaux ; de même on les voit établir entre les nations une division du travail

beaucoup plus haute et plus large : ils établissent encore peu à peu l'unité de mesure et de monnaie et favorisent l'association ; c'est dire qu'ils aboutissent à une harmonisation économique de plus en plus effective. Et pourtant on ne peut nier qu'ils mettent en lutte les concurrents commerciaux et industriels, agricoles mêmes, les personnes et les nations rivales, à des distances inouïes ; ils sont la cause de la lutte à mort entre l'agriculteur français et le producteur américain, ainsi que des douanes, entraves, barrières de toutes sortes que les nations édifient entre elles.

On a dit aussi que les progrès de la locomotion, les chemins de fer notamment, sont des agents d'égalisation démocratique. Ils ont bien, à coup sûr, « ébréché ou rompu tour à tour toutes les digues qui contenaient dans le bassin de la famille, de la province ou de la nation, la tendance constante à l'expansion des exemples ». Ils ont déchaîné des torrents d'imitation en tous sens et un jour viendra où « le déluge de l'exotisme envahissant » submergera les barrières protectionnistes.

Assurément donc, les chemins de fer démocratisent les individus en égalisant leurs droits et bientôt leurs fortunes ; mais par ailleurs ils « aristocratisent » les nations, en créant de nouvelles noblesses que Tarde appelle « nationales » et qui remplacent déjà les capita-

1. *Psychologie économique*, p. 269-273.

les ou noblesses urbaines, précédées elles-mêmes des noblesses familiales. Et en effet, on voit grandir un petit nombre de ces nations qui, comme l'Angleterre, ont, grâce à leur prospérité, développé démesurément leur puissance, leurs institutions, leur activité productrice. Et de même « à présent l'orgueil germanique se soulève aussi pendant que celui des hobereaux allemands se sent atteint dans les moelles par l'extension du suffrage ». Une aristocratie de deux ou trois nations, victorieuses économiquement et souvent militairement : voilà le résultat le plus manifeste de nos progrès économiques.

Toutefois l'avenir reste rassurant, si l'on se rappelle que toute invention, après avoir donné à l'individu qui l'a d'abord accaparée une supériorité de richesse, se vulgarise et rétablit peu à peu l'égalité un moment violée : c'est la loi du passage de l'unilatéral au réciproque et qui régit aussi les rapports entre nations. Ne voyons-nous pas déjà du reste ces marques d'une nation aristocrate parvenue à son apogée dans l'Angleterre moderne ? En somme, le progrès de la locomotive tend à diminuer l'inégalité économique des peuples après avoir aidé à accentuer cette inégalité.

Les chemins de fer influent encore sur la répartition de la population ; ils sont une des causes capitales de cet abandon des campagnes, de cet engouement pour

1. *Psychologie économique*, p. 273-277.

les villes. Mais tôt ou tard, ils produiront et favoriseront le phénomène inverse ; déjà, les quartiers excentriques de Paris reprennent l'avantage à cause de la facilité des communications. On s'apercevra d'ailleurs que ce dépeuplement des campagnes « finira, remarque Bernstein, à la longue par devenir néfaste », et Bernstein croit que par la force seule on parviendra bien à repeupler les champs. Mais la raison qui produira le nouvel exode des villes est plus profonde et tient au cœur de l'homme même. Par suite des progrès des communications, le séjour des champs plus gai, plus reposant, attirera nos bureaucrates et nos commis de magasin, fatigués de leur travail absorbant.

§ 4. — Rôle de l'invention dans l'évolution économique

L'évolution économique dans le sens du progrès est un fait certain ? Mais dans ses développements multiples, quelles pentes générales a suivies le génie industriel et commercial ?

M. Gumplowicz a décidé avec raison de classer en un petit nombre de séries, établies d'après leur point de départ, les évolutions si complexes des sociétés. Ces diverses sociétés seraient nées, adonnées les unes à la *cueillette*, les autres à la *pêche*, d'autres à la *chasse*, d'autres enfin au *vol* et auraient évolué et abouti à l'agriculture, à la navigation, à l'art pastoral et enfin à la guerre, ces quatre grandes divisions comportant d'ailleurs beaucoup de complexité et de mélange.

L'école de Le Play a d'ailleurs bien montré des différenciations.

La classification de M. Gumplowicz est trop tranchée et trop radicale ; les cloisons sont même étanches entre ces diverses divisions. De plus, il manque dans ce tableau une place pour les sociétés industrielles. C'est là une grave lacune ; car dès les temps les plus reculés, certaines tribus se sont distinguées « par leur ingéniosité technique, par leur habileté presque native à utiliser les forces mécaniques et même chimiques aussi bien que vivantes et humaines ». De plus ces divisions systématiques n'ont qu'une importance relative et sont fondées sur de simples hypothèses.

Il est un facteur que M. Gumplowicz méconnaît, et qui joue pourtant le rôle prépondérant dans l'évolution économique, c'est l'invention individuelle, qui, on le sait, est par nature accidentelle, imprévisible et qui a des contre-coups si inattendus. C'est par l'éclosion de deux idées successives dans quelque cerveau mieux doué, de l'idée de chasser et de celle d'élever des troupeaux par exemple, c'est par une de ces trouvailles heureuses que toute une tribu de chasseurs s'est transformée en tribu de pasteurs. C'est ainsi par exemple que de nos jours, l'invention de la machine à vapeur a renouvelé de fond en comble, l'agriculture, la navigation, l'industrie.

1. *Psychologie économique*, p. 276-282.

Aussi doit-on se rappeler toujours que toute évolution sociale « est dominée, avant tout, par une suite d'heureux accidents qui, grâce au rayonnement imitatif et illimité de chacun d'eux, viennent s'insérer les uns sur les autres et font du progrès, non une pente douce et continue, mais une échelle aux échelons superposés et très inégaux ».

C'est là une généralisation certaine et qui domine toute cette question de l'évolution économique ; mais ce n'est pas la seule et l'on peut encore signaler d'autres généralisations partielles, moins grosses de conséquences toutefois.

Et d'abord le génie inventif « a lui-même quelque chose d'imitatif et de moutonnier » ; il suit des courants de mode, dans un certain ordre à peu près toujours le même. Nous avons eu ainsi pendant de longs siècles de la préhistoire, un âge où l'esprit d'innovation se tournait de préférence vers la domestication des animaux ; le monde moderne, au contraire, est plus obsédé par son désir de capter les forces physico-chimiques, ces agents de l'industrie nouvelle. Et l'on peut penser que le génie humain s'est d'abord appliqué à l'utilisation des forces animales, pour dominer ensuite les forces végétales et celles de la nature inanimée. C'est qu'il est, en effet, plus naturel que l'homme ait d'abord employé les instruments les plus proches de lui, pour aborder ensuite

1. *Psychologie économique*, p. 282-292.

les plus éloignés. A l'appui de cette généralisation, Tarde apporte une foule d'exemples pris dans tous les ordres de l'industrie.

En somme, les transformations du capital spirituel — spirituel, puisqu'en définitive, le capital essentiel c'est l'invention — ont surtout été des accroissements de ce capital. Mais il y a deux manières d'accroître ce capital : 1^o l'apparition de nouvelles inventions ; 2^o le rayonnement imitatif des anciennes. Ce second mode d'accroissement est particulièrement important dans les sociétés, parce qu'il explique la tendance parallèle à l'agrandissement des concurrences, des oppositions économiques et au développement des associations qui tantôt s'opposent, mais le plus souvent s'allient et collaborent à la paix sociale.

Et c'est cet aspect de l'évolution économique qui est le plus intéressant : « le progrès dans l'association est, je crois, dit Tarde, le terme final » de cette évolution. Au reste ce problème de l'association s'est posé de tout temps, chaque fois que l'esprit inventif s'est trouvé arrêté par des obstacles de quelque nature qu'ils fussent et que le type a dû se replier sur lui-même pour s'harmoniser de mieux en mieux avec lui-même. On voit ainsi apparaître à Rome les *collegia*, associations d'ouvriers de la même industrie ; au moyen âge l'ère des corporations, « après une courte éruption inventive » ; et de nos jours le besoin d'association n'a pas attendu pour reparaitre que le génie industriel se soit

épuisé. Et cela prouve que le génie inventif tend tout simplement à diriger son activité vers les nouveaux modes d'association, qui ne sont en définitive que des inventions, consistant à en combiner d'autres.

C'est en effet une invention que de synthétiser des inventions, que « de grouper harmonieusement des inventions élémentaires en une action commune qui les emploie à une même fin par une série logique d'opérations en dépit de leur ordre chronologique et accidentel d'apparition ». Et c'est véritablement un inventeur, l'homme qui organise un atelier et fait le premier converger vers un même but des travaux accomplis par des individus différents.

L'invention est donc bien, comme le dit Tarde, « la source psychologique de toutes les adaptations économiques, réalisées au dehors par l'échange, la division du travail et l'association sous toutes ses formes ».

C'est en somme une théorie de l'invention que Tarde vient de nous esquisser, de l'invention envisagée au point de vue économique. Et par là même, notre auteur nous a fait comprendre quel rôle prépondérant ce facteur tout psychologique jouait dans le domaine économique. Au reste, toutes ces observations s'enchaînent harmonieusement et il serait fastidieux de reprendre une à une ces idées multiples qui font l'attrait de ce chapitre. Nous n'avons plus à revenir sur les réserves qui

1. *Psychologie économique*, p. 292-298.

ont été exposées à la fin du chapitre du capital à propos de l'exagération que l'on rencontre parfois dans la psychologie économique, surtout à propos du rôle merveilleux de l'invention. Nous reverrons plus loin avec Tarde lui-même la question de la population, et nous nous permettrons quelques détails au sujet de la locomotion et de la vie à la campagne dont on nous a parlé brièvement ici même.

Remarquons simplement le caractère accidentel que Tarde attribue à l'invention. Nous avons déjà vu, brièvement d'ailleurs, dans la première partie de cette thèse, ce caractère de la philosophie de Tarde et qui a fait dire à M. Lionel Dauriac : « La contingence, tranchons le mot, l'accident joue dans la philosophie de Tarde, l'un des tout premiers rôles... L'inventeur imite le dieu de la théologie leibnizienne. Dans le champ des possibles, il en choisit un pour l'appeler à l'existence. Et quand il l'a choisi c'est tout un monde de possibles qu'il entraîne à sa suite » (1). C'est bien ce que Tarde enseignait en disant : « Le réel n'est intelligible que comme un cas du possible (2). Au reste, sur ce point, il adoptait presque intégralement la doctrine de son grand maître, Augustin Cournot (3), qui nous a légué toute une théorie du hasard

1. Dauriac. « La philosophie de Tarde » *in année philosophique*, t. XVI, 1906, p. 165.

2. Tarde. *Logique sociale*, p. 159.

3. A. Cournot. *Essai sur les fondements des connaissances humaines*.

et qui prétendait que « sans la distinction du nécessaire et du fortuit, de l'essentiel et de l'accidentel, on n'aurait même pas l'idée de la vraie nature de l'histoire » (1).

Nous aurons occasion, à la fin de ce travail, de faire quelques considérations sur la thèse tout à fait opposée et que soutenait Karl Marx. Nous nous servirons à cet effet de l'étude magistrale et si intéressante de M. Turgeon sur le matérialisme historique. Nous verrons alors que les marxistes, déterministes à outrance, prétendent que l'inventeur, l'homme de génie, arrive au moment voulu, déterminé par les événements, qu'il n'est que le produit du milieu dans lequel il se meut, que par exemple Changuarnier n'est que l'incarnation de l'épouvante bourgeoise en présence des désordres de la rue, et le prince Louis-Napoléon « un chevalier d'industrie » incarnant les intérêts de la classe rurale, et son arrivée au pouvoir n'aurait été qu'un « résultat nécessaire du développement économique antérieur » (2).

1. Cournot. *Essai sur les fondements des connaissances humaines*. — *Matérialisme, vitalisme, rationalisme*.

2. Turgeon. *La conception matérialisme d'après Marx et Engels*.

CHAPITRE II

LA PROPRIÉTÉ

Mais il est une institution élémentaire, universelle et fondamentale, condition première et indispensable de l'échange, de la division du travail et de l'association, c'est la propriété.

Cette notion de la propriété, Tarde l'envisage sous deux aspects : comme moyen d'*adaptation négative* de l'homme à l'homme, dont, grâce à elle, les volontés et les jugements cessent de s'opposer, et comme moyen d'*adaptation positive* de l'homme et de la terre. Dans le premier cas, il importe surtout d'établir une nette délimitation de la propriété, pour éviter les heurts entre propriétaires et cela se réalisera quand la force publique sera assise sur un système de droits mieux définis et plus unanimement admis. Dans le second cas, c'est la nature des choses appropriées qui importe surtout, et il est à souhaiter ici que les capitaux se trouvent aux mains des individus les plus aptes à les faire fructifier dans l'intérêt général.

Cette rencontre d'un individu avec l'instrument de

travail qui convient le mieux à ses aptitudes est due parfois à la conquête et à la spoliation du vaincu, parfois au jeu et à la spéculation, le plus souvent à la transmission héréditaire des biens ou à leur libre aliénation. On a recours quelquefois encore à la voie de distribution administrative, de répartition par l'Etat ; ainsi se fait la nomination des fonctionnaires.

Mais la transmission des propriétés par la voie privée est-elle supérieure à leur translation par la voie publique et officielle au point de vue de l'adaptation économique, de l'harmonie sociale ? Est-elle plus propre à diminuer les conflits individuels qui résultent de ces mutations de biens et à augmenter la production des richesses ?

Au premier abord, la fréquence et l'âpreté des procès que ces mutations déclenchent dans nombre de familles pourrait faire désirer la suppression de ces dispositions testamentaires. Mais ces troubles, si graves soient-ils, ne sortent pas d'ordinaire des limites de la famille, tandis que la nomination des fonctionnaires peut entraîner des mécontentements généraux, des conflits perturbateurs de la paix publique et parfois même causer des révolutions. Que serait-ce alors si les biens des morts étaient aussi l'objet de répartitions par l'Etat ? Voilà pour l'adaptation négative, l'accord des hommes entre eux.

Quant à l'adaptation positive, la nomination par

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 298-300.

l'Etat des fermiers ou usufruitiers chargés d'exploiter les propriétés ne produirait pas les heureux effets de la transmission héréditaire. L'héritage des biens ruraux a formé une classe paysanne parfaitement adaptée à son genre de travail, ce qui prouve clairement les résultats heureux de l'hérédité professionnelle, au moins en certains travaux. Aussi sur ce point le vrai progrès consistera à faciliter cette adaptation par des lois intelligentes sur la transmission des biens. Ainsi par exemple, il serait à souhaiter qu'en Angleterre, on supprimât les lois de substitution et les majorats, abus qui ont soulevé dans ce pays la question de la nationalisation du sol et attiré les diatribes passionnées de Henry George. De même en France, la préoccupation égalitaire a amené l'égalité des partages avec ses inconvénients nombreux ; on devrait au moins interdire le morcellement des exploitations.

La suppression de l'héritage causerait moins de maux dans la répartition des biens meubles. Mais en fait les parents trouveraient toujours le moyen d'éluder la loi, de faire passer la majeure partie de leurs capitaux à leurs enfants. Dès lors les biens meubles seraient tout de suite privilégiés, les biens fonds ne pouvant se transmettre ainsi en secret. De plus, le détenteur d'un capital qu'il ne pourra transmettre à ses enfants, ne se gênera pas pour le gaspiller et les biens-fonds eux-mêmes se trouveront plus mal soignés.

1. *Psychologie économique*, p. 300-305.

Et puis la suppression de l'héritage, ce sera l'introduction de la politique dans cette répartition des biens, de la politique et de ses injustices criantes, sans que la paix sociale y gagne en quoi que ce soit. Au contraire, la propriété nationale du sol sera mieux garantie et perpétuée par la propriété individuelle et héréditaire, qui crée entre la famille et le sol un lien d'une vigueur incomparable. « C'est grâce à ce morcellement du sol qu'on y enfonce et qu'on y multiplie les racines de la race ».

Supposons le collectivisme réalisé. Le premier résultat de cette suppression de l'inégalité des propriétés individuelles et familiales sera de mettre à découvert une nouvelle injustice dont on ne s'était pas aperçu : l'inégalité des propriétés nationales. Il faudra alors opérer, au nom de la justice, une masse générale de tous les territoires nationaux pour la répartir ensuite entre les divers peuples. Cela exige une singulière condescendance de la part des nations, surtout les plus favorisées. Et quel déluge de compétitions nouvelles va naître de ce partage ! Telle nation trouvera son terrain moins fertile, moins salubre ; telle autre trouvera qu'on ne l'a pas dotée eu égard au chiffre de sa population, etc.

Cette réalisation du collectivisme redoublera plutôt la soif de conquête collective, car chacun espérera devenir copropriétaire de la nouvelle terre conquise, et ce sera fini des rêves de paix sociale et internationale. Il

faut encore noter que les Etats, assez peu soucieux de respecter les propriétés et les droits des collectivités, ne se feront pas faute de léser encore les nations voisines et gênantes, tandis qu'au contraire ils respectent scrupuleusement la propriété d'un simple particulier.

Enfin l'attachement au sol natal, sentiment fondamental de la vie nationale, disparaîtra du même coup, et l'on sera aux prises avec un déracinement général qui ruinera infailliblement l'harmonie et la félicité générales. L'homme dégoûté de son sol, sera dévoré par le désir de vaincre et de spolier son voisin devenu son ennemi; de là une conflagration universelle, une mêlée des avidités nationales impossibles à assouvir.

La terre sera moins bien travaillée par ces fonctionnaires, régisseurs de l'Etat, gens irresponsables, envoyés du nord au sud, de l'ouest à l'est. Les villages ne formeront donc plus que des groupes instables, sans nulle cohésion; il n'y aura « plus rien d'affectueux, de cordial, de durable ». Ce sera la désertion des campagnes et l'afflux torrentiel des populations vers les villes, la dissolution de tous les liens du cœur entre les familles et la destruction du patriotisme local, rapports sociaux liés intimement à la propriété individuelle.

Ces liens sociaux héréditaires sont pourtant des plus utiles et des plus doux. « Il n'y a pas de créature humaine plus heureuse, ni plus saine, qu'un paysan marié, père

1. *Psychologie économique*, p. 305-310.

de famille, propriétaire d'un champ assez grand pour nourrir lui et les siens et lui permettre quelques économies ». C'est ce bonheur qui « colore l'âme et la vie du cultivateur », que détruirait inévitablement la nationalisation du sol. Et pourtant « de tous les divins mensonges de la vie », si l'on veut traiter de mensonge cet amour de la propriété, « il n'en est pas, après l'amour qui soit plus fécond... Un champ, une maison, cela est l'incarnation ou plutôt la pétrification apparente de la famille, cela donne à l'individu la perspective d'un horizon illimité dans le temps. Supprimez cette magie, le mur froid de la mort se montre à nu, à deux pas de nous ».

Certes, on a coutume de nos jours de clamer que la crise agricole sévit terriblement. Et Kautsky y a beaucoup insisté, voyant d'ailleurs là une cause de désertion des champs qui amènera les esprits au collectivisme. Stuart Mill et Sismondi avaient prôné la félicité du paysan propriétaire ; mais en fait depuis ces auteurs, les choses ont tourné. Il y a une réelle crise due à la concurrence des blés et des produits agricoles étrangers. Mais Tarde ne voit là qu'un fait passager, contre lequel on peut, dans une certaine mesure, se protéger. Aussi on ne peut voir dans ce fait une donnée fondamentale du problème et reprocher à l'agriculture sa misère actuelle.

Les collectivistes lui reprochent encore d'accaparer indûment la rente du sol. Ce grief principal contre

l'appropriation individuelle de la terre fut formulé par Ricardo et repris par Karl Marx et Kautsky. Ces deux derniers auteurs ont bien vu toutefois qu'entre la rente foncière et les profits de certains établissements industriels avantageés par leur situation, il y a au fond une profonde analogie. Mais disent-ils, il n'y a là qu'une apparence qui condamne même la propriété individuelle. Il y aurait en réalité deux différences à noter : 1^o le bénéfice de l'industriel avantageé est susceptible de s'étendre à ses rivaux qui pourront s'établir dans des conditions analogues, tandis que les avantages dus à la fertilité du sol ou à des particularités du climat ne sont pas extensibles à volonté : 2^o le profit de l'industriel avantageé est essentiellement passager : durable au contraire est la fertilité supérieure d'un terrain.

Mais ces arguments sont purement captieux. Un industriel avantageé qui réussit à ruiner ses concurrents, reste toujours privilégié, car il n'est guère possible à ses concurrents de s'approprier les avantages qu'il garde jalousement. Et puis, il n'est pas de terrain si ingrat qu'on ne puisse fertiliser par un travail intelligent. Bien mieux, la terre fertile ne peut pas du tout être assurée de produire toujours un profit durable ; car une découverte chimique, une invention mécanique, une nouvelle culture peut subitement avantager merveilleusement les terres voisines. Ainsi les plaines si riches de la Beauce

1. *Psychologie économique*, p. 313-317.

ont perdu les trois quarts de leur valeur depuis la concurrence des blés américains ; les champs propres à cultiver la garance ne valent plus rien depuis la découverte des substances chimiques colorantes.

Il est une sorte de ces bénéfices qui a soulevé l'indignation de Marx et de Kautsky ; c'est le profit que réalisent les terrains à bâtir aux environs des villes, uniquement à cause de leur peuplement. Mais il peut se produire un effet contraire et dans telle ville déchue, on observera la diminution de valeur des champs voisins, notamment des terrains à bâtir. Aussi Tarde reconnaît qu'il faudrait tout au plus répartir plus justement ces bénéfices en les soumettant à des tarifs compensateurs et indemniser le propriétaire malheureux atteint par « l'antirente ». Au fond le gain est légitime, parce qu'il y a toujours un risque couru ; c'est ce risque qui justifie le profit.

Et si d'ailleurs l'on supprimait la propriété individuelle, la *plus-value* des terrains ne disparaîtrait pas pour cela. Il y aura toujours un avantage, un monopole qui, au lieu d'être individuel, sera collectif ; il y aura des groupes privilégiés au lieu des individus privilégiés.

Il est une autre objection que M. Landry (1) a formulée contre la propriété individuelle : Il serait de son essence de mettre en conflit l'intérêt individuel du propriétaire avec l'intérêt général. Tarde soutient que cet

1. Landry. *L'utilité sociale de la propriété industrielle*. Alcan, 1901.

antagonisme n'est pas de l'essence de la propriété individuelle et, si certains propriétaires lèssent réellement l'intérêt général, ce n'est pas là une loi absolue ; ce sont des égoïstes qui, même expropriés, resteront toujours égoïstes, car tel est le fond de leur caractère. Au reste ces conflits subsisteront même si l'on socialise la terre et les capitaux. « L'intérêt de l'individu sera opprimé par celui d'une majorité ou d'une minorité au pouvoir ; à moins que ce ne soit le contraire, toute une nation se courbant sous la loi d'un despote populaire ».

Tarde ne croit pas non plus que l'Etat collectiviste économiserait et capitaliserait bien plus que ne le font les individus, comme le pense M. Landry. Et il termine en déclarant que la propriété individuelle a fait ses preuves, ainsi que l'initiative individuelle. Elle a réussi à mettre en valeur tout un immense continent, tandis que la propriété collective a échoué pitoyablement sur le même continent. Enfin, elle fonctionne et existe depuis des siècles et toute notre société est fondée sur elle. Certes telle qu'elle est organisée, actuellement du moins, la propriété individuelle laisse beaucoup à désirer et l'on peut facilement imaginer quelque chose de mieux. « Mais ce serait une folie de faire table rase de cette institution pour la remplacer. » Il faut l'utiliser en la réformant. Et celui qui voudrait la supprimer, commettrait la même biarrerie que cet individu qui, voyant que la pittores-

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 317-324.

que distribution des villes et des bourgs est défectueuse, proposerait d'y substituer autre chose.

Il est aux yeux de Tarde, plus intéressant de rechercher dans quel sens la transformation du droit de propriété est possible et désirable, pour que cette institution puisse réaliser pleinement ses deux adaptations essentielles.

Et tout d'abord, on doit remarquer que le respect mutuel des propriétés a été le fruit de longs siècles. Au début, on a rencontré une étape caractérisée par l'isolement des propriétés. Tacite a observé la présence de ces terrains neutres, indivis, incultes, sortes de marches entre les propriétés des familles germaniques (1). Puis peu à peu se répand le sentiment du droit d'autrui et en même temps se développe le respect des propriétés, ainsi que leur tendance à se préciser, à se fortifier.

Ces transformations de la propriété sont aussi dans une dépendance étroite des progrès de la population, ceux-ci étant d'ailleurs subordonnés à la propagation des inventions industrielles et agricoles, spécialement de celles qui regardent l'alimentation. Or, à l'origine de chacune de ces transformations, nous trouvons toujours une *idée heureuse* qui s'est propagée en rayonnements imitatifs, comme de nos jours encore, les découvertes chimiques des Pasteur et des autres savants ont transformé d'abord les grandes propriétés, puis les petites villes, puis les campagnes.

1. Tacite. *Mœurs des Germains*.

Dans toutes ces transformations, il ne faut pas oublier l'importance considérable de l'élément géographique, qui explique en partie la diversité des évolutions humaines; mais l'école de Le Play a eu le tort d'en exagérer l'importance.

M. Loria reproche à la propriété privée d'avoir fait disparaître la *terre libre* (1). Mais en réalité, à aucune époque, on n'a été arrêté par le manque de terres à exploiter et même de nos jours, l'immense continent africain offre aux civilisés des espaces illimités à cultiver.

Mais à l'époque actuelle, sommes-nous autorisés à augurer un mouvement prochain ou futur vers la socialisation de l'agriculture et de l'industrie?

Assurément, il existe en ce moment une grande fermentation dans les campagnes. Les petits métiers disparaissent, chassés par la grande industrie; le paysan quitte les champs et va se faire ouvrier industriel dans les grandes villes: il « se dépayse »; mais il ne se « prolétarise » pas, contrairement à l'assertion de Kautsky. En effet, il ne faut pas oublier qu'en se mobilisant, il se transforme, qu'un jour viendra où le nouveau paysan éclairé, lettré, peut-être intellectuel et artiste, s'attachera de nouveau à la terre et d'une manière plus durable et mieux raisonnée.

Kautsky prouve encore, très facilement d'ailleurs, la

1. Loria, *Les bases économiques de la société*.

2. *Psychologie économique*, p. 324-336.

supériorité de la grande culture sur la petite et voit là une raison de la socialisation de la terre. Mais si l'on exige un minimum d'étendue pour que la culture donne un maximum de rendement, un maximum d'étendue est tout aussi bien exigé. Au delà d'un certain degré, l'agrandissement d'une exploitation agricole et aussi bien industrielle, donne lieu à des abus, à des gaspillages et cet agrandissement par la nationalisation du sol amènerait plutôt l'improductivité relative de la culture et de l'industrie. Au reste, on constate plutôt en définitive une « tendance manifeste des grands ménages patriarcaux d'autrefois à se disloquer en petits ménages indépendants : constatation peu encourageante, soit dit en passant, pour le rêve phalanstérien ». C'est donc la tendance opposée à celle de l'industrie qui, elle, va se centralisant.

Enfin il est une grande difficulté qui s'oppose à la socialisation du sol : c'est la transformation psychologique du paysan qu'elle postule nécessairement et cela ne se fera que fort lentement. Le paysan en effet se concentre beaucoup en lui-même et ne sympathise guère qu'avec son lopin de terre et le petit cercle qui l'environne. C'est un type d'ailleurs façonné, cristallisé par une hérédité séculaire, caractérisé « par l'extrême docilité aux exemples domestiques et ancestraux et la très faible sensibilité aux exemples extérieurs ». On pour-

1. *Psychologie économique*, p. 336-344.

rait remarquer à la rigueur que ces caractères sont destinés à s'accroître encore davantage « à mesure que se poursuit l'émigration des garçons les plus intelligents et des filles les plus belles ». Mais si l'on songe aux progrès de l'instruction dans les campagnes, à la diffusion des livres, à la fréquence croissante des voyages, à l'adoucissement des travaux musculaires remplacés de plus en plus par les machines, on peut légitimement espérer qu'un jour la campagne bénéficiera d'un mouvement important de décentralisation intellectuelle. « Quand les cascades ou la marée, ou les vents laboureront à la place des bœufs, il faudra des mains plus fines pour tenir la charrue. »

Cet antagonisme aigu et croissant qui existe entre la ville et la campagne est destiné à disparaître. Cela se fera par l'urbanisation des ruraux, au moins dans une certaine mesure. Pas entièrement toutefois, car l'agriculture, tout industrialisée qu'elle soit, restera l'agriculture, c'est-à-dire « une production assujettie par sa collaboration avec la pluie et le beau temps, à des conditions spéciales qui lui imposent une lenteur et un alinéa caractéristiques ». L'adaptation de l'homme et de la terre exige une grande dose de patience, de résignation, qualité beaucoup plus développée chez l'homme des champs que chez l'homme des villes et qui fait le fond de l'âme paysanne.

Ces aperçus de Tarde sont extrêmement curieux et sont encore complétés par d'autres vues qu'il indique à propos du problème de la population. Quant à cette grave question de l'appropriation collective, nous pensons la reprendre à la fin de ce travail sous une forme plus compréhensive. Nous chercherons alors la position de Tarde vis-à-vis de l'école collectiviste, et cette question devenue subsidiaire se trouvera englobée par là même dans cette étude finale.

CHAPITRE III

L'ÉCHANGE

§ 1. — Source de l'échange

L'invention, source et facteur primordial de toute harmonisation économique, a besoin pour remplir son œuvre de deux auxiliaires importants : la division du travail dont Tarde ne dit rien, parce qu'il suppose ce sujet épuisé par les écrits des économistes et notamment par Karl Bücher (1), et l'échange, dont il fait une théorie assez originale et en tout cas attrayante.

C'est aux premiers stades de la vie économique, dans les rapports économiques et spontanés des enfants dans nos cours de collèges et dans ceux des sauvages avec les premiers navigateurs, que Tarde recherche les origines probables de l'échange.

Il voit en effet une sorte d'apprentissage de la vie commerciale dans les petits marchés des enfants entre eux, dans leurs cadeaux, leurs petits vols et un apprentissage de la vie industrielle dans leurs petits essais de

1. K. Bücher *Etudes d'histoire et d'économie politique*.

maçonnerie, de serrurerie, dans leurs constructions de petites machines.

On s'est demandé si l'on ne pourrait pas appliquer ici le principe de Pascal, d'après lequel l'humanité évoluerait comme l'homme lui-même et dans notre question rapprocher l'évolution économique des sociétés de celle des individus: Assurément, on peut rapprocher quelque peu la sociologie infantile de celle des sauvages; mais on ne saurait en tout cas trouver dans les cours de collège aucune trace de la phase de la propriété collective, qu'on dit avoir précédé la propriété individuelle: L'enfant au contraire est extrêmement désireux de posséder tout seul tel objet convoité.

Cette observation des enfants prouve à merveille que l'échange n'est pas du tout un fait primitif dans leurs rapports mutuels. Comme tout sauvage, l'enfant « est né voleur, pillard, donateur, surtout donataire; mais il ne naît pas échangiste ». Son premier mouvement, quand il voit un objet convoité, c'est de se le faire donner ou de le saisir. Mais bientôt le troc apparaît peu à peu et avec lui le marchandage. Il se fait bien vite une monnaie qui puisse faciliter ses échanges et qui consistera en billes par exemple.

Mais Tarde trouve plus intéressantes à ce sujet les premières relations des sauvages et des explorateurs.

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 346-349.

Et là encore, il trouve au début de toute relation, généralement le don ou le vol ; l'échange vient après. Les relations des expéditions des Christophe Colomb, des Coock, des Mendana, des Bougainville attestent parfaitement que ces deux relations unilatérales, le don et le vol, entrent tout naturellement dans l'esprit des sauvages, tandis que la relation réciproque d'échange n'y entre qu'après un certain effort.

Et chez toutes ces peuplades on observe un « philonéisme » très accusé. On a prétendu au contraire que « langue, religion, mœurs, traits et couleur de visage, formes corporelles, tout séparait par un fossé, en apparence impossible à combler, les sauvages et les civilisés » et que les sauvages étaient très défiants. Cette défiance n'est en réalité survenue qu'après les exactions sans nombre que les Européens commirent sur eux. On voit toujours au contraire les indigènes accueillir avec curiosité et sympathie l'homme blanc, le *nouveau*, qu'ils croient parfois descendu du ciel. Et leur passion des nouveautés est telle, qu'au début ils n'hésitent pas à se dépouiller entièrement de leurs richesses pour quelques verroteries. On peut donc affirmer que chez les sauvages le désir des marchandises nouvelles naît pour ainsi dire spontanément.

L'autre élément de toute relation économique, la croyance, la confiance dans la sincérité des offres et la loyauté des offreurs, est un peu plus difficile à réaliser. Pour arriver à gagner cette confiance, chaque explora-

teur a employé des procédés très variés, analogues quelque peu à ceux que suivent « les habitués du Luxembourg ou des Tuileries pour apprivoiser des moineaux. Ils leur lancent des miettes de pain, que les pierrots viennent prendre jusque dans leur main, ce qui les émerveille fort ».

En fait, l'usage général a été de faire accompagner ou précéder la transaction avec le sauvage de danses, de chants, de réjouissances. C'est d'ailleurs une idée très humaine que de préluder par la musique et la danse à un échange de marchandises. Et l'on peut voir une liaison d'idées des plus générales entre ces deux phénomènes, fête et marché.

Au reste, si le sauvage est naturellement accueillant, il passe très vite à l'extrême et devient rapidement très combattif. C'est le milieu entre cette affection spontanée et cette tendance brusque à la guerre que le sauvage ne peut réussir à atteindre, et c'est par la civilisation qu'il apprendra, par le travail et l'échange, à tenir ce milieu entre le don et le vol, l'affection et la guerre. « Savoir douter, savoir évaluer, calculer, modérer ses élans, c'est le miracle de la civilisation. »

Ainsi donc l'observation des enfants et des sauvages est une étude des plus suggestives ; elle nous montre que « les relations économiques qui tissent la toile de la solidarité humaine et la prolongent à l'infini » ne dé-

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 349-359.

coulent pas de l'égoïsme, car il « ne saurait qu'isoler l'individu, le blottir en soi, le tenir en garde contre son prochain ». L'échange provient au contraire « d'une réciprocité de présents, c'est-à-dire de l'altruisme contagieux et mutuel... La vie économique, en somme, découle de la vie cordiale, festive et joyeuse, elle est le développement et l'entrelacement des sympathies de tribu à tribu, d'étranger à étranger, autant, sinon plus, que de celle de parent à parent, de compatriote à compatriote. C'est la mutiler, c'est l'abaisser, c'est méconnaître son origine et sa nature la plus essentielle, que de la faire consister dans le déchainement des avidités égoïstes, voire même dans le confortable arrangement, — qui est toujours un équilibre instable — des intérêts bien entendus ».

§ 1. — Transformations de l'échange

Ces débuts de l'échange ainsi envisagés, il faut en voir maintenant les transformations, les formes successives qu'il a subies au cours de l'évolution économique. Karl Bücher a établi à ce sujet que les trois formes successives que l'on rencontre ainsi, l'économie domestique, l'économie urbaine et l'économie nationale (plus tard viendra l'économie mondiale), tendraient à constituer un domaine clos, isolé, indépendant (1). On peut assu-

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 359-363.

2. K. Bücher. *Etudes d'histoire et d'économie politique*.

rément admettre que le groupe familial primitif a pu se suffire à lui-même ; à plus forte raison le groupe national. Mais le groupe urbain n'a jamais pu se passer d'échanges continuels avec les ruraux environnants et toute ville a beaucoup plus besoin de pays qui l'entourent qu'eux n'en ont besoin. Aussi dans toute ville, le commerce extérieur, les échanges extérieurs sont beaucoup plus grands que les échanges intérieurs.

Il découle de là que le goût, le besoin, l'habitude du commerce extérieur sont venus de la vie urbaine et une nation où cette vie urbaine est plus développée s'éloigne davantage et par instinct du protectionnisme. C'est le cas de l'Angleterre, de la Belgique et bientôt de l'Allemagne. Le développement de la vie urbaine est donc une barrière opposée à l'isolement volontaire des nations, une cause profonde de l'assimilation des hommes de tout pays, et un stimulant de la solidarité internationale, presque comparable au développement de la vie maritime, l'agent par excellence des assimilations sociales.

Mais malgré la profondeur des changements sociaux dus à l'élargissement progressif de l'échange dont nous avons indiqué les principales transformations, les traits caractéristiques de l'échange primitif tendent toujours à reparaître, « parce qu'ils expriment le fond éternel du cœur, la sympathie de l'homme pour l'homme ». On retrouve en effet dans les foires du moyen âge et des

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 363-368.

temps modernes, dans nos expositions universelles elles-mêmes, ce mélange intime des affaires et des plaisirs, observé dans les trafics des sauvages. C'est que les foires sont « une des manifestations les plus vivantes et les plus populaires de l'adaptation économique... elles sont des villes féeriques et périodiques. » Elles sont nées, comme les villes en général, à l'occasion d'un rassemblement de nature religieuse ou esthétique, encore plus que commerciale.

Quant à la forme de l'échange que l'on doit adopter entre nations, Tarde, nous l'avons déjà vu, préconise le libre échange. Mais cela ne veut pas dire qu'il faille du jour au lendemain supprimer toutes les barrières qui existent entre nations, notamment les entraves douanières. Le protectionnisme peut être en effet utile dans tel ou tel pays, à telle ou telle époque. Il a l'avantage de maintenir dans le pays une industrie de première nécessité que le libre échange ferait périlcliter ou d'introduire dans ce même pays des industries excellentes qui sans lui auraient été vite étouffées : les soieries à Lyon sous Colbert en sont un exemple.

Au reste, le libre échange qui importe aux yeux de Tarde, c'est le libre échange artistique, moral, scientifique, lequel peut très bien se constituer avec le protectionnisme industriel, commercial. Et telle nation moderne précisément, « hérissée de récifs douaniers », laisse très bien circuler chez elle tous les courants de la pensée, journaux, dépêches, trains de plaisir. Du reste, ce

libre échange social finira par entraîner tôt ou tard le libre échange économique.

Enfin l'échange qui, on le sait, suppose la propriété individuelle, n'est pas le seul mode de répartition de la richesse. L'hérédité est en effet un grand mode de transmission des biens. A ce mode s'ajoute pour les translations entre vifs la conquête ou le vol, la donation et enfin l'échange. L'échange n'est pas spécial aux richesses, il s'étend encore aux droits : toute convention n'est d'ailleurs qu'un échange de droits.

Nous n'avons pas à revenir sur cette question de l'échange, que nous avons déjà envisagée incidemment, à propos de la division du travail. Nous ne pouvons qu'admettre à peu près sans réserve la plupart de ces vues brillantes et attrayantes qui naissent en foule de la plume de Tarde. Il en est de même du chapitre suivant consacré à définir l'association et à en montrer le rôle bienfaisant. Notons enfin que Tarde illustre ces divers aperçus psychologiques par une quantité d'exemples habilement choisis.

1. *Psychologie économique*, p. 368-383.

CHAPITRE IV

L'ASSOCIATION

Toute solidarité sociale, si vaste soit-elle, tire son origine d'un groupement corporel de personnes, d'une foule d'individus réunis par un but commun. Envisagée sous cette forme primitive, l'association est bien plus ancienne que l'échange et que la division du travail. On en retrouve aisément des vestiges dans ces pratiques des paysans qui se rapprochent pour travailler ensemble à une besogne simple, comme faucher, moissonner, etc. Le but de ces rassemblements est de se stimuler réciproquement et de rendre ainsi leur travail plus fructueux. On pourrait croire que ce but naît spontanément, d'instinct ; mais, à vrai dire, il y a toujours, comme origine probable de cette réunion, un rassemblement imposé ou maintenu par la volonté d'un homme, *paterfamilias* ou seigneur féodal. Ces restes d'antiques communautés de travail ont été fort bien décrits par Karl Bücher, qui a insisté notamment sur les

chambres à filer, universalisées jadis en Allemagne (1).

Peu à peu on abandonna le but exclusif de l'accélération des travaux semblables par l'émulation réciproque des travailleurs. On songea à faire converger vers une même œuvre leurs efforts semblables, d'ordinaire rythmiques, exécutés souvent à l'aide de chants ; on réunissait ainsi les esclaves d'Égypte pour hisser un obélisque. Puis vint l'idée de converger des efforts différents et de faire collaborer ensemble le rameur et le pilote par exemple.

C'est alors que nous entrons dans la division du travail, qui élargit la solidarité économique, utilise et développe la diversité naturelle des aptitudes. Cette division du travail comprend trois degrés, ce qui montre d'ailleurs combien son domaine va en s'élargissant : 1° plusieurs ouvriers du même atelier se répartissent en fragments divers l'œuvre qu'accomplissait un seul ouvrier ; 2° plusieurs ateliers d'un même état se répartissent le travail qu'exécutait un seul atelier ; 3° plusieurs nations se divisent le travail qui s'accomplissait dans une même nation.

Cette coopération indirecte des ouvriers éloignés les uns des autres va s'agrandissant avec l'évolution économique. Et à la solidarité sentie, intime, fruit de la collaboration directe et rapprochée, qui, elle, va diminuant,

1. K. Bücher. *Etudes d'histoire et d'économie politique*.

2. *Psychologie économique*, p. 384-386.

elle substitue une « solidarité inconsciente ou froidement comprise ». Cependant il s'y noue des liens de camaraderie d'une force évidente, quoique d'une autre nature. Elle établit une plus grande similitude des individus, vrai fondement de l'union sociale.

Toutefois, malgré ses progrès, la division du travail reste une simple association destinée à évoluer jusqu'à ce qu'elle ait préparé l'essor de l'association proprement dite, forme plus parfaite. Aussi Tarde voit encore dans ses transformations une application de la fameuse loi qui régit le passage de l'unilatéral au réciproque,

L'association, que nous venons d'indiquer comme complément de la division du travail, a des avantages économiques évidents. Tarde cite comme exemple typique l'irrigation du Nil dans les vastes plaines d'Égypte, procédé qui a accru d'une manière incommensurable la fertilité du sol et en même temps la population de ce pays. Mais cette co-assistance mutuelle des habitants de l'Égypte, qui nous paraît revêtir un caractère de spontanéité, n'a été au début que la soumission commune à un plan d'ensemble *trouvé* et imposé par un Pharaon ; et cela nous montre que pour être féconde, l'association doit être une intervention réalisée et mise en œuvre.

L'association des efforts est d'ailleurs un fait qui s'est répété à toutes les phases de l'histoire ; on peut rappeler

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 386-393.

en effet les *collegia* romains, les corporations du moyen âge, les ghildes si répandues en Angleterre et en Allemagne. Et même après un relâchement, une ère de libre concurrence, nous voyons réapparaître une phase nouvelle, caractérisée par l'éclosion d'une foule de syndicats.

Il serait intéressant de jeter un coup d'œil sommaire sur ces fameuses corporations du moyen âge. Leur but était « d'adapter la production à la consommation dans des conditions de fixité réputées invariables de l'une et de l'autre et dans les limites d'un marché bien circonscrit qu'on jugeait devoir rester de même inextensible ». On n'avait pas à prévoir le renouvellement des conditions de la production, les inventions industrielles étant si rares, ni même le changement des besoins de la consommation à cause de la domination généralement admise de la morale chrétienne. Il n'y avait donc qu'à empêcher « l'excès en quantité et le déficit en qualité de la production » ; de là les nombreuses difficultés de la production, le long apprentissage, le chef-d'œuvre, les précautions contre la fraude, la malfaçon ; de là encore la restriction ou la limitation du nombre des apprentis, des maîtres, ainsi que de leur productivité. Ainsi, pour assurer la bonne qualité des produits, on exigeait que l'atelier fût exposé aux regards des passants, on interdisait le travail de nuit à cause de la défectuosité de l'éclairage. On avait aussi décidé que les statuts des professions, aussi bien que le taux des prix et des salaires, fussent édictés par le

prince. Aussi les grèves étaient-elles dès lors sévèrement punies, parce qu'elles se trouvaient être des actes de rébellion vis-à-vis de l'autorité. Et du jour où avec le régime individualiste du libéralisme économique disparut cette conception du salaire, il n'y eut plus aucune raison d'interdire la coalition des ouvriers.

Ces corporations ne dépassaient pas le ressort d'une même ville. Aussi dès le ^{xv}^e siècle, les artisans éprouvèrent le besoin d'une association plus vaste, au moins *intermunicipale*. Les rapports plus fréquents entre ouvriers, nous dit M. Levasseur, créèrent le *compagnonnage* et la *franc-maçonnerie*, ce qui prouve combien est irrésistible l'expansion de l'action intermentale. La guerre de Cent ans, bien qu'elle eût fort refoulé ce penchant expansif, avait toutefois brisé « les clôtures de la vie sédentaire » et élargi les relations des hommes entre eux. De plus la noblesse, vaincue et humiliée, avait vu son prestige diminuer. Le peuple déjà s'était mis à imiter les seigneurs, ce qui fit abaisser singulièrement les barrières des classes.

Or, c'est cette double tendance à l'abaissement des barrières entre les classes et les villes, qui caractérise les confréries du ^{xv}^e siècle et leur donne un caractère plus moderne. Elles se rapprochent beaucoup plus de l'idéal contemporain qui est d'adapter les associations à une société démocratique, à un marché national ou

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 393-398.

international toujours grandissant et à la grande industrie qui progresse sans cesse. C'est cet idéal en effet que cherchent à réaliser toutes les créations présentes de syndicats et de sociétés de tout genre, tandis que les corporations anciennes « n'étaient adaptées qu'à un régime social immuable et hiérarchisé, divisé en classes multiples, en nombreux rangs superposés » ; elles n'étaient adaptées qu'à la vie municipale et à la petite industrie, et ne pouvaient par conséquent répondre aux exigences d'un marché toujours instable, surtout depuis le xvi^e siècle.

Or, c'est à l'aide de ce critérium que Tarde examine nos associations contemporaines, et il déclare que leur succès ou leur échec tiennent à ce qu'elles ont réalisé ou manqué cet idéal proposé à leur activité.

Il trouve ainsi que les sociétés pour la construction des maisons d'ouvriers à bon marché ont été enrayées dans leur marche, car l'ouvrier urbain a de moins en moins intérêt à posséder sa maison, à titre de propriétaire, bien que ce soit là une condition favorable pour la vie de famille ; mais il lui est impossible de concilier ce désir avec l'instabilité de sa vie et la nécessité de changer souvent de travail et de résidence.

Au contraire, les agences de publicité, d'information et de réclame répondent beaucoup mieux aux exigences du marché moderne qu'elles ont même pour but d'élar-

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 398-400.

gir sans cesse. Lancées par la presse, elles satisfont la curiosité générale et toujours élargie des producteurs et des consommateurs, avertissent les uns et les autres des transformations qui les menacent ou qu'ils doivent accomplir et rendent seules possible l'ajustement des produits aux besoins, malgré les distances entre producteurs et consommateurs.

Les bureaux de placement, dont le développement est également très rapide, sont une branche intéressante de ces sociétés de publicité. Leur évolution a d'ailleurs beaucoup varié avec les époques de l'histoire : on peut noter cependant une tendance à la centralisation de ces moyens de renseignements. Le premier procédé, encore pratiqué dans nos campagnes, consistait dans l'embauchage direct, d'après des formes réglées, en général dans des endroits publics, sur la « place de grève », puis plus tard dans des endroits couverts. Il existe encore de ces réunions d'ouvriers, assemblées ou loueries accompagnées souvent de réjouissances. Puis sont venus ensuite les offices de renseignements, les bureaux de placements, etc. (1).

Le succès de ces agences multiples de la publicité tient au fond à ce qu'elles « répondent au besoin de certitude, que le progrès de l'incertitude aiguise et déve-

1. Bry. *Trait de législation industrielle.*

Levasseur. *Histoire des classes ouvrières en France.*

Jay. *L'organisation du travail par les syndicats*, in *Revue d'économie politique*, 1894.

loppe ». C'est une raison analogue qui explique l'essor des sociétés d'assurances de toutes sortes : elles « répondent en effet au besoin de sécurité qui grandit avec l'instabilité des fortunes et des situations, créée par les révolutions économiques de notre âge ».

Toutefois nos syndicats ont, à coup sûr, introduit dans le régime économique moderne, un état de lutte aigu. Il y a dans chaque profession un syndicat ouvrier opposé au syndicat patronal, prônant la lutte des classes et outrant encore l'antagonisme entre patrons et ouvriers. Il y a bien quelques syndicats industriels mixtes, mais stationnaires.

Quant aux syndicats agricoles, ils sont assurément mixtes et prospèrent pourtant. Cela tient à ce que l'agriculture a été moins transformée que l'industrie par l'invention des machines et précisément ici le syndicat permet tout aussi bien aux petits cultivateurs d'acquérir facilement les matières premières dont il a besoin (2).

Les sociétés coopératives de consommation, ont eu pour but d'augmenter la force du parti ouvrier en élevant son bien-être, de favoriser le développement de la consommation et partant celui de la production, en abaissant le prix des articles. Aussi s'explique-t-on leur merveilleux essor et leur puissance de propagation. Au contraire, les coopératives de production, comme le

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 400-406.

2. Kautsky. *Le marxisme*.

3. *Psychologie économique*, p. 400-406.

montre Bernstein, ont échoué, parce que mal adaptées aux conditions de la grande industrie. Elles exigent en effet une discipline des plus rigoureuses et difficile à obtenir dans l'état actuel de nos mœurs égalitaires.

Cependant les coopératives agricoles réussissent bien en Allemagne et en France ; c'est qu'elles sont plutôt des sociétés de commerce et de crédit.

Quant aux associations agricoles qui ont pour objet la culture en commun, Tarde, s'appuyant sur l'exemple de Bugeaud en Algérie, reste sceptique au sujet de leurs résultats, parce que, comme le dit Kautsky (1), « le paysan est encore plus attaché à son lopin de terre que l'artisan à son échoppe ». Certes Tarde ne nie pas qu'il y ait des programmes de vie phalanstérienne bien conçus, viables et pouvant même devenir prospères ; il donne même l'exemple des milliers de monastères « où le communisme religieux a fleuri pendant des siècles ». Mais il faut pour cela que les exécuteurs de ces plans de vie commune se conforment docilement à la haute pensée de l'inventeur. Et pour asseoir sur des bases durables le régime collectiviste, l'humanité devrait, à partir d'un certain moment, cesser tout à coup d'être *inventive* pour ne plus être qu'*imitatrice*, ou bien se diviser en une « élite d'initiateurs et une forte masse populaire entièrement dépourvue de forte originalité individuelle ».

En effet toute association a d'abord été l'œuvre d'un

1. *Psychologie économique*, p. 406-409.

cerveau, d'un homme d'initiative. C'est Robert Owen qui a conçu les coopératives de consommation en 1844, comme Büchez a imaginé en 1834 les coopératives de production, comme de dévoués missionnaires ont prêché en Allemagne l'utilité du crédit populaire. De même Godin et Boucicaut ont été les fondateurs du familistère de Guise et du Bon Marché. Au reste l'âge présent sera caractérisé par la direction du génie inventif dans cette voie généreuse et féconde de l'association. Aussi Tarde augure bien de l'avenir, à moins que quelque brutalité révolutionnaire au service d'une utopie ne ralentisse passagèrement cette marche heureuse.

Les associations sont multiples, mais on peut toutes les ramener à quatre branches principales : 1^o les sociétés de co-production, qui ont pour but de remédier aux désaccords et aux luttes internes de la production, comme les corporations ; 2^o les associations de consommation, dont le but est de réduire les désaccords et les conflits internes de la consommation ; 3^o les sociétés d'échange ou mieux d'adaptation de la production à la consommation ; 4^o les sociétés de crédit qui veulent adapter plus parfaitement la monnaie à sa fonction d'échange, partant prévenir ou terminer les luttes de nature monétaire. C'est là le but des conventions internationales, comme l'Union latine, des banques de toutes sortes, bureaux de placement des capitaux, remédiant à l'excès ou à l'insuffisance de la monnaie en circulation.

Le crédit, servant à la reproduction active des riches-

ses, aurait pu rentrer dans la répétition économique. Il pouvait aussi rentrer dans l'opposition, car il y a crise, quand les faits démontrent la confiance dont il est l'objet. Mais en général les faits confirment cette confiance, quand les dettes sont bien payées à l'échéance : le crédit est alors la cause la plus puissante « de prospérité et d'harmonie économiques, d'adaptation des richesses épargnées à leur fin sociale ».

Nous venons de voir les formes libres de l'association, mais il y a une forme officielle et obligatoire, qui progresse assurément de jour en jour. Or si Tarde soutient hautement la cause de l'association libre, source des initiatives individuelles et du progrès, il n'en admet pas moins que l'Etat doit intervenir là où l'association libre est impuissante. Et c'est un champ très vaste qu'il accorde à l'intervention de l'Etat, mais à condition que l'on rattache le problème économique au problème politique et que l'on ne separe pas ce dernier du problème moral, lié intimement, lui aussi, au problème intellectuel, c'est-à-dire scientifique et religieux « Il faut que les hommes se soient de nouveau accordés, spontanément, dans une foi commune, sur certains points capitaux. Un accord de convictions fortes et logiques par la science, devenue incontestée à certains égards, et non un équilibre d'opinions faibles et tolérantes par le scepticisme : un accord de passions fortes et concourantes à un idéal

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 409-417.

commun par la haute morale sociale, et non un équilibre de petits besoins et de petits échanges par l'industrialisme ; voilà l'aspiration de l'évolution humaine. »

C'est précisément le mérite du socialisme présent d'avoir une forte conscience de cette aspiration et de chercher à la réaliser ; mais il bâtit sur le sable, car nous ne sommes encore qu'à la phase de l'opposition économique, tandis que ces problèmes ne pourront sérieusement se résoudre que lorsque l'humanité sera parvenue à l'ère du marché unique et total, c'est-à-dire mondial, à la phase de l'adaptation.

Et l'avenir ne nous réserve pas une vaste association comme le collectivisme, ce qui ne serait que la réapparition sous une autre forme des vastes associations religieuses du passé, comme le christianisme, l'islamisme, le bouddhisme. Mais on verra « à force de se multiplier et de se diversifier, l'association s'individualiser pour ainsi dire, en ce sens qu'il y aura *pour chaque individu* un certain entre-croisement d'associations différentes qui lui sera particulier, qui ne s'incarnera qu'en lui seul ». L'avenir est à la diversité harmonieuse d'associations multiples et solidaires. Et c'est alors que le système social le mieux équilibré et le plus ingénieux de tous les âges, ce sera non pas un vaste internationalisme, mais le faisceau international des unions individuelles. Les nations seront plus vivantes et plus concrètes, les individus plus solidairement unis. »

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 417-423.

APPENDICE

PROBLÈME DE LA POPULATION

Il nous reste un problème qui peut se rattacher à l'une ou l'autre des trois grandes parties de la psychologie économique, mais qui en définitive les domine toutes et mérite par conséquent une place à part : c'est la question de la population.

I. — COMPLEXITÉ DU PROBLÈME ET SOLUTIONS DIVERSES

Ce problème est en effet très complexe : d'abord la population tend à se multiplier par répétition héréditaire ; puis l'économiste est amené à s'occuper au point de vue de la concurrence industrielle et commerciale entre nations, des rapports entre populations inégales et inégalement prolifiques ; enfin l'on doit se préoccuper grandement des aptitudes des populations à l'exploitation des inventions industrielles.

Mais Kovalesky et Coste notamment, ont exagéré l'importance de ce problème quand ils ont vu dans la tendance ascendante de la population « le moteur principal de l'évolution économique et même de l'évolution sociale tout entière ». A aucune époque, on n'a vu que

le niveau de la population soit subordonné au taux de la population. C'est à l'invention, au génie inventif, et non à la population, comme l'enseigne Loria, qu'il faut demander l'explication du progrès économique et social (1). Et c'est même ce phénomène si fécond de l'invention qui domine le problème de la population. Aussi Tarde déclare-t-il que « Papin et Watt ont suscité des milliards d'hommes à l'existence » et que « les premiers domesticateurs d'animaux ou de plantes ont été les grands procréateurs de l'espèce humaine ». C'est aussi le génie inventif qui, à l'inverse, est la principale cause de la dépopulation française, qui a sa cause dans le principe nouveau de l'égalité démocratique, ce principe ayant engendré chez les classes d'en bas le désir de copier les besoins d'en haut : le vrai facteur, c'est le génie inventif (2).

Quant à la théorie de Malthus qui prétend établir que l'accroissement de la population serait toujours plus rapide que celui des subsistances, Tarde adopte pleinement la réfutation de Nitti, de Leroy-Beaulieu et de Henry George. L'exemple de tous les pays, de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis spécialement, prouve l'erreur de Malthus. L'auteur obsédé par le point de vue objectif, n'a pas vu en effet que « la clef du problème » était surtout psychologique, « que le désir

1. Loria. *Les bases économiques de la société*.

2. *Psychologie économique*, t. II, p. 423-427.

de paternité est contenu ou refoulé par le désir du luxe ou du confort et que chaque nouveau besoin qui naît empêche de naître un enfant. »

Le vrai point de vue à envisager ici, l'idée d'invention, apparaît déjà bien un peu chez Courcelle-Seneuil : mais il ne l'a envisagé que très imparfaitement. Voyons un peu sa conception. Si l'on suppose donc une nation close ; on peut assurer que la population s'y accroîtra avec chaque invention nouvelle qui permettra de mieux exploiter les ressources du sol. Mais si ces inventions font naître des besoins de seconde nécessité, de luxe, de confortable, ces besoins vont entrer en lutte avec ceux de première nécessité pour leur disputer une partie du sol qu'ils réclamaient. Et alors la population croîtra ou diminuera selon qu'il sera accordé plus de latitude aux besoins de première nécessité ou à ceux de seconde nécessité. De plus, avec la démocratisation croissante et nécessaire de cette nation, comme le prouvent les lois de Jean-Jacques Rousseau, les classes d'en bas vont être ravagées par l'envie initiative des classes élevées et il pourra s'ensuivre encore une tendance à l'abaissement de la natalité. Courcelle-Seneuil a bien vu cela ; mais il n'a pas vu qu'à l'inverse, il vient un moment où à force de diminuer, la population tombe au-dessous du degré de densité exigé pour l'entretien des industries de luxe et d'art, de bien-être dont le

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 427-433.

besoin s'est enraciné : le désir de génération se trouve alors stimulé par ces besoins et l'on constate une reprise de la natalité. Ajoutez à cela que les nations ne sont nullement closes et que les populations voisines immigreront peu à peu, comme cela se fait chez nous, afin de remplir les vides des ateliers et des chantiers de la nation dont la natalité a baissé.

II. — SOLUTION PSYCHOLOGIQUE

Cette question de la population n'est donc pas, comme le croyait Malthus, une simple question de subsistance. Le problème est bien plus vaste et tient à des causes bien plus complexes. Aussi le lien que certains statisticiens ont essayé d'établir entre les variations du prix des blés et celles des mariages n'est pas scientifiquement fondé. « La vraie influence qui agit sur la tendance au mariage est l'espérance plus ou moins vive en l'avenir », jouet elle-même d'une foule d'apparences. Au contraire, une statistique sagement interprétée nous montre que le développement de la prévoyance est contraire à celui de la natalité ; il en est de même de l'esprit d'entreprise : ce sont bien là des raisons psychologiques.

En résumé donc « la progression numérique des populations, leurs luttes, leurs alliances même et leur prospérité laborieuse, ne sont un bien que dans la mesure où elles favorisent l'éclosion d'individualités sinon plus

tranchées, du moins plus profondes et plus délicates en même temps. On ne saurait donc désirer que la population humaine aille toujours en augmentant, si, pendant qu'elle s'accroît, elle s'uniformise. Son arrêt, son recul numérique même, sont dans le vœu des choses si elle se différencie en décroissant ». Il ne faut pas que l'accroissement d'une population dépasse son enrichissement, parce qu'un certain degré de richesse et d'inégalité dans cette richesse est nécessaire pour mettre en relief les diversités individuelles ; mais il faut un certain chiffre de population pour permettre aux originalités virtuelles d'une race de s'épanouir entièrement. Pour rester féconde, la population doit être adaptée à son climat et à sa civilisation ; mais cet accord ne doit pas être tellement parfait qu'il exclue toute innovation, qu'il tue toute illusion, toute espérance, condition de la paternité.

Il faut donc avant tout « susciter dans le cœur de l'individu pour le déterminer à devenir père et à sacrifier son bien-être à son rêve, son bonheur à son espoir, un vif amour pour quelque chose d'idéal ». Ce puissant attrait ne sera pas, Tarde le craint du moins, la pensée de propager la nationalité française, d'accroître sa puissance et sa gloire, dans le cœur de la majorité des Français ; car chaque individu trouve que sa part dans ce grand œuvre est infinitésimale en échange de ses privations. Le vrai mobile, croit-il, restera donc le culte de

1. *Psychologie économique*, t. II, p. 433-445.

la famille, le désir de perpétuer le foyer ; c'est cet attrait qui rappellera au grand nombre le devoir suprême de procréation. Il y avait jadis un calcul assez puissant et qui suffisait à suppléer l'attrait que nous venons de citer : on érigeait la piété filiale en maxime supérieure et le père savait qu'il serait amplement payé de ses privations par ses propres enfants ; il voyait là un véritable placement, une forme véritable du crédit, consistant dans la réciprocité des services. Mais ce calcul ne garde toute sa valeur qu'aussi longtemps que subsiste dans la législation et les mœurs quelque chose de l'antique piété filiale. Et précisément Tarde prévoit qu'un jour viendra où ce devoir de piété filiale cessera d'être élevé si haut par les législateurs et les moralistes, qu'un moment viendra où « si l'on n'y prend garde, les hommes, de plus en plus assurés de l'assistance de leurs contemporains, et de moins en moins de l'assistance de leurs enfants, auront de moins en moins recours à cette dernière, qui était jadis la seule offerte à leurs yeux ». La société sera peut-être alors obligée d'intervenir pour sa sauvegarde, « de soumettre l'élevage humain, la viriculture, au point de vue de la quantité et de la qualité, à des règlements rigoureux ». Cette solution peut paraître assez draconienne. Aussi Tarde penche-t-il vers l'idéal esquissé plus haut : « renforcer le lien familial, qui tend visiblement à se relâcher avec excès » (1). C'est la

1. Tarde. *Psychologie économique*, t. II, p. 445-447.

solution qu'il apporte à ce vaste problème et c'est en même temps la dernière idée, toute psychologique elle aussi, de son beau livre, la *Psychologie économique*.

III. — APPRÉCIATION ET DÉVELOPPEMENTS

Nous ne saurions trop louer Gabriel Tarde d'avoir indiqué aux générations présentes, ce que l'on pourrait appeler le critérium du bonheur, l'attachement à la famille et l'amour des travaux des champs. Et non seulement, Tarde a prouvé par ses déductions que là était vraiment le bonheur de la vie ; mais on sait que cet ancien magistrat, que ce professeur du Collège de France, que ce membre de l'Institut était un peu comme le poète Mistral, complètement attaché à sa vieille terre d'origine. La campagne avait toutes ses prédilections (1).

§ 1. — La vie des champs

Au reste dans son système, et c'est là peut-être une originalité qui vaut la peine d'être signalée, la vie des champs nous apparaît comme une source de paix, un moyen d'adaptation des hommes à la terre et des hommes entre eux, une harmonie sociale. Ce philosophe aimait passionnément la paix et l'état de lutte est pour lui un

1. Fernand Faure. *Revue politique et parlementaire*, 10 octobre 1909.

état nécessaire assurément, mais passager, une période dure et pénible. Aussi avait-il contre l'école classique une antipathie profonde, parce qu'elle prétendait ériger en loi universelle et même divine, la concurrence, c'est-à-dire la lutte de tous les instants entre producteurs; aussi la ville avec ses oppositions continuelles, avec ses luttes toujours renaissantes, avec cette lutte pour la vie qui y est terriblement accentuée, lui paraît-elle un lieu bien moins apte que la campagne à faire éclore l'ère de paix et d'harmonie, un séjour moins paisible et où l'on est en définitive moins heureux.

Il y avait cependant quelque mérite de la part de Tarde de célébrer à notre époque les plaisirs des champs. On sait en effet que de toutes parts, la campagne est abandonnée par ses enfants. Voyez dans nos vastes plaines et nos riantes prairies ces vieux pans de muraille qui sont à la merci des intempéries des saisons; là même ce sont des villages entiers qui sont abandonnés. On pourrait puiser à ce sujet dans le livre de M. Vandervelde une foule d'exemples minutieusement enregistrés par une statistique scrupuleuse et qui prouvent manifestement cet exode rural (1) qui sévit partout. Dans beaucoup d'endroits, les bras manquant à la culture, on a dû abandonner l'agriculture proprement dite pour se livrer à l'élevage, qui réclame moins de personnel : c'est le cas de la Normandie notamment, province dans laquelle règne un courant intense de dépopulation.

1. Vandervelde. *L'exode rural et le retour aux champs*.

Nous n'avons pas à rechercher ici les causes de cette désertion ; mais bien à louer Tarde d'avoir su rappeler en fin xix^e siècle les plaisirs des champs. Et nous pourrions comparer son œuvre à celle de ce poète latin que le spectacle des terres abandonnées et incultes, des jachères immenses, des vastes domaines en friche émut si profondément. Et c'est cette émotion sincère qui fit résonner en lui les fibres les plus intimes du cœur et nous valut ces immortelles géorgiques. Tarde devait certes répéter souvent ce vers si connu de Virgile :

*O fortunatos minimum sua si bona norint
Agricolas...*

et il dut relire plus d'une fois ces pages si senties, si émues du poète, du chantre de la vie rurale.

C'est qu'en effet, comme l'a bien dit M. Bouglé (1), Tarde est un poète et c'est là, croyons-nous, qu'il faut chercher la raison intime de son amour pour la campagne. Comme tout poète, il en a su découvrir les charmes, aussi bien que les ennuis. Il ne s'est pas borné, comme l'aurait fait un physiocrate par exemple, à en considérer le seul côté matériel, le seul point de vue de la richesse, et dans l'espèce, à compter minutieusement le tant pour cent de rendement que donne telle récolte, le mal et l'effort qu'elle a coûtés. Mais il a vu encore que le printemps, par exemple, procurait au laboureur des

1. Bouglé. *Revue de Paris*, mai 1905.

charmes tout spéciaux, des jouissances simples et vraies. Il a dû s'enivrer des senteurs odorantes qui s'exhalent au mois de mai des aubépines roses et blanches ou un peu plus tard des foins qu'on commence à couper. Il a dû voir voltiger dans les haies vives ces oiseaux qui viennent égayer la nature renaissante ; il a dû entendre le ruisseau murmurer en courant sur un lit de cailloux, sous un dôme de verdure, comme Horace jadis aimait à l'entendre dans son frais Tibur :

Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros (1).

Il a senti toute la poésie de ces belles nuits de juin que le travail, démesurément prolongé du laboureur, à cette période de l'année, permet d'admirer presque entièrement ; il a contemplé ces atmosphères ardentes, parfois brûlantes du mois d'août, mais ravissantes quand même. Il a dû voir se balancer au souffle des vents, cette « vaste mer d'or », a dit Michelet, qu'est un champ de blé au début de l'été. Ce sont tous ces spectacles que peut admirer le laboureur et qui doivent égayer son existence et diminuer sa peine.

Il a déclaré encore dans sa *Psychologie économique*, qu'il y avait un plaisir plus vrai, à voir grandir un arbre qu'on a planté et à l'ombre duquel les rejetons de la famille viendront plus tard s'abriter et prendre le frais, qu'à diriger une machine inerte, qui toujours fait

1. Horace. *Art poétique*.

le même ouvrage avec la même perfection, sans aucun tâtonnement, tandis que notre arbre demandera un jour à être taillé, un autre jour à être redressé. Il estimait encore que le rural qui soigne ses animaux, qui voit son « jeune veau bondir au milieu du troupeau », son bœuf suer, écumer au milieu du sillon, devait éprouver un plaisir plus vif que l'ouvrier de cette usine qui fait un dix-huitième d'épingle.

Un économiste ne prendra pas en compte ces sommes de plaisir ; mais en fait, c'est un tort aux yeux de Tarde. Et d'ailleurs, n'a-t-il pas raison ? sans compter qu'il reste conséquent avec lui-même et qu'il ne fait en cela que tirer les conséquences logiques de son système.

Qu'est-ce en somme que l'économie politique ?

Un économiste nous répondra : c'est la science qui a pour but de procurer à l'homme le maximum de jouissances avec le minimum d'efforts. Et l'art économique n'a pas d'autre but que d'assurer la satisfaction des besoins de l'homme, que de lui procurer le bonheur, au moins matériel.

Eh bien ! ce bonheur ici, bien que donné gratuitement à l'homme des champs, comme l'eau, l'air et la chaleur dont ses récoltes ont absolument besoin, ce bonheur qui peut consister dans la contemplation d'un coucher de soleil qui glisse derrière le cercle d'un horizon de pourpre ou qui descend en boule d'or dans

les flots mugissants, ce bonheur, Tarde l'a apprécié à sa juste valeur.

Assurément, il n'y a encore qu'une élite, qu'un très petit nombre d'individus à comprendre toute la poésie de ces beautés de la nature ; mais cela n'infirmes en rien la thèse de notre poète.

Aussi bien souhaite-t-il que le paysan s'urbanise et c'est là un fait de plus en plus évident. Faisant d'ailleurs une digression curieuse, une sorte de prédiction de l'avenir, Tarde nous montre que l'adaptation de l'homme et de la terre, source d'harmonie à ses yeux, se fera peu à peu et l'on verra un jour les employés de bureau et les intellectuels abandonner leur travail épuisant et malsain, quitter la ville, d'abord à des intervalles réglés, puis à peu près continuellement, pour se livrer à la culture des champs. Ils seront un peu comme les Cincinnatus ou les Atilius qui, après avoir donné à la République le tribut qu'elle réclamait d'eux, rentraient dans leur domaine cultiver leurs arpents de terre. Les poètes, à l'exemple d'Horace et de Virgile, qui préféreraient leur vallon aux collines de Rome, leur *vile sabi-num* au falerne d'or de Mécène, tiendront à honneur de s'inspirer aux sources fraîches et fécondes de la poésie : l'amour et la nature.

Et comme autrefois Joachim du Bellay, perdu dans la grande ville de Rome, regrettait en termes émus son petit Liré et sa « douceur angevine », nos poètes regret-

teront aussi un jour le calme de la campagne quand ils en seront éloignés.

Nous ne sommes certes pas près de voir la réalisation de ce beau rêve, mais est-on autorisé pour cela à le qualifier de chimère ? Au reste M. Vandervelde, dans le livre cité plus haut, n'atteste-t-il pas un mouvement de retour vers les champs (1). Et puis, si nous songeons à la puissance de l'imitation, à cette observation de tous les instants dont l'élite est l'objet vis-à-vis de la masse, on doit reconnaître que, dans le système de Tarde, ce rêve peut bien un jour devenir une réalité et d'autant plus que, dans cette théorie, le retour aux champs est une condition d'harmonie sociale.

Ajoutons enfin que le rural urbanisé trouvera plus de goût à la terre, que l'intellectuel, le poète, l'artiste, gens instruits et très sensibles aux beautés de la nature, s'intéresseront vivement à ces spectacles et ne demanderont qu'à rester à la campagne, surtout quand la culture sera moins pénible et demandera des mains plus fines et plus délicates. La baronne d'Orval n'a-t-elle pas remarqué qu'il est de bon ton maintenant de quitter Paris le plus longtemps possible et de partir en villégiature, « le Grand Prix à peine couru et même après le Grand Steeple ». Nos mondains doivent alors passer la grande semaine de Trouville, puis se rendre à Londres pour le Derby et aux courses de Dieppe. On prend ensuite les

1. Vandervelde. *L'exode rural et le retour aux champs*.

eaux, on visite les montagnes et l'on passe l'hiver sur la Côte d'Azur. « Au printemps, un court séjour à Arcachon repose, au milieu de la forêt embaumée de pins », après avoir passé le carnaval à Cannes ou à Nice. Puis on va au château pour l'ouverture de la chasse. Bref « on vient lorsque la distance n'est pas exagérée, *faire quelques fugues à Paris* : essayer une robe..., on dîne au cabaret, on passe la soirée dans un petit théâtre de genre, et l'on repart le lendemain, après avoir pris l'air de la capitale » (1).

Songez maintenant à ce stimulant qui pousse les classes inférieures à imiter les classes plus élevées, aux répétitions amplifiantes de l'imitation, à l'extension de cette mode qui peut devenir un jour une coutume à son tour ; comment douter alors d'un mouvement de retour vers les champs, accentué de plus en plus par les perfectionnements et la facilité des voyages.

C'est, croyons-nous, l'avantage du système de Tarde de ne pas laisser dans l'ombre des spectacles semblables, qui après tout ont bien leur prix et de tenir compte de besoins qui deviennent de plus en plus impérieux. Du moment où il abordait l'économie politique, en se plaçant au point de vue psychologique, dès là qu'il considérait l'homme lui-même, vivant, sentant et agissant, il était forcé de tenir compte de sa sentimentalité aussi bien que de sa volonté. Nous l'avons vu, c'est l'homme

1. Baronne d'Orval. *Usages mondains*.

passionné aussi bien qu'agent qu'il veut qu'on envisage.

Et l'on comprend qu'il se soit élevé si énergiquement contre les prétendues consommations improductives des économistes. Le but de l'économie politique n'est-il pas de satisfaire les besoins de l'homme. Voilà ce qu'a toujours en vue notre philosophe. Il veut que l'on arrive à supprimer de plus en plus l'effort pénible, que l'on augmente autant que possible l'initiative de l'individu, que l'on accroisse ses heures de loisir. Par là, chacun deviendra quelque peu un inventeur, content de son sort, trouvant dans sa profession toujours quelque chose de nouveau à découvrir.

§ 2. — La famille

Tarde apparaît encore comme le défenseur, le chantre de la vie familiale. Aussi croyons-nous utile de signaler ici que, bien que partis d'un point de départ très différent, le système subjectif de Tarde et la doctrine objective de Le Play sont arrivés sur ce point aux mêmes conclusions. La méthode de Le Play, à laquelle Tarde a plusieurs fois reproché dans son livre de méconnaître le rôle de l'invention, notamment dans l'explication des transformations des sociétés, a cependant reçu les éloges de notre sociologue, parce que, tout en recherchant

le fait économique, fait objectif selon elle, cette méthode tient compte avant tout de l'individu (1).

Cette école a bien vu qu'il fallait analyser les sociétés, faire des monographies, de famille spécialement ; bref, faire de l'économie sociale. Bien mieux, nous constatons que sur cette question de la famille, Tarde et Le Play sont d'accord pour affirmer le rôle éminemment social de cette institution.

a) *Opinion de Tarde.* — Tarde reconnaît en effet que la forme élémentaire du groupe social, c'a été en réalité « le groupe indissoluble de la famille », et que l'on peut encore la rencontrer dans cet état en certains points arriérés du globe. Au reste, c'est elle qui est « le berceau de l'imitation » ; c'est assez dire l'importance du lien familial. Et Tarde a constaté encore que, parmi les vicissitudes des autres groupes sociaux, au milieu des bouleversements des royaumes même les plus puissants, et des ébranlements des empires les plus vastes, malgré les dissensions politiques, religieuses ou professionnelles de toutes sortes, malgré la lutte des classes qui caractérise l'époque actuelle, la famille est toujours restée, se modifiant évidemment avec les transformations économiques, on dirait plus exactement : s'adaptant aux nécessités du moment, mais gardant quand même son importance sociale, sa puissance et sa fécondité.

Bien plus, avant de terminer sa *Psychologie écono-*

1. Le Play. *La réforme sociale.*

mique, Tarde insiste encore sur le rôle de la famille, sur la nécessité même de resserrer davantage le lien familial ; car il voit dans cette pratique la vraie solution au problème parfois angoissant de la population et notamment à notre époque le vrai mobile qui puisse rappeler aux hommes leur devoir. « Renforcer le lien familial qui tend visiblement à se relâcher avec excès », tel est le remède qu'il préconise contre les fléchissements de la population (1).

Voilà un démenti, net et d'ailleurs accrédité, dirigé contre les théories néo-malthusiennes, si en vogue à notre époque et dont le résultat se fait terriblement sentir dans certaines parties de la France.

b) *Opinion de Le Play*. — Une autre voix, fort accréditée, elle aussi, et à juste titre, s'est élevée avec force contre ces calculs criminels, dont le but est de relâcher le lien familial, de battre en brèche le culte de la famille : c'est celle de Le Play. Partant de cette idée que toute société qui veut vivre, doit se laisser gouverner par une autorité, Le Play déclare que cette autorité la plus efficace est avant tout celle du père de famille.

En effet, elle a son origine non dans un contrat ou dans un décret, mais dans la nature et de plus elle agit par l'amour et non par la coercition. Or, même dans nos sociétés modernes si complexes, l'armature inviolable de ces sociétés doit être encore constituée par la famille,

1. Tarde. *Psychologie économique*, t. II, p. 446.

groupée sous l'autorité du père ; c'est un élément indispensable à la stabilité des sociétés.

On comprend donc que Le Play qui attachait une importance si grande à la constitution de la famille, ait envisagé le système successoral avec tant d'insistance ; car de ce système dépend en effet la permanence de la famille. Et cette étude l'a amené précisément à distinguer trois types essentiels de famille :

1° La famille patriarcale, où le père est seul propriétaire de tous les biens de la famille, qui à sa mort passent au fils aîné. C'est le régime antique encore en vigueur dans les steppes d'Orient;

2° La famille-souche, où le foyer passe à l'enfant désigné par le père, en général au plus digne ou au plus capable de le conserver. Les autres enfants quittent le foyer pour fonder des familles nouvelles ;

3° La famille instable (1). Ici tous les enfants, arrivés à l'âge de s'établir, quittent le foyer et la famille se trouve dispersée, jusqu'à ce que la mort du père vienne la dissoudre complètement. C'est un régime né de l'individualisme et qui caractérise presque toutes les sociétés modernes, la France spécialement, dont le Code civil ordonne le partage égal et forcé du patrimoine et la liquidation de l'entreprise industrielle ou agricole s'il y en a une.

C'est la famille-souche qui a gagné toutes les sympa-

1. Le Play. *Réforme sociale*, t. III.

thies de Le Play. Ce type maintient mieux l'équilibre entre l'esprit de conservation et l'esprit d'innovation, nous dirions avec Tarde entre les rayonnements imitatifs de la coutume et de la mode, ces deux forces antagonistes, indispensables cependant à la vie sociale. Cette famille-souche donne au fils qui reste au foyer la garde des traditions et laisse à ceux qui s'en vont l'esprit d'entreprise.

Nous n'avons pas à entrer plus profondément dans l'œuvre de Le Play. Retenons ceci seulement : c'est que pour cet auteur, la famille est l'armature indispensable de la société et que le culte familial est le critérium du bonheur. Nous venons de voir que Tarde ne pensait pas autrement, puisqu'il y voit une source d'harmonie sociale.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE SYSTÈME DE TARDE

Son point de vue subjectif opposé au point de vue
objectif des autres écoles
Sa position entre l'école classique et le collectivisme

Nous avons étudié les idées dominantes de cet ouvrage *La Psychologie économique* et d'une partie de la *Logique sociale*, autrement dit les applications de la doctrine de Tarde dans le domaine économique. Il ne nous reste plus qu'à jeter un coup d'œil d'ensemble sur cet essai. Ce n'est d'ailleurs pas, nous le savons à présent, un traité complet d'économie politique que nous a laissé Gabriel Tarde, mais plutôt un essai d'introduction des données de la psychologie dans le domaine économique, un aperçu des phénomènes économiques à la lumière de la psychologie. Aussi nous ne saurions lui reprocher de n'avoir pu réaliser qu'une ébauche, qu'un traité bien incomplet. Il eût pu d'ailleurs faire entrer plus de questions dans le cadre qu'il avait adopté, et même envisager tous les faits économiques, si complexes soient-ils, dans sa division tripartite. Nous avons critiqué cette

division en son temps et nous n'avons plus à y revenir. De plus, Tarde a eu soin de nous avertir de nous reporter aux traités d'économie politique, si nous voulions de plus amples détails.

Nous devons donc apprécier maintenant cette systématisation que Tarde nous propose, et voir si l'économie politique ne peut pas en retirer quelque profit. Aussi nous ne saurions mieux faire cette appréciation, croyons-nous, qu'en établissant tout d'abord une sorte de parallèle entre la tendance psychologique de Tarde et la tendance objective de l'école classique d'une part, entre les solutions solidaristes et idéalistes de Tarde et les données collectivistes et matérialistes d'autre part. Cela nous donnera la faculté de revoir dans une brève récapitulation l'opposition nette des deux points de vue objectif et subjectif en économie politique, ainsi que l'opposition radicale entre la théorie de l'invention de Tarde et la théorie collectiviste qui prétend que le seul facteur des évolutions économiques et sociales, c'est l'influence des masses.

CHAPITRE PREMIER

OPPOSITION DU SYSTÈME DE TARDE A L'ÉCONOMIE CLASSIQUE ET AU COLLECTIVISME

M. Bouglé a taxé le système de Tarde d'individualisme. Et pourtant nous avons vu notre sociologue profiter de maintes occasions pour attaquer vivement l'économie classique, et accepter pleinement le principe d'intervention de l'Etat dans beaucoup de questions.

Et en effet, la théorie de Tarde n'est ni individualiste pure, ni collectiviste. Elle occupe plutôt une sorte de situation intermédiaire entre les deux tendances, entre l'école classique et l'école collectiviste. Tarde, nous l'avons vu plusieurs fois, a vivement combattu l'une et l'autre tendance ; il nous a montré qu'au fond le collectivisme était une branche issue de l'école libérale, le résultat logique des germes ruineux qu'elle portait en elle. Son optimisme confiant, son dogmatisme énervant devaient fatalement amener une réaction violente contre ses propres dogmes, tout en bâtissant sur eux.

Nous avons donc à rappeler brièvement les divers

griefs que Tarde a soulevés contre ces deux tendances, cela nous permettra d'exposer plus nettement le point de vue de Tarde et la position de son système entre l'économie classique et le collectivisme (1).

I. — *La psychologie économique et l'économie politique objective et libérale.*

II. — *La psychologie économique et le collectivisme.*

§ 1. — L'économie classique

Ce sont en général des griefs très judicieux et très fondés que Tarde a soulevés contre cette école. Il lui a surtout reproché son matérialisme *ruineux* et ses prétentions chimériques d'édifier une science purement objective.

I. — LE MATÉRIALISME DE L'ÉCONOMIE CLASSIQUE SON CARACTÈRE OBJECTIF

Matérialisme. — En effet cette école a voulu définir l'économie politique la science de la richesse et son but est avant tout de poursuivre l'acquisition de cette richesse, de favoriser et de développer à tout prix la

1. Nous n'établirons pas de parallèle avec les autres théories économiques. En effet ce sont là les deux grandes tendances auxquelles on peut rattacher quelque peu presque toutes ces théories, et Tarde lui-même n'a guère envisagé dans ses considérations que l'économie classique et le collectivisme.

production. En cela, elle a évidemment raison ; mais son tort est de ne voir que cette richesse, de ne compter comme digne d'attention que cette même richesse. Quant à l'homme, il semble qu'elle n'ait vu trop souvent en lui qu'une sorte de machine servant à la production des richesses. Développer le maximum de rendement, tel semble être son rêve et sa préoccupation la plus chère, sans se soucier beaucoup du bonheur intellectuel et social de l'individu. Aussi a-t-on pu dire que l'ouvrier de telle fabrique n'était guère capable souvent de faire qu'un dix-huitième d'épingle, ce qui est assez réduire l'étendue des capacités professionnelles des individus.

Ce caractère matérialiste des théories de l'école classique, dénoncé d'ailleurs par Tarde lui-même quand il a jeté un coup d'œil historique sur les doctrines économiques, tient pour une grande part à la prétention de l'économie classique de vouloir être objective. Nous avons vu avec quelle vigueur Tarde s'est élevé contre cette prétention. Ce n'est pas une économie politique pure, c'est-à-dire une économie objective, froide, sèche et inhumaine qu'il faut édifier, c'est une économie sociale, qui fasse entrer en ligne de compte l'homme avec ses passions aussi bien qu'avec son intelligence, qui tienne compte de son cœur aussi bien que de sa volonté et qui envisage enfin l'homme vivant en société, produisant et consommant.

Une science économique purement abstraite qui ne

considère qu'un être abstrait, un *homo æconomicus*, ne peut exister. C'est une digression peut-être brillante, mais ce ne peut pas être une science, de même que l'hypothèse d'un Robinson perdu dans une île ou d'un homme nature n'est qu'un thème propre à l'imagination d'un Daniel de Foë ou d'un J.-J. Rousseau et qui leur permette de broder des fantaisies brillantes, mais irréalisables.

Car enfin que voyons-nous autour de nous ? Des hommes en rapport entre eux, des individus qui se copient, s'imitent, souvent s'opposent, et qui en définitive finissent ou finiront par s'entendre. Bien mieux, de nos jours il nous est donné maintes fois d'observer ces individus s'échauffer mutuellement, se passionner pour la défense d'une idée sociale économique ou religieuse. Voilà l'élément que l'école classique a dédaigné, élément qui préside pourtant aux destinées économiques, puisque tout en définitive peut se ramener à des répétitions, à des heurts, à des combinaisons de désirs et de croyances.

L'économie classique n'a pas voulu voir ce côté subjectif, cette introduction nécessaire de l'élément psychologique dans son sein, parce qu'elle prétendait garder comme discipline de n'aborder aucun élément étranger, c'est-à-dire aucun élément qui ne parût objectif. Mais, aux yeux de Tarde, cette prétention est trompeuse et elle a tout simplement amené l'école classique à bâtir des systèmes purement déductifs, à échafauder tant

bien que mal de pures théories malheureusement en contradiction avec les faits. Et l'on a pu voir ainsi Ricardo et son continuateur Karl Marx s'évertuer à nous donner une théorie de la rente, par exemple, alambiquée et pleine d'obscurités, se servir même de formules mathématiques abstruses et inutiles pour arriver, ou plutôt ne pas arriver du tout, à expliquer un fait si simple à définir, quand on l'envisage dans son vrai point de vue. Il était plus simple en effet d'ouvrir les yeux, d'observer les faits et de les analyser tout bonnement à la lumière de la psychologie.

Nous ne reviendrons pas sur ce qui a été dit au sujet des prétendus empiétements que Tarde a reprochés vertement à l'économie politique. Nous avons également assez insisté sur le problème de la division du travail et sur la théorie des prix, pour ne plus y revenir. Au reste, les conclusions de l'économie classique, aussi bien que celles de Tarde sur ces graves questions, vont rentrer quelque peu dans le rapide coup d'œil que nous devons jeter encore sur le fameux principe de la concurrence, ou du laisser-faire, ou laisser-passé.

II. — LE PRINCIPE DE LA CONCURRENCE

Accroître à tout prix le rendement, tel était le but de l'économie classique. Mais cela exigeait encore qu'on activât, qu'on stimulât à outrance l'initiative privée et le meilleur moyen, croyait-on, c'était d'établir entre ces

activités une sorte de stimulation bienfaisante. De là, ces éloges pompeux adressés à la concurrence, ce génie heureux de l'humanité, cette force prodigieuse qui multipliait la production.

Mais l'école classique ne voyait pas les atrocités sans nom que cette concurrence entraînait avec elle, ces exploitations iniques d'ouvriers et d'ouvrières, spécialement dans certaines industries, comme celles de l'habillement par exemple.

Le marchandage et ses nombreux abus, si terribles en Angleterre et flétris par les Anglais du nom de *sweating system*, le prix dérisoire des salaires dont devaient se contenter une foule d'ouvriers, surtout ceux des fabriques, les durées excessives des journées de travail exténuantes, l'exploitation inhumaine des enfants eux-mêmes, enrôlés de très bonne heure dans l'atelier et astreints à fournir des journées de douze à quatorze heures, les tortures physiques et morales que cette fièvre du travail infligeait aux femmes obligées de fréquenter l'usine, les atteintes criminelles que cette anarchie du travail portait à la famille toujours disloquée, et n'ayant même pas un jour pour réunir ses membres dispersés, le danger de rachitisme et de dégénérescence de la race que de tels abus rendaient imminent : tels étaient les principaux résultats de cette concurrence, de ce fameux principe bienfaisant, résultats que le collectivisme devait bientôt reprocher si violemment à l'économie classique.

Or, Tarde, lui aussi, a protesté avec indignation contre

ces effets funestes et même contre le principe fondamental du laisser-faire. Et cette indignation est telle que dès le début de sa *Psychologie économique* nous le voyons prévenu contre l'économie politique elle-même, qui, ne voulant tenir compte que du point de vue objectif, est tombée fatalement dans ces erreurs funestes.

Et il s'est appliqué à mettre en doute le caractère universel et général que cette école attribuait au principe de la concurrence. Il n'a vu dans cette fameuse loi qu'un phénomène d'opposition économique, fait malheureux, nécessaire assurément et surtout passager. Il viendra un jour, en effet, où l'adaptation aura remplacé l'opposition et la lutte, où l'harmonie présidera aux rapports économiques et sociaux des peuples et des sociétés.

Quant à l'intérêt personnel, ou, comme dit Smith, « l'effort naturel de chaque homme pour améliorer sa condition » (1), ce fameux principe de l'économie classique, ce ressort qui assurerait la vie et le progrès de la société, cette loi primordiale de l'économie politique, Tarde ne lui accorde pas ce rôle prépondérant. Pour lui en effet, il n'y a pas, comme le pensait Smith, un facteur spécial pour le domaine économique, l'intérêt, un pour le domaine moral, la sympathie ; il n'y a qu'un facteur pour tous les domaines sociaux, économie, morale, droit, etc., c'est le sentiment ou la sympathie.

1. Adam Smith. *La richesse des nations*.

Enfin l'école classique a méconnu entièrement que le grand moteur de toutes les activités psychiques, et du coup nous englobons dans la terminologie de Tarde, les faits économiques sociaux aussi bien que psychologiques, la raison ultime de toutes les transformations historiques et de toutes les évolutions économiques, c'est l'invention, cette fée dont la baguette est si puissante. C'est elle, nous l'avons vu, qui préside aux facteurs de la production, qui par ses combinaisons heureuses oppose de *nouvelles* méthodes, de *nouveaux* procédés, aux vieilles disciplines démodées et tombées dans le domaine commun ; c'est elle enfin qui avec ses auxiliaires, la division du travail, l'échange et l'association sous toutes ses formes, produit des harmonies merveilleusement fécondes. Fille du loisir, l'invention adapte la nature à l'homme et les hommes entre eux, diminue la durée de travail, accroît les loisirs eux-mêmes et par là l'instruction et le bonheur des travailleurs, développe les moyens de locomotion, agents d'harmonisation économique ; elle est enfin sinon le capital entier, du moins le capital essentiel.

§ 2. — Le collectivisme

I. — INSUFFISANCE DE CETTE THÉORIE

Tout aussi sévère et judicieuse est la critique que Tarde a faite du collectivisme. Notons toutefois qu'il a

loué chaleureusement les doctrines socialistes d'avoir « dégelé l'économie politique », d'avoir passionné un peu ces questions traitées si sèchement auparavant, d'avoir enfin introduit le point de vue humain dans ces questions d'où il n'aurait jamais dû disparaître. En prenant vivement le parti des travailleurs, elles ont forcé la société de s'occuper de l'homme, des individus, de guérir les blessures que la « machinofacture » aggravait de jour en jour et rendait plus douloureuses.

Mais elles se sont arrêtées en chemin et ont gardé la velléité de considérer les faits économiques comme des phénomènes objectifs. Elles ont assurément cherché à flétrir les capitalistes ; mais en fait les diatribes de Lassale et surtout les déductions de Karl Marx s'adressent au capitalisme, à cette catégorie historique qui caractérise le monde économique moderne, plutôt qu'aux patrons et aux capitalistes qui ne peuvent agir autrement. C'est plutôt au régime qu'ils s'attaquent. Le capitalisme, déclare Marx, c'est cette forme de la production qui est caractérisée par le salariat, c'est-à-dire par un mode de rémunération insuffisant et injuste ; c'est un régime dans lequel le capitaliste empoche indûment les dividendes et les bénéfices que rapporte une entreprise. Ces bénéfices ont été réalisés, grâce à l'effort des travailleurs, source de toute valeur. De la sorte, le capitaliste touche tout simplement ce qui devrait revenir intégralement aux travailleurs et ne leur laisse même

que ce qu'il leur faut absolument pour ne pas périr de faim.

Or, cette forme inique, dit Marx, n'est qu'une catégorie historique, apparue avec le machinisme, qui disparaîtra à son tour et qu'il faut se hâter de pousser à la catastrophe finale. C'est une catégorie qui a remplacé la vieille institution du servage, précédée elle-même de l'esclavage. Au reste, Marx est confiant dans l'avenir et cette disparition lui paraît absolument nécessaire. Le capitalisme en effet porte en lui-même les germes de sa propre destruction ; il se détruira de lui-même. La raison en est bien simple : à chaque étape nouvelle, le capitalisme se développe davantage et est même à peu près arrivé à son apogée. Avec ce développement ascendant augmentent aussi les inconvénients qui sont de son essence : la capitalisation croissante des instruments de production, l'accaparement grandissant de la terre par un nombre de plus en plus restreint d'individus qui la concentrent presque entièrement en leurs mains. De là un mécontentement général qui grandit chaque jour, une poussée nouvelle vers les rangs des travailleurs et des miséreux, l'accroissement incessant de la misère. Finalement la catastrophe arrivera et avec elle une révolution complète, une forme nouvelle de la répartition de la richesse, l'essor du prolétariat et la paix générale.

Nous avons pu voir combien la théorie de Tarde est plus simple, moins acerbe, combien ses idées sont plus

pondérées et ses vues plus judicieuses. Nous savons aussi qu'il est au pôle opposé du collectivisme, système qui n'a pas fait ses preuves, nous dit-il à propos de la propriété. Et ce n'est pas seulement sur cette question qu'il rejette le collectivisme, mais c'est encore à propos de la théorie de la valeur et de toutes les questions principales de l'économie politique. Rappelons brièvement ces divergences sur la théorie de la valeur, nous réservant d'insister sur une différence plus profonde encore qui sépare ces deux systèmes.

II. — THÉORIE DE LA VALEUR

Nous l'avons vu, Karl Marx prétend édifier une théorie purement objective de la valeur d'échange et comme commune mesure nécessaire pour pouvoir comparer les objets relativement à leur valeur, il ne voit qu'une chose qui puisse lui servir de mètre ou d'étalon : c'est le travail humain cristallisé dans la production de l'objet.

Au contraire, Tarde remarque justement que cette commune mesure est absolument défectueuse. Comment en effet expliquer que telle terre d'une fertilité rare et qui n'exige que peu de labeur donne un rendement bien supérieur que celui que procure péniblement tel arpent de terre défriché à grand'peine dans une lande, ou sur un plateau ? Pourquoi tel terrain stérile, mais situé tout près d'une ville a-t-il tant de valeur comme

terrain à bâtir ? En fait, on ne peut trouver aucune commune mesure purement objective et seule la psychologie peut nous fournir ces quantités mesurables à l'aide desquelles nous pourrions apprécier la valeur des choses. Ces quantités, ce sont précisément les désirs et les croyances, dont Tarde nous a donné maintes fois des analyses si intéressantes. On devine qu'en fait ce reproche de Tarde s'adresse tout aussi bien à l'économie classique et spécialement à la thèse de Ricardo sur la valeur-travail.

Nous avons repris ici cette théorie de la valeur chez les collectivistes, parce qu'en fait, comme le remarque avec justesse M. G. Richard (1), elle est le fondement de la théorie du capital, de la plus-value et du sur-travail, c'est-à-dire qu'en somme tout le marxisme repose sur elle.

III. — ESPRIT PHILOSOPHIQUE DU COLLECTIVISME MARXISTE

Il reste encore un point capital sur lequel diffèrent profondément Karl Marx et Gabriel Tarde. Et même, comme nous allons le voir, cette différence est au fond l'immense abîme qui existe entre un matérialiste et un idéaliste, entre un déterministe et un partisan de la liberté. Toutefois nous tenons à rappeler que dans toute

1. G. Richard. *Le socialisme et la science sociale*.

cette question nous nous appuierons beaucoup sur l'étude de M. Turgeon (1), intitulée : *La conception matérialiste de l'histoire, d'après Marx et Engels*, étude qui a mis particulièrement en évidence ce côté de la théorie collectiviste.

La thèse marxiste peut ainsi se résumer : Les besoins, les intérêts, les fonctions économiques actionnent et dirigent le monde et par conséquent expliquent toute l'histoire. Sont donc purement insignifiantes les idées individuelles. La prétendue puissance des grands hommes n'est qu'un leurre ; car la véritable puissance, c'est celle des peuples et des foules. Tout le développement social est sous la dépendance du développement économique. L'histoire de l'économie domine celle de l'humanité. On le voit clairement, cette thèse est de tout point contraire à celle de Tarde.

Entrons maintenant plus profondément dans cette philosophie dont nous venons d'indiquer l'idée dominante. Comment Marx a-t-il pu concevoir cette action prépondérante, et même à peu près exclusive, des causes économiques sur le cours des sociétés ? Karl Marx et aussi bien Engels partent de ce principe pour eux irréfragable : la vie est une ; il n'y a qu'une réalité vivante et l'on ne doit pas admettre qu'il y ait dans la vie de la

1. Turgeon. « La conception matérialiste de l'histoire d'après Marx et Engels », in *Travaux juridiques et économiques de l'Université de Rennes*, t. II. Bibliothèque universitaire de Rennes, 1908-1909.

pluralité ou de la divisibilité. « Tout se tient, tout s'enchevêtre dans la vie » et partant il ne peut y avoir qu'une explication de la vie et de l'histoire, c'est l'explication économique.

En effet, expliquer l'histoire par l'action de facteurs parallèles, idées politiques, conceptions ethniques, croyances religieuses, etc., c'est, d'après Marx et Engels, introduire une conception fragmentaire de l'histoire, conception qui n'est pas la vraie. Et c'est précisément l'avantage du matérialisme historique de rétablir l'unité dans la vie qui est une et qui se doit expliquer par une cause unique. Or le seul facteur qui puisse englober tous les autres, c'est le facteur économique ; c'est aux forces économiques qu'il faut accorder l'influence unique et déterminante. Les intérêts économiques sont l'unique ressort et toute l'explication de la vie sociale, « l'assise première », « l'infra-structure » de la vie.

Cette idée, remarque justement M. Turgeon, a été vite exagérée par les disciples de Marx et on a déduit que l'histoire économique est toute l'histoire humaine. Il semble en effet qu'il n'y ait plus qu'à étudier le côté économique de l'histoire, qui d'après cette conception est la « maîtresse racine des forces de la vie ». C'est la tendance qu'on peut observer chez plusieurs historiens de notre temps. Certains en effet pensent expliquer l'histoire en considérant, selon la conception de M. Labriola (1),

1. Labriola. *Socialisme et philosophie*.

les transformations de la technique industrielle. D'autres, avec M. Loria (1), trouvent que tout doit s'expliquer par « l'assise foncière ». Au reste sur ce sujet le matérialisme historique présente bien des variétés.

Retenons toutefois que toutes ramènent l'évolution sociale à l'économie : la cause économique c'est la seule puissance qui dirige tout.

C'est donc une doctrine moniste, que le matérialisme historique prétend construire, puisqu'il ne veut tenir compte que d'un facteur pour l'explication de la vie, la cause économique.

C'est aussi une doctrine déterministe, car l'histoire est l'action de conditions extérieures à l'homme. Toutes les sociétés sont soumises à l'empire des forces économiques. Nous faisons l'histoire sous la pression de circonstances. L'homme a tout simplement conscience des forces qui le poussent et le déterminent, il n'est donc pas un pur automate.

Dès lors, la libre volonté de l'individu n'a point de part dans la formation de l'histoire. Ce qui fait la vie, c'est une moyenne, un faisceau de volontés communes, une résultante de toutes les volontés. Et toutes ces volontés, toujours en conflit, produisent un résultat qui constitue l'histoire, mais qui n'est jamais le résultat qu'on pensait obtenir. Chacune d'elles veut

1. Loria. *La morphologie sociale.*
Les bases économiques de la société.

ce que lui imposent ou lui dictent sa disposition naturelle et les conditions économiques du milieu où elle se trouve. L'histoire se fait par les individus agissant séparément, et sans qu'ils se figurent aucunement y apporter leur contribution. L'histoire, dit Marx, se fait « par en bas, par le sous-sol économique, par les forces sous-jacentes de l'économie ». Nous faisons l'histoire sans le vouloir : c'est la masse qui actionne la vie et partant explique l'histoire. C'est donc bien le contre-pied de la conception idéaliste de l'histoire faite « par les meneurs et conducteurs des peuples ».

Le rôle de l'intelligence est aussi borné que celui de la volonté. Nous faisons l'histoire à notre insu ; l'intelligence n'a pas plus que la volonté la force de modifier le cours des événements. Tout au plus pouvons-nous arriver à connaître la loi du mouvement historique et par là utiliser les forces et les lois du monde social, comme on se sert des lois physiques à mesure qu'on les découvre, en nous pliant à leurs nécessités pour arriver à une harmonie plus réelle.

Nous ne pouvons que nous adapter à ces lois, à cette nécessité économique, sans jamais oublier que le hasard dirige le monde et s'incarne même dans les grands hommes. Et de fait, les héros comme les idées heureuses ne sont que le produit des temps et des milieux. Ils naissent fatalement, dès que la nécessité s'est fait jour, dès que « le milieu est mûr pour leur enfantement ». Et Marx a poussé jusqu'au bout cette conception de la né-

cessité des grands hommes d'apparaître à leur époque. Aussi ces individualités sont-elles à ses yeux de peu de valeur et à leur défaut les nécessités économiques se contenteraient du premier venu : « un Corse devint Napoléon ! »

Les vrais agents de l'histoire restent donc les forces économiques. L'évolution se fait par des transformations économiques, qui elles, transformeront les idées et les hommes et cette évolution se fera nécessairement pour aboutir à la rénovation sociale. Ces transformations doivent arriver ; car une force absolue domine et pousse les hommes malgré eux. Des forces économiques vient le mouvement qui détermine tout le reste : nous sommes vécus, « nous sommes agis », et nous en avons seulement conscience. Les hommes sont donc à leur insu les représentants d'une classe économique, les ouvriers d'une transformation économique. Et c'est cette force économique qui actionne le monde et fait la vie, que l'historien a pour rôle d'étudier : il doit rechercher les causes des faits individuels dans le sol sous-jacent de l'économie. Ainsi, pour prendre un exemple, Luther s'illusionnait quand il pensait travailler pour la gloire du Christ ; il ne voyait pas qu'il était poussé par des raisons plus profondes, par des raisons tout simplement économiques ; il ne savait pas qu'il « incarnait un moment du devenir du tiers état. »

Nous n'avons pas à entrer ici dans la construction économique du matérialisme historique, et à rechercher à ce

sujet toutes les transformations de la pensée de Marx (1). Peu nous importe qu'il fasse tout reposer sur des variations techniques de la production, retenons tout simplement que pour toutes les variétés du matérialisme historique, la vie et conséquemment l'histoire, est conditionnée par les intérêts matériels, par les forces économiques.

L'économie est donc le *substratum* qui soutient le monde social. C'est elle qui peut seule expliquer toute l'idéologie, c'est-à-dire le droit, la morale, la religion, l'art, la langue, la science même. « Le développement de la philosophie et de la religion repose sur le développement de l'économie »... de même « le droit est l'expression des intérêts qui ont triomphé... Il se réduit finalement à l'économie ; etc., bref, c'est « l'existence sociale de l'homme qui détermine sa conscience ».

1. Sur ce point la pensée de Marx est assez nuageuse. Il a semblé d'abord adopter un point de départ très vague et très large et semblait envisager toutes les forces de la production. Puis il est arrivé peu à peu à un point de vue plus étroit, la cause de l'histoire serait uniquement la technique industrielle. M. Labriola a repris et soutenu brillamment cette dernière thèse : pour lui tout s'explique par les transformations de l'outillage.

M. Loria adopte une explication beaucoup plus large : l'évolution économique, facteur de l'histoire, dépendrait elle-même du chiffre croissant de la population et de la productivité des terres, seuls « coefficients » des manifestations de la vie.

En somme, pour les marxistes, ce sont les forces économiques qui actionnent le monde, qui créent les classes et organisent cette fameuse lutte entre elles, source de progrès. Enfin la prépondérance appartient aux masses, non aux individus ; aux intérêts et aux besoins, non aux idées et aux sentiments : ce système est un socialisme matérialiste.

IV. — IDÉALISME DE TARDE

C'est au contraire un individualisme idéaliste qui fait le fond du système de Tarde. Pour lui, ce n'est pas une cause économique qui conditionne l'histoire, c'est une cause psychologique et sentimentale que l'on retrouve dans tout phénomène de la vie. Il est assurément moniste et n'admet qu'une explication de la vie, mais il professe un monisme idéaliste. Ce qui conditionne les évolutions de l'histoire, ce ne sont pas de purs intérêts économiques, matériels et secondaires, mais les idées et les sentiments des hommes.

Au reste, vouloir tout expliquer par l'économie, c'est tomber dans l'erreur que Tarde a reprochée aux économistes ; c'est croire que l'économie est la science universelle et qui domine toutes les autres ; c'est ne pas voir qu'au contraire toutes les notions, dont se sert l'économie politique, gagnent bien plutôt à être généralisées. Le seul point de vue économique est insuffisant, surtout

dans une théorie matérialiste, uniquement basée sur les intérêts et les besoins, en dehors de tout compromis avec la psychologie. Et en effet les collectivistes ont assez raillé nos socialistes de 1848 pour leur idéalisme enfantin. L'idéalisme généreux des Saint-Simon, des Fourier, des Louis Blanc, et dont ne peuvent encore se défendre complètement nos socialistes contemporains, J. Jaurès, G. Sorel, G. Renard... a soulevé les dédains des marxistes d'outre-Rhin, de Karl Marx et d'Engels notamment.

Le fossé creusé entre Tarde et les marxistes est au fond un abîme ; c'est en somme toute la différence qui existe entre une philosophie matérialiste et une philosophie idéaliste. Mais nous ne saurions hésiter sur ce point et nos préférences vont droit au système de Tarde. Les idées mènent le monde, a dit un philosophe, et M. Fouillée nous a merveilleusement prouvé la puissance des idées dans son beau livre, les *Idées-Forces*. Comment en effet méconnaître par exemple l'influence de J.-J. Rousseau sur la société de 1789, et n'a-t-on pas dit avec justesse que le *Contrat social* était « l'évangile de la Révolution » ? Comment ne pas reconnaître aussi que la prédication de Pierre l'Ermite n'a pas été l'étincelle qui a enflammé de suite le monde chrétien, au point de faire prendre le chemin de la Palestine à des foules entières et cela pendant plusieurs siècles ? Il est inutile de montrer combien l'explication de tels phénomènes est simple, quand on ne révoque pas en

doute l'importance de l'imitation, de la suggestion intermentale.

Par sa théorie de l'invention, Tarde se trouve encore en opposition radicale avec Karl Marx. Assurément, G. Tarde ne nie pas l'influence des masses et des foules et il a même fait sur elles une étude très curieuse (1). Mais les masses ne sont que des imitatrices : elles copient et reproduisent à des exemplaires infinis les manières d'être, les coutumes, les modes d'une élite. Ce qui mène le monde, ce n'est pas le seul intérêt, mais l'idée heureuse et féconde ; ce n'est pas la masse, mais une élite, noblesse ou capitale et peut-être même une nation. Tarde admet donc le rôle prépondérant de l'homme de génie ; la véritable cause de toutes les transformations, c'est l'invention, dont on connaît d'ailleurs le caractère accidentel : le grand homme n'est pas un produit fatal du milieu ambiant. Il reste, en somme, maître de sa destinée, dont il est en quelque sorte le créateur. C'est par suite de cet accident heureux qui lui a fait trouver le croisement de deux rayonnements imitatifs, qu'il a pu acquérir la célébrité.

§ 3. — Tarde est-il un individualiste ?

Et maintenant, peut-on dire que Tarde est un individualiste ?

1. Tarde. *L'opinion et la foule*.

Individualiste, oui ; si, par là, l'on veut dire que son système ne tend rien moins qu'à développer l'initiative de l'individu et l'essor de son activité. Et en effet, Tarde veut que l'on garde jalousement les vieilles traditions, les vieilles coutumes qui sont encore de nature à assurer le bonheur de l'individu et de la société. Nous avons vu précisément que cet état d'âme lui faisait voir dans l'affaiblissement de la religion, un germe de dissolution sociale, et qu'il désapprouvait qu'on détruisît dans les foules, par une négation précipitée, des croyances qui avaient au moins une utilité pratique. Nous avons vu de même qu'il défend jalousement les droits de la propriété individuelle, parce qu'il y voit une condition d'application et un stimulant énergique de l'invention, ce grand facteur du progrès économique et social. Nous l'avons vu aussi demander qu'on resserrât le lien familial et qu'on rétablît le culte de la famille. Et en tout cela, Tarde s'oppose au socialisme athée, théorie qui prône l'affranchissement de l'individu de tout culte, de toute religion et de toute superstition pour ne plus croire que lui-même, ne plus suivre que ses instincts (remarquons en passant que sur ce point, les théories socialistes ne sont pas bien loin d'être individualistes, sinon pleinement, au sens des théories du XVIII^e siècle et de Rousseau, fameuses théories individualistes qui ne prêchaient pas d'autres dogmes). Il s'oppose encore au collectivisme et à toutes ces théories qui prônent l'appropriation collective des instruments de production, la nationalisation

du sol, l'abolition de la propriété individuelle et l'établissement de la propriété collective. Il s'oppose enfin à ces mêmes théories étatistes qui, voulant assurer l'épanouissement le plus intégral de l'Etat et faire de tous les individus des cellules de ce vaste corps, prêchent la destruction de la famille ; parce qu'elle est le groupe le plus solide et le plus capable de gêner les mouvements de cet immense organisme.

Et si Tarde est respectueux des coutumes et des traditions, il n'est pas pour cela complètement réfractaires aux courants de mode, aux idées nouvelles, qui bien au contraire trouvent dans son système une explication péremptoire. Ces courants en effet ont pour résultat d'épanouir la formation des individus et de développer leur initiative. Et si leur apparition produit au premier abord des heurts et des chocs, ces incidents douloureux disparaissent assez vite et bientôt une coutume beaucoup plus vaste, des rayonnements imitatifs plus amples rétabliront l'harmonie, source du progrès social.

Individualiste, Tarde l'est encore, si l'on taxe ainsi un système qui revendique les droits de l'élite, qui prétend que tout part d'une première invention, d'une idée heureuse, pour se répandre peu à peu comme par ricochet sur les couches sociales de plus en plus éloignées, à la manière de ces cercles concentriques que produit une pierre lancée sur une nappe d'eau. Nous le savons en effet, Tarde admet que l'influence de

l'individu peut parfois être considérable, qu'une simple invention peut opérer des transformations inouïes. Il assigne même au grand homme un rôle prépondérant dans les évolutions de l'histoire et dénie à la masse la suprématie que voulait lui accorder le collectivisme.

Mais Tarde n'est pas un individualiste, si l'on prend ce mot dans son acception véritable. Et en effet, Tarde est absolument opposé aux fameuses théories de Rousseau et de l'école classique, et qui sont bien des théories individualistes. A chaque instant, nous l'avons vu réfuter ces théories erronées, ces « faux dogmes de Quatre-vingt-neuf » comme dirait Le Play. Il combat absolument l'idée d'un *homo æconomicus* et ne peut comprendre qu'un homme à l'état de nature puisse jamais exister. Au contraire, l'homme vit entouré de ses semblables ; il les imite et les suggestionne à son tour. La vie n'est qu'un rayonnement d'imitations réciproques, un entrecroisement d'idées suggérées et non la résultante des besoins et des intérêts.

Et quant au principe qui est au fond des rapports des individus, tant économiques que sociaux, ce ne peut pas être l'intérêt personnel ou l'égoïsme, mais c'est la sympathie. L'intérêt personnel ne peut réussir qu'à opposer sans cesse les individualités les unes aux autres et le résultat de ces luttes ne peut être qu'extrêmement douloureux. Au contraire, la sympathie est le ressort par excellence qui doit présider aux rapports sociaux et qui peut seul produire l'harmonie entre les individus.

Enfin Tarde admet largement le principe d'intervention de l'Etat. Il ne réduit pas ce vaste organisme à n'être, comme on l'a dit, que « le chien de garde de la société », une sorte de gendarme tout simplement. L'Etat n'a pas seulement à empêcher la violation de la liberté des individus ; il a encore le devoir d'envisager une foule de situations, dont les économistes lui avaient refusé de s'occuper. Et c'est là une question d'espèce, dans le détail de laquelle Tarde n'est pas entré. On peut affirmer en tout cas qu'il était partisan de toutes ces lois ouvrières récentes, dont le but est de sauvegarder l'indépendance et la dignité de l'ouvrier. Tarde eût approuvé l'Etat qui, par exemple, au moyen de lois protectrices, restreindrait la portée de cette âpre lutte qu'est la concurrence ; il eût applaudi aux lois sur le repos hebdomadaire ou pour la protection des femmes et des enfants, etc.

Et ce n'est pas dans ses œuvres que l'on pourra trouver la moindre idée hostile aux associations de toutes sortes. Certes il constatera que telle forme n'a pas réussi et ne pouvait réussir parce qu'insuffisamment adaptée aux goûts du public ; mais il consacrerait tout un chapitre de la *Psychologie économique* à définir l'association, à montrer son caractère vivace malgré les lois humaines et plus fort qu'elles, et même il nous la présentera comme un facteur auxiliaire de l'invention et comme une source d'harmonie. Au contraire l'individu isolé et livré à ses propres forces, comme le voulaient les écono-

mistes classiques, est aux yeux de Tarde un être incomplet, atrophie et il ne croit même pas qu'on puisse jamais trouver un tel individu.

Ainsi donc la doctrine de Tarde est « l'antipode de l'individualisme radical des orthodoxes, remarque justement M. Mahaim. Sans doute, elle ne nous conduit pas au collectivisme... ; mais elle est pénétrée jusqu'au fond du solidarisme de l'école nouvelle ; elle repose sur l'idéal d'une société, où la sympathie et le don de soi-même, non l'égoïsme, sont les mobiles cardinaux et où le règne de la paix et du droit, de l'intellectualité et de la beauté, assurent le progrès indéfini » (1). Ce n'est donc ni un individualiste, ni un collectiviste, c'est un solidariste (2) et surtout un psychologue distingué.

1. Mahaim. « L'économie politique de M. Tarde » in *Revue d'économie politique*, 1903.

2. Cette qualification de solidariste, que nous risquons ici après M. Mahaim, demande toutefois quelque précision. Ce serait en effet une grave erreur que de rattacher notre auteur à l'école solidariste dont les théoriciens bien connus sont M. Léon Bourgeois dans le domaine politico-juridique et M. Durkheim en philosophie. Aussi bien Tarde a-t-il attaqué violemment ces auteurs. Il se rattacherait plutôt en effet aux tendances solidaristes de M. Gide notamment, théoricien de la coopération, sur l'autorité duquel Tarde s'est d'ailleurs appuyé plusieurs fois dans sa *Psychologie économique*.

CHAPITRE II

CÔNCLUSION

Nous avons terminé l'exposition de cette théorie curieuse et, on peut le dire, originale. Ce n'est pas un traité que Tarde a voulu nous laisser ; c'est une suite d'idées qu'il jette à profusion, comme quand on cause sur des questions économiques, habilement mêlées de digressions intéressantes. Et l'on devine combien est ingrate la tâche du commentateur qui veut faire de toutes ces conversations brillantes, de ce cliquetis fulgurant d'idées un sec et dogmatique exposé.

Cette originalité de Tarde consiste dans le point de vue psychologique qu'il a adopté pour traiter ces questions et même toute la science économique. Ce n'est pas toutefois de psychologie individuelle qu'il s'agit ici, mais bien de psychologie sociale. C'est dans les états d'âme qui résultent, dans chacun de nous, des actions et des réactions dues à notre vie en société que Tarde ira chercher l'explication des phénomènes économiques et non pas seulement dans l'âme de l'individu isolé.

C'est en somme la caractéristique de Tarde : il reste

toujours un psychologue ; il ne voit les phénomènes économiques qu'à travers ce prisme, trompeur ou non, peu nous importe ici ; en tout cas, ce prisme a un merveilleux avantage et l'on peut dire qu'il permet d'apporter dans toutes ces questions plus d'humanité. Ce système subjectif voit avant tout l'homme et ses besoins, mais besoins de toutes sortes et pas seulement les besoins matériels. Quant aux richesses, elles n'ont de réalité véritable que pour l'homme, de raison d'être que pour lui ; elles doivent donc lui être subordonnées. Au reste cette théorie est plus consolante, je dirais même plus humaine ; car elle nous prouve que nos efforts sont quelque peu voulus par nous et que nous sommes vraiment les auteurs de nos actes. Elle nous incite à développer notre initiative privée, à être, chacun dans notre sphère, des inventeurs. Même dans le plus humble travail, nous pouvons faire des combinaisons imaginatives, sources de plaisirs dont n'est pas privé le moindre artisan. Quelle différence entre cette thèse et ces théories multiples qui nous représentent comme des cellules de vastes organismes, vivant et agissant uniquement par eux !

Et tout cela nous est exposé avec une richesse éblouissante du détail, un charme pénétrant du style, et une éloquence souveraine, et qui a fait dire à M. Espinas : pour lui « toucher, convaincre, entraîner, voilà ce qui importe. Et en effet, il touche, il convainc, il entraîne tous ceux qui ne réservent pas leur hommage exclusif

au culte impénitent de la science » (1). Cette éloquence s'adresse tout droit au fond de l'âme et c'est ce qui fait assurément sa persuasion.

Dans son article sur Cournot, Tarde a dit qu'un philosophe ne saurait avoir d'autre philosophie qu'une philosophie ressemblant à sa personne ; c'est bien ce qui le caractérise du moins. C'était un poète, ont dit justement MM. Espinas et Bouglé, et son œuvre, pourrait-on ajouter, est une sorte de poème dont le sujet est l'explication même du monde, une sorte de *de rerum natura* où, comme chez Lucrèce, on rencontre une note de pessimisme fort attachante et fort poétique. Je n'en veux citer pour exemple que cette perle extraite d'une note que Tarde a mise dans sa *Psychologie économique*. « Quand un homme sympathique et bon vient à mourir, dit-il, il reste de lui quelque chose de vivant encore et qui peut être comparé hardiment à la gloire du plus grand capitaine : le souvenir tendre, affectueux ou reconnaissant, qu'il a laissé au cœur de ceux qui, l'ayant vu et apprécié, le revoient encore, l'entendent parler et reconnaissent pour ainsi dire le son de sa voix. Mais malheureusement, quand ceux-là meurent à leur tour, ils ne sont pas remplacés ; aussi peut-on dire, que à chacun d'eux qui meurt, le mort aimé perd un peu de sa vie survivante, s'achemine vers sa seconde mort bien

1. *Revue politique et parlementaire*, 10 octobre 1909.

plus navrante peut-être que l'autre, car elle n'est remarquée ni pleurée de personne » (1).

C'était un poète et il aimait à comparer le monde à une œuvre d'art, selon l'antique conception hellénique. Par là, remarque M. Dauriac, il se rapprochait de Nietzsche, le plus hellénique, après Goëthe, de tous les penseurs allemands. « Nietzsche aimait à se représenter la création comme un jeu et à se représenter la puissance qui gouverne le monde sur le type d'une activité normalement indifférente, mais souverainement intelligente et très profondément artiste, donc amie de l'unité dans la variété, de l'opposition dans la répétition, éprise par dessus tout de concurrence et de lutte, pourvu que le dernier mot fût assuré de rester à l'harmonie, à la paix, à la variation, à l'individuation : c'est de l'Héraclite, du Nietzsche, du Tarde (2).

On peut donc dire de Tarde que son œuvre c'est l'homme même. Nous ne pouvons exposer ici la vie de ce penseur ; rappelons seulement quelques-uns des traits qui caractérisent cette figure attachante. A propos du monument érigé en son honneur à Sarlat, le 12 septembre 1909, M. Fernand Faure félicitait Gabriel Tarde d'être toujours resté libre et indépendant et d'avoir résisté sans cesse « à toutes les tyrannies, à celle de la mode, à celle des doctrines et des coteries, aussi bien

1. Tarde. *La psychologie économique*, t. II, p. 88.

2. Dauriac. *Année philosophique*, t. XVI, 1906.

scientifiques que politiques ». C'était un esprit fort original et qui dans toute sa vie a montré cet esprit d'indépendance qui le caractérisait dès le jeune âge, dès le collège, nous dit M. Faure. Plus tard magistrat, puis chargé du service de la statistique, il gardera cette particularité. Ce fut enfin un « grand professeur à sa façon. Ses exposés, ses développements n'ont assurément rien de didactique, au sens ordinaire du mot. Il apprenait beaucoup parce qu'il suggérait beaucoup... Personne n'a été moins doctrinaire, personne n'a moins dogmatisé que lui » (1).

Nous avons vu qu'il avait un fond de pessimisme, assez prononcé même pour que M. Espinas pût le placer « à côté de Leopardi et de Schopenhauer, parmi les philosophes qui ont le mieux montré le néant des choses humaines et l'horreur de notre destinée ». Et malgré tout MM. Faure et Espinas remarquent avec raison qu'il était en réalité un idéaliste et un optimiste très sincère. « Dans l'immense conflit de désirs et de croyances, dans le formidable enchevêtrement d'initiatives et d'inventions individuelles qu'il aperçoit à la source même de la vie sociale, il croit au triomphe final de la bonté, de la beauté, de l'amour. Sous le chaos apparent du monde, il découvre l'ordre et l'harmonie ». Et M. Espinas corroborait cette idée de M. Faure, en ajoutant cette

1. Discours prononcés le 12 septembre 1909, in *Revue politique et parlementaire*, 10 octobre 1909.

phrase sur l'œuvre de Tarde : « L'amour est donc à son tour appelé à inspirer la science, particulièrement l'économie sociale et la politique. »

M. Faure note enfin que cet auteur éminent resta toujours attaché à sa vieille terre de Périgord, à tel point qu'il avait déclaré vouloir reposer « dans la friche sacrée où dorment ses aïeux ». « Mon premier mot, disait aussi M. Thamin, sera pour admirer la fidélité de Tarde envers son pays natal et la gratitude de ce pays envers lui ». C'est précisément cet attachement sincère qui nous a valu ces pages si émues sur le bonheur des champs, disséminées dans son œuvre : il aimait « sentir sa racine » dans cette terre de ses aïeux.

Tarde est enfin un idéaliste convaincu : « Il croit au triomphe de l'intelligence sur la force, de l'amour sur la lutte. Une société a, comme un homme, besoin par-dessus tout d'un grand amour ; et si elle cesse d'aimer quelque chose plus que la vie, sa vie dès lors ne mérite plus d'être vécue... Se civiliser, c'est sympathiser chaque jour davantage » (1). Cette observation de M. Thamin est partagée aussi par M. Espinas qui voit même dans Gabriel Tarde un philosophe religieux, et même chrétien : « Il nourrissait l'espoir d'unir un jour les forces dispersées de la science, de la religion et de l'art pour une floraison nouvelle du catholicisme. » Et M. Espinas retrouve dans la formation de son esprit,

1. *Revue politique et parlementaire*, 10 octobre 1909.

dans la tendance idéaliste de sa philosophie la marque profonde qu'y ont imprimée ses premiers maîtres, les jésuites de Sarlat.

Et son œuvre, c'est au fond une philosophie générale. « Tout ce qu'il a fait, déclarait M. Espinas, relève d'une conception d'ensemble du monde et de la vie. Il a été un remueur d'idées générales, un inventeur de clefs à effets multiples, un essayeur de systématisations. » Ce n'est donc ni un juriste, ni un économiste, ni un sociologue exclusivement, c'est avant tout un philosophe.

Et considéré de ce point de vue, il a toujours eu à cœur de repousser « le darwinisme social, c'est-à-dire le système de l'évolution appliqué aux sociétés humaines, déjà stigmatisé par Cournot et Renouvier, comme la grande erreur du siècle ». Et c'est dans tous les domaines, à chaque instant, qu'il a combattu cette tendance. Il a montré maintes fois que le devenir des choses est soumis à la loi du passage de l'unilatéral au réciproque et n'est pas un passage de l'homogène à l'hétérogène, comme le disaient Darwin et Spencer. Il estimait aussi que la loi d'irréversibilité dominait le monde et que par conséquent « les institutions en déclin ne reproduisent pas leur phase embryonnaire » (1). De même aussi les religions, les langues ne meurent pas d'elles-mêmes comme si elles étaient frappées de décrépitude, elles sont tuées par leurs rivales et par ces mille

1. *Revue politique et parlementaire*, 10 octobre 1909.

inventions qui constituent l'évolution d'un rite ou d'un mot. Et dans les questions que nous avons envisagées ici de plus près, Tarde a pris encore la tâche de réfuter la thèse darwiniste.

Il nous a montré que l'utilité n'est pas le lien social primitif ; l'intérêt, l'échange ne sont pas les formes primordiales, les facteurs premiers de la vie économique. Les hommes au début se réunissent pour jouer ; puis après seulement ils penseront à se donner mutuellement appui. De même les machines de l'industrie humaine sont nées tout d'un coup, dans l'éclair produit par le choc des deux rayonnements imitatifs dont est née l'invention.

Et pourtant Tarde est resté un isolé et n'a pas trouvé d'imitateurs. M. Worms remarque justement que la cause en est à sa manière trop personnelle pour qu'on pût songer à se l'assimiler. « Comme Schœffle, il est apparu comme un météore d'un éclat particulier, traversant des constellations moins brillantes sans s'y fixer et sans les entraîner à sa suite » (1).

Il a cependant éveillé les esprits, fait aimer et mis à la mode les études sociologiques. Il a enrichi également la sociologie d'une théorie considérable, d'un principe neuf, juste et fécond. Il a étudié avec passion et justesse les deux facteurs de l'évolution sociale à ses yeux, l'imitation et l'invention, et quelques-unes des nombreu-

1. Worms. *Revue philosophique*, août 1905.

ses lois qu'il a su découvrir peuvent être considérées comme scientifiques.

Mais ce qui restera surtout de son œuvre, « c'est, nous dit M. Espinas, l'immense quantité des faits déjà acquis ayant déjà figure de théories partielles, qu'il a ramassées de toutes parts et de toutes mains, dans l'histoire, dans les récits des voyages, dans la vie contemporaine, dans le cours journalier des rapports humains les plus familiers et les plus simples, et qui sont là prêts à exciter et à alimenter la curiosité scientifique des sociologues à venir. Il n'est pas un collectionneur de documents à la façon de l'érudit ; il *voit* la vie sociale en action et en observe les manifestations avec les yeux de l'esprit : il a l'imagination observatrice. Par cette riche accumulation de matériaux déjà prêts à être assimilés, Tarde a rendu à la sociologie positive un service dont il serait injuste de méconnaître le prix. Et c'est par là plus que par sa métaphysique qu'il a préparé l'avènement d'une politique de solidarité » (1).

Et c'est ainsi que ses idées psychologiques peuvent apporter quelque lumière à l'économie politique elle-même ; car on peut trouver dans sa *Psychologie économique* des perles assurément fines et précieuses. Toute cette œuvre est de plus profondément attachante. C'est d'ailleurs le jugement de M. Levasseur lui-même : « On est étonné, charmé par la soudaineté et la variété

1. *Revue politique et parlementaire*, 10 octobre 1909.

des aperçus profonds, des comparaisons ingénieuses qui pullulent et fourmillent ; il semble que d'un cadre qui reste un peu confus dans l'ombre, partent incessamment, dans tous les sens, des fusées lumineuses qui éclairent les profondeurs de la nuit » (1).

Nous ne saurions mieux conclure enfin qu'en citant cette comparaison exquise de M. Mahaim : « L'impression générale que laisse ce livre. — il s'agit précisément de la *Psychologie économique* — est celle d'une majestueuse et harmonieuse forêt. Elle a des allées grandioses, des perspectives infinies, admirablement ménagées ; elle offre à plus d'un endroit la merveille d'arbres démesurés ; elle réserve souvent autant d'étonnement que de joie ; elle foisonne d'essences rares et variées ; elle a des clairières et aussi des lacunes. Mais elle présente des matériaux sans nombre pour les constructions futures » (2).

Aussi ces appréciations favorables, émanées d'autorités si diverses, nous autorisent-elles à proclamer l'intérêt et le charme qui découlent de cette œuvre si attachante, nous appuyant en cela sur le crédit de MM. Espinas, Fernand Faure, Worms et Levasseur.

1. *Revue politique et parlementaire*, 10 octobre 1909.

2. *Revue d'économie politique*, 1903.

Vu : le président de la thèse,
DESCHAMPS

Vu : le Doyen,
LYON-CAEN

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
L. LIARD

BIBLIOGRAPHIE

Bastiat. — Harmonies économiques, in Œuvres complètes, 1862-1864.

Berth. — Mouvement socialiste, mai 1903.

Boëhm-Bawerk. — La valeur.

Bouglé. — La philosophie de Tarde, in Revue de Paris, mai 1907.

— Les sciences sociales en Allemagne, 1902.

— Revue générale des théories sur la division du travail, in Année sociologique, t. VI, 1901-1902.

Bücher. — Etudes d'histoire et d'économie politique, 1901.

Carey. — Principes de la science sociale.

Cauwès. — Traité d'économie politique, 4 vol., 3^e édit., 1893.

Comte (Auguste). — Cours de philosophie positive, t. IV, 1892.

Coste. — Le facteur population dans l'évolution sociale, in Revue internationale de sociologie, août-septembre 1901.

Cournot. — Essai sur les fondements des connaissances humaines, 2 vol., 1851.

— Matérialisme, vitalisme, rationalisme, 1875.

Croce (Benedetto). — Matérialisme historique et économie marxiste, trad. 1901.

Dauriac (Lionel). — La philosophie de Gabriel Tarde, in Année philosophique, t. XVI, 1906.

Denis (Hector). — Histoire des doctrines économiques et socialistes, 1904.

Durkheim. — Les règles de la méthode sociologique.

— La division du travail social, 1901.

— Année sociologique, 1896 à 1907.

Engels. — Préface au III^e volume du capital de Marx, 1901-1902.

Espinas. — Des sociétés animales, 1878.

— Discours prononcé le 12 septembre 1909, in Revue politique et parlementaire, 10 octobre 1909.

Fauconnet. — La méthode sociologique appliquée à l'étude des phénomènes économiques, in Revue de synthèse historique, avril 1908.

Faure (Fernand). Discours prononcé à Sarlat à l'occasion de l'érection d'une statue en l'honneur de Gabriel Tarde, le 12 septembre 1909, in Revue politique et parlementaire, 10 octobre 1909.

Fouillée. — La psychologie des idées-forces, 1893.

— La science sociale contemporaine, 1880.

Gide. — Eléments d'économie politique, 1909.

— La notion de valeur chez Bastiat, in Revue d'économie politique, 1887.

Gide et Rist. — Histoire des doctrines économiques, 1909.

Goblot. — Les classes sociales, in *Revue d'écon. pol.*, janvier 1899.

— Essai sur la classification des sciences : la science sociale, 1898.

Greef (de). — Sociologie économique, 1904.

Guiraud. — La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce, 1900.

Kautsky. — Le marxisme et son critique Bernstein, 1900.

Labriola. — Socialisme et philosophie. Lettres à G. Sorel, 1899.

Landry. — L'utilité sociale de la propriété industrielle.

Le Bon. — Psychologie des foules, 2^e édit., 1895.

— Lois psychologiques de l'évolution des peuples, 2^e édit., 1896.

Le Play. — La réforme sociale, 1864.

— Les ouvriers européens, 1855.

Leroy-Beaulieu. — Traité d'économie politique, 4 vol., 1897.

Le Trosne. — De l'intérêt social.

Levasseur. — La théorie du salaire, in *Journal des économistes*, janvier 1888.

— L'ouvrier américain, 2 vol., 1898.

Lombroso. — L'homme criminel, 2 vol., 1895.

Loria. — Les bases économiques de la société.

— Problèmes sociaux contemporains, 1897.

Mahaim. — L'économie politique de Tarde, in *Revue d'économie politique*, 1903.

Matagrín. — La psychologie sociale de Gabriel Tarde, chez Alcan, 1910.

Martin (Germain). — Les associations ouvrières au XVIII^e siècle, 1900.

Marx (Karl). — Le capital, 1901-1902.

Méline (Pierre). — Le travail sociologique, chez Bloud, 1909.

Mill (Stuart). — Principes d'économie politique, 2 vol., 1873.

Moisant. — Un philosophe de l'imitation, in *Revue de philosophie*, 1903.

Mosso. — La fatigue intellectuelle et physique, 1894.

Novicow. — Les luttes entre sociétés humaines, 1893.

Palante. — Précis de sociologie, 1903.

Paulhan. — La psychologie de l'invention, 1900.

Proal. — Le crime et le suicide passionnels, 1900.

Renard (Georges). — Le régime socialiste, 1898.

Ribot (Th.). — La logique des sentiments, 1905.

— Essai sur l'imagination créatrice, 1905.

Ricardo. — Principes d'économie politique.

Richard (Gaston). — Le socialisme et la science sociale, 1899.

Rousseau (J.-J.) — Le contrat social.

Rouziers (de). — Les industries monopolisées aux Etats-Unis, 1900.

— Les syndicats industriels de producteurs en France et à l'étranger, 1901.

Sighele. — La foule criminelle, 1901.

Sismondi. — Etudes sur l'économie politique.

Smith (Adam). — La richesse des nations, 2 vol.

Sorel (George). — La ruine du monde antique, 1902.

— Décomposition du marxisme.

- Sur la théorie marxiste de la valeur in *Journal des Economistes*, 1897.

Spencer (Herbert). — Principes de sociologie, 4 vol, 1883-1890.

Tarde (Gabriel). — Les lois de l'imitation, 1890.

- La psychologie économique, 2 vol. in-8°, 1902.
- Les lois sociales, 1899.
- La logique sociale, 1895.
- Etudes de psychologie sociale, 1898.
- Essais et mélanges sociologiques, 1902.
- L'opposition universelle, 1897.
- La criminalité comparée, 1888.
- La philosophie pénale, 1890.
- Les transformations du droit, 1895.
- Les transformations du pouvoir, 1899.
- L'opinion et la foule, 1901.
- Les deux sens de la valeur, in *Revue philosophique*, 1881.
- L'accident et le rationnel en histoire d'après Cournot, in *Revue de métaphysique et de morale*, mai 1905.
- L'interpsychologie, in *Archives d'anthropologie criminelle*, juillet-août 1904.

Tarde (Alfred de). — L'idée du juste prix. (Th. Paris, 1906).

Thamin. — Discours prononcé à Sarlat, in *Revue politique et parlementaire*, 10 octobre 1909.

Turgeon. — La conception matérialiste de l'histoire d'après Marx et Engels, in *Travaux juridiques et écono-*

miques de l'Université de Rennes, t. II, à Rennes,
bibliothèque universitaire, 1908-1909.

Villey. — Principes d'économie politique, 1903.

Walras. — Economie pure.

Worms. — La philosophie sociale de G. Tarde, in *Revue
philosophique*, août 1905.

Wundt. — La psychologie ethnique.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.	7-12
INTRODUCTION. — <i>Exposé général du système philosophique de Tarde</i>	12-85

CHAPITRE PREMIER

EXPOSITION THÉORIQUE.	12-54
L'imitation, principe général, 12 15.	
PRÉLIMINAIRES : La science, son caractère général, 15-16. — La science sociale : la philosophie de l'histoire, 16-18. — L'organicisme, 18-20. — La contrainte sociale, système de M. Durkheim, 20-21. — Psychologie et sociologie, 21-22. — La métaphysique de Tarde, 22-23. — Résumé, 24-25.	
§ 1. — Eléments généraux de la vie affective, 25-31. — L'extramental et l'intramental, 25-28. — L'intermental, 28-31.	
§ 2. — Théorie de l'imitation, 31-38. — I. Définition et importance de l'imitation, 31-33. — II. Les formes de l'imitation : mode et coutume, 33-36. — III. Les lois, 36-38.	
§ 3. — L'opposition : définition, modalités et rôle, 38-41.	
§ 4. — L'adaptation, 41-42.	

- § 5. — Théorie de l'invention, 42-51. — Notion et définition, 42-44. — Croyance et désir, 44-46. — Le génie, 46-47. — L'accident, le hasard, 47-49. — Importance de l'invention, 49. — La loi d'irréversibilité, 49-51. — Résumé général, 51-53.

CHAPITRE II

APPLICATIONS PRATIQUES 54-85

A. — Considérations générales : fécondité du principe, 54-55. — La famille, groupe primordial, 55-56.

B. — Applications proprement dites, 56-57.

§ 1. — La linguistique, 57-59.

§ 2. — L'art, 59-62.

§ 3. — La religion, 62-65.

§ 4. — La politique, 65-76.

Origine et transformations du pouvoir, 65-67. — Les noblesses, 67-69. — Les capitales, 69-70. — Les répétitions politiques, 70. — Les oppositions politiques, 70-71. — L'adaptation politique, 71. — L'opinion, 71-72. — Le public et les foules, 72-74. — Influence des publicistes, 74-75. — Opinion intime de Tarde, 75-76

§ 5. — Le droit, 76-78.

§ 6. — Criminologie, 78-83.

Le crime, 78-80. — Théorie de M. Durkheim, 80. — Théorie de Lombroso, 80-81. — Les foules criminelles, 81-82. — Le suicide, 82-83.

§ 7. — La morale, 83-85.

La psychologie économique ou les interprétations psychologiques de Tarde dans le domaine économique.....	87-119
PRÉLIMINAIRES.....	89-117
I. Les empiétements de l'économie politique: 1° notion de valeur, 90-95; 2° problème de la population, 95-96; 3° la notion de monnaie, 96; 4° la notion de propriété, 96-97; 5° la notion de travail, 97-98; 6° la notion de capital, 98-99; 7° la division du travail, 99. — Réserve, 100.	
II. Coup d'œil historique, 101-112.	
1° Tendances générales: lacunes des économistes, 101. — Nature psychologique des sciences sociales, 101-103. — L'homo œconomicus, 103-104. — Rôle fécond de la psychologie, 104-105. — Les loisirs, 105-107. — Etroitesse du point de vue objectif, 107-108. — Réaction contre l'école classique, 108-109.	
2° Considérations sur les maîtres de l'économie politique, 109-112. — Adam Smith, 110. — Ses successeurs, 110-111. — Les dissidents, 111. — Ecole mathématique, 111-112. — Ecoles psychologiques, 112.	
III. Plan de la psychologie économique, 112-117. — Division classique, 113-114. — Division nouvelle, 114-115. — Critique du plan, 115-117.	

LIVRE PREMIER

<i>La répétition économique.....</i>	119-209
<i>Division du sujet.....</i>	119-121

CHAPITRE PREMIER

RÔLE ÉCONOMIQUE DU DÉSIR	122-132
Importance de cette étude, 122. — Caractères et division des désirs, 122-124. — Rotation des désirs, 124-126. — Naissance des désirs, 126-128. — Consommations improductives, 128-129. — Lutte des désirs, 129. — Désirs actifs et passifs, 129-130. — L'offre et la demande, 130-132.	

CHAPITRE II

RÔLE ÉCONOMIQUE DE LA CROYANCE	132-137
Action des croyances sur les désirs, 132-133. — La réclame, 133-134. — Comment naît la confiance, 134. — La conversation, 134-135. — Etatisme, 135-137.	

CHAPITRE III

LES BESOINS	137-146
Genèse ou définition, 137. — Propagation, 137-138. — L'imitation et les lois somptuaires, 138-139. — La haine, 139. — La pauvreté, 139. Périodicité des besoins, 140-142. — Rapports du cycle des besoins et du cycle des travaux, 140-141. — Le salaire, 141-142. — Les budgets, 142-143. — L'annualité, 143. — Dépenses, 143-144. — Les budgets des ouvriers, 144-145.	

CHAPITRE IV

LE TRAVAIL.....	146-174
§ 1.— Définition et caractères du travail, 146-159.	
Définition, 146. — Travail et invention, 146-147. — La division du travail, et l'invention, 147-148. — Travail-peine, 148-149. — La fatigue et l'ennui, 149-151. — Remède, 151-152. — Travail et chant, 152-153. — Supériorité du travail agricole, 153. — Professions libérales, 153-154. — De la considération attachée aux travaux, 154-155. — D'après le rang des personnes qui les exercent, 155. — Qui en profitent, 156. — D'après la nature des buts, 156-157. — Moyens, 157-158. — Moyen de se faire estimer, 158. — Influence des révolutions politiques, 158-159. — Le génie inventif, 159. — Cause religieuse, 159.	
§ 2. — Classification des travaux, 159-161.	
Point de départ de la classification : buts, 159-160. — Moyens, 160. — Obstacles, 160. — Utilisation, 160-161.	
§ 3. — Transformations historiques du travail, 161-163. — Remarque préalable ; le sauvage et le civilisé, 161-162. — Nature du travail : facteurs climatériques, 162. — L'invention, 162-163.	
§ 4. — Périodicité des travaux et des loisirs, 163-165. — Cycles individuel et collectif, 163-164. — Activités physiques et vitales, 164-165. — Loisir, vacances, 165.	
§ 5. — Réserves et compléments, 165-174.	

Réserve, 165-166. — La division du travail : ses formes, 166-172 : ses conséquences, 172-174.

CHAPITRE V

LA MONNAIE 175-192

- 1° Son origine, 175-176 ; 2° sa nature, 176-179 ;
3° son caractère psychologique, 179-180 ;
4° importance de la monnaie, 180-181 ;
5° argent et terre, différences, 181-183 ;
6° effets psychologiques, économiques et sociaux, 183-184 ; ses méfaits, 184-185 ;
sa répercussion sur la liberté et le droit, 185-187 ; loi des transformations monétaires, 187 ; résumé, 187-188 ; 7° valeur intrinsèque de la monnaie, 188-191 ; 8° monométallisme ou bimétallisme, 191-192.

CHAPITRE VI

LE CAPITAL 193-209

- 1° Définition, éléments essentiels du capital, 193-194.
— Différences entre le capital-invention et le capital-outil, 194-197. — Idée de Lassalle, 197-198. — Idée de Karl Marx, 198-199. — Résumé, 199.
2° Propriété individuelle ou appropriation collective, 199-202.
3° Rapports entre le cycle monétaire, le cycle des travaux et le cycle des capitaux, 202-204.
4° Le crédit et le prêt, 204-206.
5° Appréciation : réserve, 206-207. — Comparaison succincte avec les théories collectivistes, 207-208.

LIVRE DEUXIÈME

L'OPPOSITION ÉCONOMIQUE	210-246
-------------------------------	---------

CHAPITRE PREMIER

THÉORIE DE LA VALEUR	210-232
----------------------------	---------

I. Préliminaires : combats intimes, 210-211. — II.

Problème capital : première question, 211-212. — Deuxième question, 212. — Hypothèse, 212-213. — Réalité des faits, 213-214. — Fixation du prix, 214. — Théorie de l'utilité finale, 214-216. — Critique de cette théorie, 216. — Hypothèse de la concurrence, 216-217. — Contagion et suggestion, 217-219. — III. Le juste prix, 219-221. — IV. Erreur et insuffisance de la théorie objective, 221-222. — La loi de l'offre et de la demande, 222-223. — Le coût de production, 223. — La valeur-travail, 223. — Conclusion, 223-224. — V. Compléments fournis par M. Alfred de Tarde, 224-230. — VI. Résumé et appréciation, 230-232.

CHAPITRE II

LES LUTTES ET LES CRISES DANS LA PSYCHOLOGIE ÉCONOMIQUE	232-246
---	---------

§ I. — Les luttes, 232-237. — Revue générale des luttes externes, 232-233. — α) La concurrence, 233-234. — β) Protection et libre échange, 234-236. — γ) Autres lutte entre

producteurs, consommateurs, 236. —

δ) Luittes monétaire, 236-237.

§ 2. — Les crises, 237-246.

α) Les grèves, 238-239. — β) Les crises proprement dites : division, 239-242. — Crises-chutes, 242-243, — Remèdes, 243-244.

Critique de l'opposition économique..... 244-246

LIVRE TROISIÈME

L'ADAPTATION ÉCONOMIQUE..... 247-323

Considérations préliminaires, 247-251.

Diverses adaptations, 247-249. — Harmonies, 249-250. — Division, 250.

CHAPITRE PREMIER

L'IMAGINATION ÉCONOMIQUE..... 251-270

§ 1. — Conditions et division de l'invention économique, 251-256.

Conditions physiologiques, 251. — Psychologiques, 251-252. — Sociales, 252. — Erreur à éviter, 252-253. — Syllogisme de l'invention, 253-254. — Côté accidentel de l'invention, 254-256.

§ 2. — L'imagination industrielle, 256-259.

Ses effets, 256-257. — Objection de Sismondi, 257-258. — Fécondité sociale de l'invention, 258-259.

§ 3. — L'imagination commerciale, 259-263.

La locomotion, 259-260. — Son but et ses effets : égalisation démocratique, 260-262. — Répartition de la population, 262-263.

§ 4. — Rôle de l'invention dans l'évolution

économique, 263-267. — Observation de M. Gumplowicz, 263-264. — L'invention, facteur primordial de toute évolution, 264-265. — Autres généralisations, 265-266. — Accroissement du capital spirituel, 266. — Associations, 266-267. Observation, 267-269.

CHAPITRE II

LA PROPRIÉTÉ 270-284

I. — Double aspect : adaptation négative, 270-272.

— Adaptation positive : biens ruraux, 272.

— Meubles, 272-273. — Vices du collectivisme, 273-274. — Bonheur des champs, 274-275. — Problème de la rente foncière, 275-277. — Objection de M. Landry : L'intérêt individuel et l'intérêt collectif antagoniques, 277-279.

II. — Transformations du droit de propriété, 279-280. — Qu'augurer de l'avenir, 280-281. — Psychologie du paysan, 281-283.

CHAPITRE III

L'ÉCHANGE..... 284-292

§ 1. — Sources où puiser pour cette étude : enfants, 284-285. — Sauvages, 285-288.

§ 2. — Transformations de l'échange, 288-292.

CHAPITRE IV

L'ASSOCIATION..... 292-304

I. — Formes : Accélération des travaux, coopéra-

- tion simple, 292.— Efforts convergés, 293.
 — Division du travail, 293-294.
- II. — Avantages de l'association et son caractère vivace, 294-295. — Corporations, 295-296.
 — Confréries du xvi^e siècle, 296.
- III. — Formule idéale de toute association, 296-297.
 — Application de cette formule aux diverses formes d'associations modernes, 297-300.
- IV. — Caractère inventif de toute association, 300-301.
- V. — Quatre grandes variétés d'associations libres, 301.— Association officielle, 302-303.
 — L'avenir, 303-304.

APPENDICE

PROBLÈME DE LA POPULATION.....	304-323
I. — Complexité du problème et solutions diverses :	
Loria, 304-305. — Malthus, 305-306. —	
Courcelle-Seneuil, 306-307.	
II. — Solution psychologique : idéal, culte de la	
famille, 307-310.	
III. — Appréciation et développements, 310-323.	
§ 1. — La vie des champs, 310-318.	
§ 2. — La famille : Opinion de Tarde, 318-	
320.	
La famille : Opinion de Leplay, 320-323.	
Considérations générales	324-360

CHAPITRE PREMIER

L'ÉCONOMIE CLASSIQUE ET LE COLLECTIVISME.....	326-351
§ 1. — L'économie classique, 326-332.	

- I. — Le matérialisme de cette école, 326-329.
- II. — Le principe de la concurrence, 329-332.
- § 2. — Le collectivisme, 332-345.
 - I. — Insuffisance de cette théorie, 332-335.
 - II. — Théorie de la valeur, 335-336.
 - III. — Esprit philosophique du collectivisme marxiste : le matérialisme historique, 336-343.

Idée dominante ; facteurs économiques, 336-337. — Explication unitaire de la vie, 337-339. — Monisme, 339. — Déterminisme, 339-340. — Le grand homme, 340-341. — Résumé, 341-343.
 - IV. — Idéalisme de Tarde, 343-345.
- § 3. — I. — L'individualisme de Tarde, 345-351.

Il est traditionnaliste, 345-347 ; — et indépendant, 347 ; — partisan du développement de l'individu, 347-348.

II. — Il est opposé aux dogmes de 1789, 348. — Il admet la sympathie pour principe directeur des rapports des hommes, 348. — Il est interventionniste, 349. — Partisan de l'association, 349-350. — Il est solidariste, 350.

CHAPITRE II

CONCLUSION..... 351-361

Son originalité consiste dans son point de vue tout psychologique, 351-352. — Son charme et son éloquence 352-353. — Son

pessimisme, 353-354. — Tarde était poète, 354. — Toujours libre et indépendant, 354-355. — Son optimisme, 355-356. — Son amour de la campagne, 356. — C'était un idéaliste, 356-357. — Un adversaire acharné du darwinisme social, 357-358. — Il est resté un isolé, 358. — Intérêt et utilité de son œuvre, 358-359. — Jugement de M. Levasseur, 359-360.

BIBLIOGRAPHIE.....	361
TABLE DES MATIÈRES.....	367
Table alphabétique des noms d'auteurs.....	379

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

- Aristote, 7.
 Bagehot, 31.
 Bastiat, 110, 225, 250.
 Beauregard, 145.
 Bellay (Joachim du), 315.
 Bernard (Claude), 178.
 Bernstein, 207, 243, 263, 300.
 Berth, 207.
 Blanc (Louis), 344.
 Boëhm-Bauverk, 225, 228.
 Bossuet, 18.
 Bouglé, 25, 40, 41, 45, 46, 54, 99,
 167, 168, 171, 312, 325, 353.
 Bourgeois (Léon), 350.
 Bry, 298.
 Bucher, 152, 284, 288, 292, 293.
 Büchez, 31, 301.
 Campanella, 7.
 Cantillon, 225.
 Carey, 223.
 Cauwès, 122.
 Chateaubriand, 68.
 Clark, 116.
 Comte (Auguste), 7, 19, 63, 234.
 Condillac, 225.
 Coste, 304.
 Courcelle-Seneuil, 306.
 Cournot, 47, 111, 186, 268, 353,
 357.
 Darwin, 357.
 Dauriac, 32, 42, 48, 268, 354.
 Delacroix (Henri), 5.
 Denis (Hector), 226.
 Descartes, 7.
 Dupuit, 231.
 Durkheim, 9, 10, 11, 20, 24, 56, 99,
 167, 350.
 Engels (Frédéric), 269, 337, 338,
 344.
 Epicure, 68.
 Espinas, 352, 353, 355 à 359.
 Faure (Fernand), 354 à 360.
 Fechner, 27.
 Flaubert, 67, 68.
 Foë (Daniel de), 328.
 Fouillée, 13, 344.
 Fourier, 111, 151, 344.
 George (Henry), 272, 305.
 Giddings, 28.
 Gide, 112, 113, 116, 208, 215,
 350.
 Goëthe, 354.
 Greef (de), 9, 19.
 Guiraud, 152, 155, 158.
 Gumpłowicz, 13, 264.
 Héraclite, 354.
 Hobbes, 8, 103.
 Horace, 313, 315.
 Hugo (Victor), 68.
 Jaurès, 344.
 Jay (Raoul), 298.
 Juglar, 242.
 Kant, 13, 234.
 Kautsky, 275-277, 280, 299, 300.
 Kovalesky, 202, 304.
 Labriola, 172, 338, 342.
 Lagardelle, 208.
 Landry, 277, 278.
 Lassale, 197, 333.
 Laveleye (de), 78.

- 45, 152,
18-322,
180, 196,
296, 298, 359,
(de), 19.
8, 225.
Lombroso, 19, 80, 81.
Loria, 78, 280, 305, 339, 342.
Lucrèce, 353.
Mac-Culloh, 225.
Mahaim, 116, 117, 350, 360.
Malthus, 305, 307.
Marshall, 116, 231.
Martin (Germain), 238.
Marx (Karl), 105, 107, 111, 169,
172, 198, 207, 223, 225-228, 230,
243, 269, 276, 277, 329, 332-
342, 344, 345.
Matagrin, 23, 30.
Méline (Pierre), 8, 9, 18, 20, 24.
Menger (Karl), 112, 225, 231.
Michelet, 313.
Mill (Stuart), 8, 13, 148, 216, 225,
275.
Mistral, 310.
Moisant, 51, 52.
Montesquieu, 18.
Morus (Thomas), 7.
Mosso, 149.
Nietzsche, 67, 354.
Nitte, 305.
Nogaro, 189-191.
Novicou, 9, 19.
Orval (Baronne d'), 316, 317.
Orden (Robert), 301.
Pareto, 116.
Pascal, 285.
Pasteur, 178, 234, 253, 279.
Paulhan, 251.
Platon, 63.
Proal, 82.
Proudon, 111, 225.
Pythagore, 178.
Reinach (Théodore), 180.
Renouvier, 357.
Renard (Georges), 344.
Renan, 67.
Ribot (Th.), 234, 251, 253, 256.
Ricardo, 104, 105, 107, 223, 225,
226, 276, 329, 336.
Richard (G.), 336.
Rist, 208.
Roscher, 174.
Rousseau (J.-J.), 68, 103, 185, 306,
328, 344, 346, 348.
Rouziers (Paul de), 217.
Ruskin, 160.
Saint-Simon, 63, 344.
Say (J.-B.), 115, 199, 226.
Schœffle, 19, 358.
Schmoller, 112, 116.
Schopenhauer, 355.
Schultze-Gavernitz, 258.
Séailles, 251.
Sighele, 82.
Sismondi, 111, 257, 275.
Slater, 194.
Smith (Adam), 101, 110, 148, 167,
168, 225, 226, 250, 331.
Socrate, 63.
Sorel (G.), 207, 344.
Souriau, 251.
Spencer, 8, 9, 19, 41, 357.
Spinoza, 8.
Stanley-Jevons, 225, 231.
Tacite, 279.
Tarde (Alfred de), 224-230.
Thamin, 356.
Thompson, 225.
Tolstoï, 185.
Trosne (Le), 226.
Turgeon, 269, 337, 338.
Turgot, 225.
Vandervelde, 311, 316.
Villey, 122.
Virgile, 312, 315.
Wagner, 68, 112.
Walras, 111, 225, 231.
Weber, 27.
Worms, 32, 40, 41, 44-49, 358,
360.
Wright, 194.
Wundt, 152.
Zénon, 185.